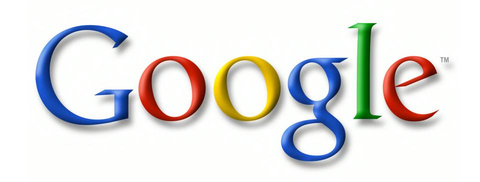
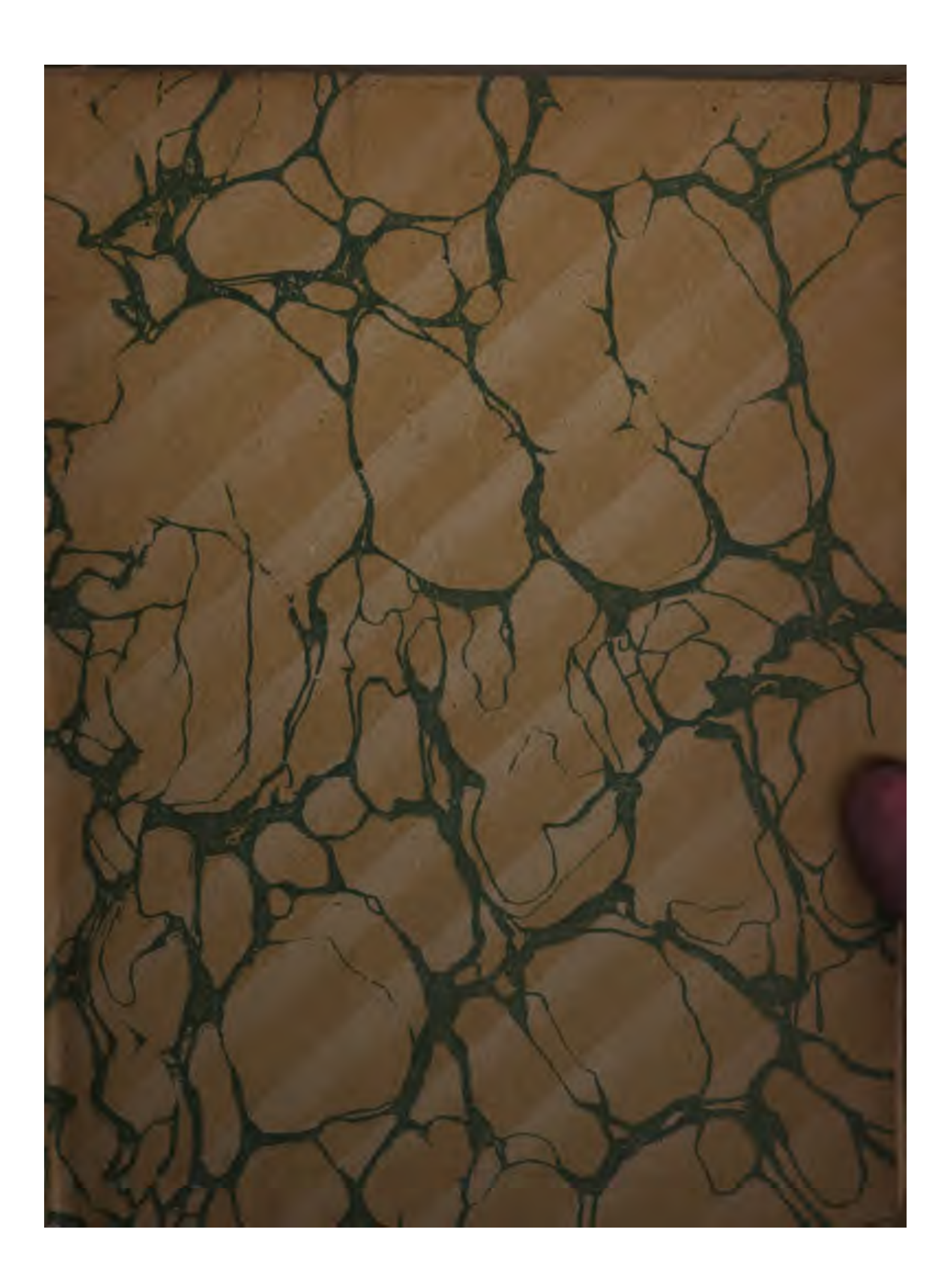

Google


A 938,735







VICTOR HUGO INTIME

ALFRED ASSELINE

Victor Hugo intime

Mémoires, Correspondances, Documents inédits.

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON
1885

Cousin germain de madame Victor Hugo (sa mère, madame Foucher, était la sœur aînée de mon père), j'ai reçu de tout temps des marques de sa bienveillante et délicate amitié, et j'aurais cru manquer à ce que je dois à sa mémoire, si j'avais laissé perdre et disparaître les belles et touchantes lettres, datées de l'exil, qu'elle adressait à ses parents restés en France, — lettres que j'ai recueillies dans les papiers de ma mère, en même temps que deux cahiers de Souvenirs, *écrits par M. Pierre Foucher, son père.*

Madame Victor Hugo ne s'est révélée au

public que par les deux volumes de Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie; *les lettres que l'on trouvera éparses dans* Victor Hugo intime, *en donnant la mesure de la distinction de son esprit, feront aussi connaître la beauté de son âme, ouverte aux sentiments les plus élevés.*

La nouvelle génération, passionnée pour tout ce qui intéresse le nom et la gloire de Victor Hugo, sera reconnaissante des lettres du grand homme et des quelques vers de sa jeunesse que ce livre a retenus; elle sera heureuse de pouvoir goûter la correspondance littéraire, remplie de faits et de détails nouveaux, du traducteur sincère de Shakspeare, de François-Victor Hugo, écrivant de Guernesey « à son camarade d'enfance, à son ami de tout temps. »

Ces correspondances, encadrées dans quelques scènes de la vie de famille, écho et souvenir d'une suite d'années de travail et de paix, bientôt interrompue par les deuils irréparables, ne pouvaient être réunies en un meilleur moment et avec une intention de plus pieux respect, que dans ce mois de février, où la France va célébrer le quatre-vingt-troisième anniversaire de la naissance de son plus grand poète, de son immortel Victor Hugo.

ALFRED ASSELINE.

Février 1885.

I

M. Pierre Foucher et sa fille, Mme Victor Hugo. — Le manuscrit des *Souvenirs* laissés par M. Foucher. — Sa correspondance de dix années avec Mme Asseline. — Lettre de Mme Victor Hugo demandant communication des Mémoires de son père. — *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* — Lecture de *Cromwell.* — L'hôtel Toulouse et ses jardins. — L'adjudant-major Hugo, rapporteur, et Pierre Foucher, greffier. — La devise de Fouquet.

M. Pierre Foucher, père de Mme Victor Hugo (Adèle Foucher), était mon oncle et mon parrain.

L'acte de mariage de Victor Hugo et d'Adèle Foucher, relevé sur les registres de l'église Saint-Sulpice, à la date du 12 octobre 1822, porte les déclarations suivantes d'état civil :

« Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de droit et de fait à Blois, fils mineur de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal des camps et armées du Roi, chevalier de l'Ordre

Royal et Militaire de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, et commandant de l'Ordre Royal de Naples, et de défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse, d'une part ; et Adèle-Julie Foucher, âgée de dix-neuf ans, demeurant de droit et de fait rue du Cherche-Midi, nº 39, de cette paroisse, fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et d'Anne-Victoire Asseline, son épouse, d'autre part... »

Après quarante ans de mariage, Mme Victor Hugo a publié (1863) chez l'éditeur des *Misérables*, deux volumes dont le titre est excellent : « Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. »

D'un tel grand homme, ayant rempli le siècle de son nom, aucun souvenir ne sera à dédaigner pour la postérité ; l'empressement de la foule à se porter à l'exposition des reliques de Pierre Corneille,

réunies à la Bibliothèque nationale pour le second centenaire de sa mort, montre que la France aime tout de ses génies, et qu'elle les honore dans les plus humbles manifestations de leur pensée.

Voici venir de M. Pierre Foucher, beau-père de Victor Hugo, quantité de témoignages nouveaux qui pourraient fournir un appendice à l'ouvrage de Mme Victor Hugo et qui deviendront un jour autant de petits « documents » pour le livre définitif à écrire sur Victor Hugo, quand les temps seront venus.

M. Pierre Foucher était un lettré ; il avait beaucoup lu, beaucoup retenu, et il s'exprimait bien. Observateur intelligent, homme de précieux jugement, il avait à sa disposition une manière à lui d'écrire, un style net, précis, rendant bien sa pensée, et, quand il le fallait, coloré.



Il avait occupé de hauts emplois dans l'administration de la guerre ; chef de bureau de la conscription sous l'Empire, il devint chef du service de la justice militaire sous la Restauration. Il éprouva, étant encore jeune et valide, la lassitude et presque le dégoût du travail des bureaux ; il prit sa retraite de bonne heure, — ce fut M. de Musset-Pathay, le père d'Alfred de Musset, qui lui succéda dans sa place ; — et de 1828 à 1845, année de sa mort, il donna tous ses loisirs aux lettres qui lui rendirent en délicates jouissances l'amour qu'il leur portait.

C'est surtout sous la forme épistolaire qu'il aimait à noter ses lectures de chaque jour et à donner cours à ses pensées, à ses méditations ; il entretenait avec ses proches, avec quelques amis choisis, une correspondance où l'on pourrait retrouver, à côté d'observations très nettes sur les

choses du temps où il vivait, nombre de ces faits, de ces anecdotes du jour qui amusent et servent à fixer les dates.

Comme étant mon parrain, M. Foucher se donna le devoir de surveiller mes études; il m'initia aux grands écrivains des belles époques, essayant de me former le sens et le goût ; il m'aidait dans la recherche et la traduction des anciens ; il m'encourageait et savait aussi me retenir. A quinze ans, je lui demandais sans cesse des nouvelles du romantisme et des romantiques, il me répondait : « Étudie ferme ton Xénophon, et aux vacances, nous lirons ensemble *Les Feuilles d'automne* de mon gendre, dans le bel exemplaire qu'il a donné à ta mère. »

Ainsi il m'adressait au collège de longues lettres dont il assemblait les feuillets avec un léger fil; je les ai relues plus tard et souvent, ma mère me les ayant conservées; et j'ai compris en avançant dans la

recherche des maîtres, toute la valeur de ce guide judicieux, qui était de si bon conseil.

M. Pierre Foucher et mes parents ont vécu quarante ans dans la même maison, porte à porte; les familles furent toujours étroitement unies, et même n'en faisaient qu'une, tous leurs enfants étant nés dans cet hôtel des conseils de guerre — ancien hôtel du comte de Toulouse — qui a vu le mariage de Victor Hugo et d'Adèle Foucher. Il y a un demi-siècle, les jardins, avec leurs beaux ombrages, s'étendaient encore jusqu'à la rue d'Assas; j'en savais tous les coins et recoins, où bien des souffles de poésie ont passé, où bien des rêves de gloire et d'amour ont eu leur heure de réalité.

J'ai trouvé dans les papiers de ma mère que j'ai eu le malheur de perdre en 1877 —

elle entrait dans sa quatre-vingt-deuxième année — une volumineuse correspondance de M. Pierre Foucher et deux gros cahiers de *Souvenirs* qu'il avait écrits pour elle.

Ces *Souvenirs* forment deux in-quarto reliés en rouge, portant sur la couverture la dédicace en lettres d'or : « A ma sœur Asseline » ; la lettre-préface est datée d'octobre 1832, et ils comprennent 536 pages d'une grande écriture droite et très lisible.

Ce sont — ainsi que la correspondance qui va de 1830 à 1839 — les récits d'une existence sage, réglée, honnêtement remplie par la réflexion et l'étude ; et de temps à autre, quand l'occasion se présente, d'intéressants détails donnés par l'heureux beau-père sur son gendre Victor Hugo, dont il était le premier fanatique : le chapitre du mariage de sa fille Adèle, les années glorieuses qui suivirent ; les premiers coups de foudre littéraires ; les relations, les amitiés célèbres, la chronique du foyer



et la coulisse de la gloire ; tout cela très simplement et agréablement raconté.

Mme Victor Hugo avait sous les yeux ce manuscrit de son père, lorsqu'elle a commencé d'écrire les deux volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

C'est en 1858 qu'elle eut la première idée de cette publication ; elle écrivait à ma mère :

1er mars.

« Chère tante, ne vous inquiétez pas des Mémoires, c'est Victor (*son frère Victor Foucher*) qui les a. Il a fait quelques difficultés pour me les prêter, il m'a pourtant promis de me les confier, mais seulement à Paris. Victor (*Victor Foucher*) est excellent, mais un peu dictateur de la famille. Ne dites mot de tout cela à qui que ce soit. Je n'aurais recours à votre entremise qu'autant que Victor me refu-

serait absolument ces Mémoires, ce qui, je l'espère, ne sera pas.

« Je suis bien confuse, chers et bien aimés parents, de tout le tracas que je vous ai donné..... Ma profonde et tendre affection pour vous m'absoudra, et en s'occupant ainsi de moi, mon bon oncle se rappelle la petite Adèle qu'il a reçue dans ce monde et qu'il a choyée comme son enfant ; l'Adèle de maintenant, si près de l'autre vie, demande à Dieu de s'y rencontrer avec vous, mes tendres parents.

« A vous avec toute l'effusion de mon cœur.

« Adèle. »

Les *Souvenirs* de M. Pierre Foucher, dédiés « à ma sœur Asseline », étaient souvent consultés dans la famille ; ma mère les prêtait tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses neveux ou nièces, et chacun aurait bien voulu accaparer le précieux



manuscrit ; Victor Foucher, l'aîné, ne le rendait pas facilement, comme on le voit par la lettre de sa sœur Adèle.

Ma mère, à tout événement, en avait fait de sa belle écriture allongée, une copie très soignée ; l'original s'est retrouvé entre les mains de ma petite cousine, Mme Ancelet, fille de Paul Foucher.

J'extrais ce qui suit de la Lettre servant de préface au manuscrit des *Souvenirs* :

« ... J'ai écrit comme je vous parlerais, comme je vous parle quand nous causons au coin du feu. Mes récits ne sont qu'une longue causerie où je me suis permis le sans façon des digressions...

« J'ai donné à ce recueil le titre général de *Souvenirs*, et en effet ma mémoire en a fait les frais. J'ai mieux aimé m'en rapporter à elle, sauf à commettre des erreurs, que de compulser mes papiers...

« Si je destinais ce tableau à mes fils, je voudrais qu'ils y vissent un enseignement. Pour vous, il ne peut être qu'un délassement. Puisse-t-il au moins, avoir ce mérite.

« Octobre 1832. »

Mme Victor Hugo raconte à la page 15 de son premier volume, comment M. Foucher, étant venu chercher fortune à Paris, en 1792, a vu aux Tuileries Louis XVI et la famille royale; elle cite une page des *Souvenirs* de son père, et elle ajoute : « Comme l'attestent ces lignes que je trouve dans des notes qu'il a laissées. »

Les notes que son père a laissées, ce sont ces deux gros cahiers prêtés par ma mère; le passage cité appartient au chapitre X du manuscrit, qui a pour titre : *Effets d'une première vue de Paris. — Journées politiques des 21 juin et 10 août 1792.*

Le récit d'un jeune provincial débarqué à Paris la veille de si grands événements, témoin, malgré lui, presque embrigadé parmi les combattants du 10 août, mérite que je complète la citation de Mme Victor Hugo :

« ..... Le tocsin commença à se faire entendre dans la nuit du 9 au 10, vers les deux heures après minuit. Boutin, qui était venu me joindre dans la capitale, vint frapper à ma porte, me proposant de le suivre au manège des Feuillants, où se tenait l'Assemblée législative. Je me levai et nous partîmes aussitôt.

« Les rues de Paris étaient fort calmes; seulement on y remarquait des hommes qui marchaient d'un pas pressé et qui prenaient des directions différentes. Non loin de la porte de la salle du manège, nous fîmes la rencontre du député Coutard. Nous lui dîmes qui nous étions et lui

demandâmes des nouvelles. Il se borna à nous assurer que *cela n'était rien;* que toutefois il nous conseillait de retourner chez nous et de n'en plus sortir de la journée. Sur l'observation qu'il entendit faire à Boutin que tout était tranquille dans les quartiers que nous venions de traverser, il répondit qu'en effet, *il ne pouvait pas y avoir déjà là du mouvement.*

« Les paroles de M. Coutard, quoique passablement équivoques, me tranquillisèrent un peu. Je rentrai chez moi et me mis au lit où je fus réveillé sur les onze heures du matin par le bruit de la canonnade. Beaucoup de voix se faisaient entendre dans la chambre voisine de la mienne; j'y allai et y trouvai réunis presque tous les pensionnaires de notre hôtel garni. Le domestique leur racontait ce qui venait de lui arriver : — il avait vu des hommes armés qui parlaient entre eux en regardant l'hôtel; il nous avait dépêché aussitôt le

commissionnaire pour nous recommander de ne pas nous montrer, de ne pas faire de bruit et nous tenir enfermés. Pour lui, il avait jeté son trousseau de clefs dans la fontaine; et à peine avait-il reparu sur la porte que les patriotes lui avaient demandé à monter pour faire descendre et marcher avec eux les personnes qui logeaient dans la maison. Il leur avait répondu que ces personnes étaient sorties, et que le maître de l'hôtel, dehors aussi, lui, pour l'instant, avait laissé les clefs dans sa chambre. Ne tenant pas compte de cette réponse, ils se disposaient à en enfoncer les portes, quand le redoublement des détonations les avait déterminés à abandonner cette entreprise, pour se mettre promptement en route vers le château, mais non sans faire la menace de revenir et de mettre à la lanterne les aristocrates qui leur tomberaient sous la main.

« Il s'en fallut donc de bien peu que je

ne fusse vu dans les rangs des destructeurs de l'ancienne monarchie, car il est probable que, pour ne pas être assommés ou lanternés, mes colocataires et moi, nous nous serions laissés conduire à l'attaque des Tuileries. »

M. Pierre Foucher ajoute :

« Je me rappelai le récit de notre domestique, lorsque Victor Hugo nous lut, il y a quelques années, les beaux vers de son *Cromwell* sur le peu de solidité des vertus politiques :

Triste et commun effet des troubles domestiques!
A quoi tiennent, mon Dieu, les vertus politiques!
Combien doivent leur faute à leur sort rigoureux,
Et combien semblent purs qui ne furent qu'heureux!

Ainsi les souvenirs amènent les digressions; un récit est à peine commencé, et déjà la mémoire inscrit une note en marge de la page.

A propos de cette lecture du drame de *Cromwell* chez M. Foucher, on trouve dans les *Portraits contemporains* de Sainte-Beuve, un mot en courant qui en donne la date.

« Ce ne fut point à l'occasion du *Cromwell*, dit Sainte-Beuve, que j'allai pour la première fois chez Victor Hugo (en janvier 1827); le *Cromwell* n'avait point encore paru et l'auteur devait seulement en faire prochainement lecture, en partie, dans le salon de son beau-père. »

Après avoir comparu pour cause d'incivisme, à plusieurs chefs-lieux de section, M. Pierre Foucher dut partir pour l'armée avec les camarades de 92. Il ne paraît pas qu'il eût grand goût pour l'état militaire. Il appartenait à la réquisition et avait son régiment à l'armée du Nord, lorsque furent institués à Paris les premiers conseils de guerre permanents ; il y obtint une

place de commis-greffier et put ainsi séjourner légalement à Paris.

Le rapporteur du conseil de guerre dont il tenait le greffe, était « l'adjudant-major Hugo, mort dans ces derniers temps lieutenant général des armées du roi et dont le public connaît les Mémoires », — ainsi le désigne pour la première fois M. Foucher, au chapitre XIV de ses *Souvenirs*.

Le rapporteur et le greffier se convinrent et furent amis. Ce fut le commencement de la longue union des familles Hugo et Foucher.

Voici sur les conseils de guerre et les deux amis qui se marièrent alors à Paris, des fragments du chapitre XIV :

« Le conseil de guerre tint ses premières séances à la geôle de la prison militaire de Montaigu. On l'installa ensuite dans l'Hôtel de ville de Paris où nous



prîmes tous des logements. Deux ans après il vint s'établir à l'hôtel Toulouse, rue du Cherche-Midi......

« Ce fut à l'Hôtel de ville que je fis plus particulièrement connaissance de M. Hugo. Il s'y maria avec une demoiselle Trébuchet de mon pays, et dont j'avais vu plusieurs fois le grand-père chez l'abbé Demaure....

« Cette circonstance rendit plus étroite l'amitié qui existait déjà entre l'adjudant-major et moi. Je me mariai peu après, à mon tour, sans me douter que les gaietés que débitait M. Hugo, mon témoin, sur l'union à venir de nos enfants, serait une vérité. »

Mme Victor Hugo a traduit avec beaucoup de grâce cette page du cahier de son père ; les deux récits, rapprochés, se complètent :

« Le greffier ne tarda pas à suivre l'exemple du major et l'Hôtel de ville abrita deux jeunes ménages. Le greffier, sans famille, pria le major d'être son témoin. Au dîner le major qui avait naturellement de l'entrain, eut de plus la gaieté et l'expansion d'un nouveau marié. Il emplit un verre, et le tendant à son ami :

« — Ayez une fille, j'aurai un garçon, et nous les marierons ensemble. Je bois à la santé de leur ménage.

« La singularité de ce vœu, c'est qu'il se réalisa. »

Mme Hugo (Mlle Sophie Trébuchet) était une femme de grand mérite. Elle a donné à ses fils l'exemple des mâles vertus ; elle méritait le culte que lui voua le plus jeune. Le poète a célébré sa mère dans presque tous ses ouvrages :

Je vous baise, ô pieds froids de ma mère endormie !

Mme Hugo admirait son fils et le tenait pour un futur grand homme, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans : j'en trouve ce témoignage précieux dans les *Souvenirs* de M. Pierre Foucher :

« Elle avait une grande confiance dans l'avenir de son fils qui, suivant elle, pouvait mieux que le surintendant Fouquet, se donner pour devise le : *Quo non ascendam ?* »

Ainsi la mère a eu dès la première heure, conscience du génie et de l'avenir de son fils, et lui, il adorait sa mère. Il tenait d'elle ses premiers sentiments catholiques et monarchiques, comme il l'a souvent rappelé dans ses luttes avec les partis ; mais ce qu'il avait d'elle d'abord, c'était cette volonté âpre, ce caractère de fer qui ont servi de levier à toutes ses entreprises ; tout jeune homme, il pouvait signer fièrement : *Hierro !*

Mme Victor Hugo a raconté l'arrestation du général Lahorie qui se tenait caché aux Feuillantines, chez la mère de Victor, pendant que la police de l'Empire le faisait rechercher avec acharnement ; M. Foucher ne fait pas scrupule de nommer le duc de Rovigo, ministre de la police, comme l'auteur de l'odieux guet-apens tendu à Lahorie. Il fait à cette occasion la peinture du caractère de cette femme énergique qui savait si bien défendre ses amis, et qui n'aurait pas reculé devant une héroïque vengeance :

« Je ne sais, raconte M. Foucher, si feu Mme Hugo était pour quelque chose dans la téméraire entreprise de Mallet qui éclata deux ans après et dont j'aurai un peu à parler. Cette dame qui avait passé sa première jeunesse parmi les Vendéens, s'entendait merveilleusement à garder un secret politique.

« Elle ne m'aurait d'ailleurs pas mis, moi, employé du gouvernement, dans la confidence d'une conspiration contre lui; toutefois quelques particularités parvenues à ma connaissance, après les événements de 1814, me font conjecturer qu'elle avait eu connaissance du projet des ennemis de Napoléon, et dès lors, je ne serais pas éloigné de croire qu'elle goûta l'idée, si elle ne la donna pas, de faire écrouer Savary, à son tour, dans cette vilaine prison de la Force.

« Mme Hugo avait le despotisme en horreur. Elle devint chaude vendéenne en haine du despotisme de la Convention qui, armée du couperet de la guillotine, voulait faire renoncer les Bretons à leurs vieilles croyances...

« Elle était inexorable pour cette secte, dont le règne, disait-elle, n'a été et ne sera jamais qu'une tyrannie appuyée sur des passions viles, sur des baïonnettes et sur le bourreau.

« Victor Hugo tient un peu de sa mère sous ce rapport. Les premières impressions qu'il en reçut furent une indignation profonde pour tout le sang répandu sur les échafauds, pour l'assassinat du duc d'Enghien, pour les exécutions secrètes, vraies ou supposées, dans les prisons d'État, et enfin pour ce mépris complet de la vie des hommes pendant tout le régime impérial. Victor Hugo a la même antipathie que sa mère pour le despotisme, et s'il s'est éloigné successivement de quelques partis politiques, c'est qu'il l'y avait rencontré, contre son attente. Je suis convaincu que Victor sympathisera toujours avec ceux qui, quelle que soit la forme du gouvernement, voudront sincèrement la véritable liberté, une liberté sage, une liberté pour tous, sans acception de partis, une liberté pratique : liberté dans la pensée comme dans les actes de la vie civile.

« On conçoit qu'avec de pareils sentiments, Victor sera pour longtemps en France, et peut-être pour toujours, un homme d'opposition. Qu'il garde ces sentiments, ils sont louables; mais qu'il n'y donne pas cours avec autant de raideur et d'âpreté que sa mère » (Chapitre XL du manuscrit des *Souvenirs*).

Ce jugement porté par le beau-père sur son gendre, homme de liberté et d'opposition, paraîtra bien curieux; il faut se rappeler que ces pages de M. Foucher ont été écrites en 1832, à l'époque où le ministère de Louis-Philippe allait faire interdire le *Roi s'amuse*.

II

Le chapitre XLVII des *Souvenirs*. — Dreux et Gentilly. — Explication de M. Foucher avec Victor Hugo. — L'amant dans la tourelle. — La *Chauve-souris*. — Le vallon de Cherizy. — Tendre aurore. — Le mariage. — Dix ans après. — La fièvre du combat. — Les classiques à l'œuvre. — Lettres de M. Foucher. — Août 1830 : Victor Hugo à Montfort-l'Amaury. — Dédé et Didine. — « Mes deux filles. » — Lettres datées de Rennes, 1833. — Entrée en scène d'une princesse. — Charles Nodier.

Voici le chapitre du mariage de Victor et d'Adèle, tel que M. Pierre Foucher l'a fixé dans ses *Souvenirs* :

« La santé ébranlée de ma femme me faisait chercher à lui procurer des distractions. Nous nous trouvions tout l'été hors de Paris, mais non loin de la ville, à cause des bureaux.

« Le jeune Victor Hugo était des nôtres à Gentilly ; nous avions établi son quartier dans une tourelle où il composa sa petite ode de la *Chauve-souris* et une partie d'un de ses recueils lyriques. Je l'avais vu dans sa première enfance, malingre, chétif et

ne paraissant pas vouloir de la vie. A Gentilly c'était un jeune homme florissant de santé et vivant dans la plénitude de ses facultés intellectuelles. Déjà ses poésies l'avaient porté aux premiers rangs de la littérature; déjà M. de Chateaubriand l'avait proclamé l'*enfant sublime!* Pour nous, nous attachions plus particulièrement du prix à la droiture de son caractère et à l'innocence de ses goûts. Nous atteignîmes le jour où le sort de ma fille Adèle devait être lié au sien.

« Ce projet avait eu ses vicissitudes. Pour mon compte, une carrière toute littéraire m'avait effrayé d'abord : j'y voyais beaucoup de tribulations et peu d'argent. Mme Hugo, sans doute par une raison contraire à la mienne, n'était pas disposée plus favorablement...

« On était donc convenu, de part et d'autre, que le poursuivant serait catéchisé, écarté, et surveillé. Mais que sont

de pareilles déterminations contre une volonté du cœur, d'un cœur énergique, surtout contre une volonté de Victor Hugo. Lorsque je le croyais tranquille à Paris, le jeune poète s'était dirigé à pied vers Dreux, où nous étions pour quelques jours, marquant son passage sur cette route, par son ode touchante du *Vallon de Cherizy*. Nous l'avions aperçu rôdant autour de la maison que nous occupions dans la petite ville, chez le frère de notre belle-sœur Asseline. Il m'avait fallu avoir là une explication avec lui. Il y avait montré une résolution profondément arrêtée; il avait opposé argument à argument : il répondait de sa destinée; sa mère était morte, son père était pour lui. En effet, une lettre du général Hugo n'avait pas tardé à nous être adressée, et les choses en étaient là quand Victor fut reçu à Gentilly. La demande formelle du général nous fut remise et l'amant descendit de

sa tourelle pour partager comme mari le logement de notre fille. »

Mme Hugo, dans son livre de *Victor Hugo raconté*, a aussi son chapitre de l'aube rayonnante et des jeunes amours sous l'aile des grands parents; ce sont les confidences de l'amante après celles du père :

« Victor, pendant que son livre paraissait, était à Gentilly, où Mme Foucher avait loué cette année-là. Il avait obtenu de passer l'été près de sa fiancée. Mme Foucher occupait un étage d'un ancien presbytère où il n'avait pas trouvé de chambre libre; mais la maison, rebâtie et toute moderne, avait laissé debout une vieille tourelle de l'ancienne construction où il y avait une chambre, vrai nid d'oiseau ou de poète. Quatre fenêtres percées aux quatre points cardinaux recevaient le soleil à toute heure...

« Les deux fiancés se promenaient dans le jardin et causaient de leur avenir si prochain maintenant, en regardant le soleil disparaître derrière la colline. Un autre couple se croisait avec eux; c'était le petit-fils de la propriétaire et la fille du docteur Pariset, qui allaient aussi se marier dans quelques semaines; ils s'arrêtaient à chaque plate-bande, et le futur faisait à la future de gros bouquets qu'elle avait peine à porter. Les quatre amoureux allaient, venaient, rayonnaient...

« Un jour Victor apporta à sa fiancée un papier soigneusement plié et épinglé. Elle crut qu'il contenait quelque fleur précieuse et l'ouvrit avec précaution; il s'en échappa une chauve-souris. Elle eut grand'peur et ne pardonna cette vilaine surprise qu'en lisant les vers écrits sur le papier : la *Chauve-souris.* »

Cette chauve-souris, qui a une place

dans les *Souvenirs* de M. Foucher, que Victor a chantée dans ses premières *Odes*, et dont sa fiancée eut si grand'peur, partageait avec le soupirant son logis de la tourelle de Gentilly : « Attends, lui dit-il, dans ses vers impatients :

Attends qu'enfin la vierge, à mon sort asservie,
Que le ciel comme un ange envoya dans ma vie,
De ma longue espérance ait couronné l'orgueil...

Gentilly ! Cherizy !... paysages dorés par l'amour, vallons heureux qui eurent leurs premiers sourires !... Le poète a inscrit vos noms dans l'histoire des amants immortels.

Au vallon de Cherizy il avait dit :

Ah ! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,
Ce long songe idéal de nos jours les plus sombres,
La vierge au front si pur, au sourire si beau !
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle,
Laissez du moins rêver à son âme immortelle
L'éternel hymen du tombeau !

Au vallon de Gentilly, en 1823, un an à peine après son mariage, — faisant son premier pèlerinage au berceau de son bonheur, il a marqué sa visite par ces vers :

Vallon ! j'ai bien souvent laissé dans ta prairie,
Comme une eau murmurante, errer ma rêverie,
Je n'oublirai jamais ces fugitifs instants;
Ton souvenir sera dans mon âme attendrie,
Comme un son triste et doux qu'on écoute longtemps !

Tous les contes de fée finissent par une moralité. M. Pierre Foucher termine ainsi le récit du mariage de sa fille Adèle :

« Il y a neuf à dix ans de cela. Adèle est mère de quatre enfants charmants. Victor Hugo, dans un état de fortune rassurant, est une des grandes célébrités du siècle... Pourtant je ne suis pas tranquille ; sa gloire importune bien du monde. Il a contre lui les académiciens, et toute une école littéraire. Ses ennemis sont parvenus à le



commettre même avec le gouvernement ; ils ne reculeront devant aucun moyen. Ils veulent le perdre dans le public et jusque parmi les amis des mœurs, eux qui ont produit *Joconde* sur notre scène ; eux, les continuateurs de la littérature matérialiste du XVIII[e] siècle, les adorateurs du chantre de la *Pucelle*, les admirateurs de la *Guerre des Dieux*, les prôneurs de *Faublas* et les disciples de Diderot !

« L'hypocrisie de ces hommes me fait peur autant que leur crédit. Il faudra toute la force, tout le sang-froid de Victor Hugo pour qu'il ne succombe pas dans cette lutte. Puissent les chances du combat le bien convaincre que le plus beau triomphe serait celui qui se rattacherait à l'empire des sentiments religieux. Il sait si bien les exprimer. »

M. Foucher parle des sentiments religieux de son gendre ; ne sont-ils pas

restés les mêmes, aussi vifs, aussi puissants à toute époque, à toute heure même de sa vie ? Dieu, l'immortalité, n'est-ce pas sa foi profonde et invétérée ? M. Foucher n'a-t-il pas tressailli de joie, s'il a pu entendre au delà du tombeau, résonner cette magnifique lyre qui, hier encore, trouvait de tels accents :

Humanités dans tous les espaces semées,
Liguez-vous ; dressez-vous, innombrables armées,
Et déclarez la guerre à Dieu !
Soit. Luttez, attaquez cet être inabordable,
Cet infini si doux qu'il en est formidable,
Et si profond qu'il en est bleu !

Mesurez-vous, vous l'ombre, à lui la plénitude.
Vous aurez, ô passants, légions, multitude,
Assiégeants de l'immense tour,
Essaim tourbillonnant autour du grand pilastre,
Vivants, avant qu'il ait usé son premier astre,
Dépensé votre dernier jour !

Victor Hugo religieux, c'est-à-dire spiritualiste et déiste. Hier et toujours. Mais M. Foucher aurait voulu que son gendre

fut catholique d'abord. Le déisme pour lui n'était qu'une circonstance atténuante. Voltaire, pensait-il, n'était pas religieux, parce qu'il faisait élever à Ferney un temple avec cette dédicace : *Deo erexit Voltaire.*

Hugo s'est expliqué maintes fois sur ce sujet; il faut relire les vers de l'*Année Terrible :*

O prêtre! s'il s'agit de ce quelqu'un profond,
Que les religions ne font ni ne défont, etc.

Puisque M. Foucher vient d'enjamber d'un premier bond une dizaine d'années de la vie de son gendre, j'abandonne un moment ses *Souvenirs* et je fouille dans les liasses de sa Correspondance, un peu au hasard.

Le 2 août 1830, il écrivait à ma mère (cette lettre porte le timbre de Montfort-l'Amaury, 3 août 1830) :

Montfort-l'Amaury, 2 août, à
deux heures après-midi.

« Ma chère sœur, j'ai trouvé à louer un cheval à La Queue. Je suis ici depuis midi.

« Adèle loge avec Victor et les enfants chez un épicier, il n'y avait pas de chambres libres chez Mme S. Tout le monde se porte bien, y comprise la « caliborgne » qui a suivi Adèle avec Adélaïde. Il n'est pas question d'accouchement. Cela viendra en son temps.

« Le Roi et la famille royale étaient encore ce matin à Rambouillet avec 4,000 francs seulement. On négociait encore avec Paris et il y a, dit-on, quelques chances pour le duc de Bordeaux sous la régence du duc d'Orléans. Du reste plus de possibilité de résistance.

« La duchesse de Berry était en homme, ayant une redingote verte et un chapeau rond.

« On ignore où le Roi se réfugiera.

« Je tiens ces détails d'une personne qui arrive de Rambouillet. »

« Cela viendra en son temps », dit M. Foucher. Il s'agit de la naissance de la petite Adèle, quatrième enfant de Victor Hugo, qui allait faire son entrée dans la vie.

Les deux sœurs !... Didine et Dédé, ainsi les appelait-on dans leur première enfance, avaient la grâce et le battement d'ailes des petits oiseaux qu'un rien effarouche ; en elles revivait l'aurore de leur mère et de leur père, couple radieux ; les deux garçons, « beaux, frais, souriant d'aise à cette vie amère », étaient le flamboiement du logis.

« Mes deux filles ! » a chanté Victor Hugo. Ah ! qu'il était fier de ses filles !... Combien d'années pouvaient-elles compter à elles deux, lorsqu'en juin 1842, à la Terrasse, près Enghien, leur père, heureux et attendri, fit pour elles ces dix vers qui composent un divin tableau :

MES DEUX FILLES

Dans le frais clair obscur du soir charmant qui tombe,
L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe,
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur!
Voyez, la grande sœur et la petite sœur
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles
Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges frêles,
Dans une urne de marbre agité par le vent,
Se penche et les regarde, immobile et vivant,
Et frissonne dans l'ombre, et semble au bord du vase,
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

Nous sommes en l'année 1833.

M. Pierre Foucher écrit à sa sœur :

Rennes, jeudi matin, 27 juin.

« Ma petite sœur, Victor Foucher fait partir aujourd'hui un paquet pour Paris, je vous écris donc.....

« Vous regrettez nos cancans du dîner, j'en suis bien là, un peu, aussi moi. Pourtant la matière ne manque pas ici. Le prochain est si drôle en Bretagne ! Nous en parlons donc un peu, à la réunion du

déjeuner surtout, où nous resassons la soirée de la veille ; mais ce que nous disons est peut-être moins plaisant au fond, que les précautions que nous prenons, que les formes de langage auxquelles nous recourons, pour n'avoir pas à nous taxer de médisance, car nous sommes ferrés ici sur l'article des cas de conscience.

« J'ai hésité à vous prier de me tenir au courant d'une chose qui me revient souvent en tête, à cause d'Adèle. Vous savez, cette dame, la belle dame de la Porte-Saint-Martin, qui, dans ses projets de réforme, a quitté son grand appartement pour un plus modeste, la princesse Negroni, enfin; cela donne-t-il toujours des inquiétudes à Adèle? Où en est la conversion de la princesse? Je voudrais bien que la liaison qui continuait lors de mon départ, se terminât, et que ce fût à la satisfaction de ma fille. Il est bien entendu que tout ce que vous m'écririez

sur ce chapitre serait de vous à moi, seulement. »

Le 9 juillet, M. Foucher, ayant reçu les renseignements qui lui tenaient si fort au cœur, répond :

« Mille remerciements de vos détails sur la princesse Negroni. Je suis bien aise qu'Adèle soit tranquille et qu'elle ne démente pas sa conduite. »

Un mot de poésie, entre temps.

Rennes, 24 mai.

« ..... Nous parlons ici beaucoup de vous tous. Rien n'est indifférent de ce qui concerne les parents parisiens. L'hôtel Toulouse et la place Royale accaparent nos conversations. On prétend, à Rennes, que Charles Nodier a fait renoncer Victor Hugo à la publication de ses poésies politiques? Vous pouvez savoir ce qu'il en est. »

III

Angers, 1835. — Le mariage de M. Victor Pavie. — Voyage de Mme Victor Hugo et de M. Pierre Foucher. — Une noce angevine. — David d'Angers. — Les trois festins. — Voyage sur la Loire. — Arrestation de Raspail. — Léopoldine et les gendarmes. — Les Ursulines de Nantes. — Retour de noce. — Sainte-Beuve : « A d'autres, cher Pavie !..... » — Nouvelles de Victor Hugo ; ses lettres de voyage. — Quatrain qu'il a laissé sur la table de « l'Hôtel de la Punaise. » — Son adieu à l'aubergiste de « la Hure. » — Un détail.

Ils étaient en ces temps-là les jeunes et les heureux; tout leur fut triomphe et joie, à ces appelés de la Muse. Un des plus aimables parmi ceux qui ont laissé un souvenir dans les chroniques volantes de l'époque romantique, M. Victor Pavie, se fixant dans sa province où il allait se marier, avait invité aux fêtes de sa noce ses amis littéraires, Victor Hugo, Sainte-Beuve et les anciens disciples du cénacle, restés touchés de la grâce, les adeptes de la première envolée.

Sainte-Beuve, dans la dernière édition qu'il a donnée de ses poésies, n'a pas oublié Victor Pavie; il lui consacre cette

note mise au bas de celle des *Pensées d'août* qui est intitulée : *A Victor Pavie, le soir de son mariage.*

« Victor Pavie, d'Angers, un de nos plus jeunes amis du temps du cénacle, resté le plus fidèle en vieillissant à toutes les amitiés, à toutes les admirations, à tous les cultes de sa jeunesse ; quand tous ont changé, le même ; conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste toujours ; la flamme au front, un cœur d'or. A le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux qui veille et qui attend ; je l'appelle le gardien de la chapelle ardente de nos souvenirs. » (1862.)

Sainte-Beuve était du voyage d'Angers, en juillet et août 1835 ; Victor Hugo ne vint pas, mais Mme Victor Hugo et sa fille, Léopoldine, conduites par M. Pierre Foucher, acceptèrent l'invitation de la fa-

mille Pavie. Elles prirent à Chartres l'horrible diligence qui portait le courrier de Vendôme et du Mans ; et comme elles faisaient leur entrée dans la ville d'Angers, elles rencontrèrent le célèbre critique qui arrivait par la levée de la Loire.

Je retrouve les lettres de M. Pierre Foucher racontant à ma mère son voyage avec sa fille et sa petite-fille ; il fait un très pittoresque récit de cette plantureuse noce angevine, où la poésie coula à flots, en même temps que les jolis vins du pays :

Angers, 29 juillet 1835.

« Ma bonne petite sœur, ne vous étonnez pas que je ne vous aie pas écrit dès mon arrivée. Songez à la fatigue de trente heures de route dans un nuage de poussière et avec une chaleur d'enfer. J'étais anéanti, ou plutôt nous l'étions tous, jusqu'à M. de Sainte-Beuve qui arrivait par



la levée, tandis que nous nous présentions par le chemin du Mans. Aussi n'avons-nous fait qu'un bond, du bas de la voiture aux bains publics...

« Le point de la route où nous avons le plus souffert, a été de Chartres au Mans ; il y a eu un instant où je me suis presque trouvé mal. Adèle me faisait appuyer la tête sur son épaule, bien qu'elle eût Didine couchée sur elle. Chaque fois que les chevaux s'arrêtaient la nuit, pour reprendre haleine ou pour tout autre cause, on entendait sortir du fond de la voiture une petite voix et ces mots : « Un verre d'eau, s'il vous plaît ! » C'était Didine. Une autre voix succédait : « Faites-nous donner de l'eau, je vous prie. » C'était Adèle. Mais de l'eau ne m'allait pas. Adèle, inquiète un moment de mon état, voit passer des vaches, fait arrêter d'autorité la voiture et se fait donner une pinte de lait... Elle a eu là un beau moment et je l'embrasse

sur les deux joues, toutes les fois que j'y pense.

« Nous avons été reçus ici à merveille, comme vous le pensez. Les MM. Pavie nous attendaient à la voiture. Le lendemain lundi, des berlines étaient prêtes, et nous avons été transportés à Saint-Melaine, au bruit des fouets des postillons. Saint-Melaine, distant d'Angers de trois lieues, est le pays de la mariée. »

Ici l'écriture de Mme Victor Hugo qui continue la lettre de son père :

Nantes, 1er août.

« Mon père en était là de sa lettre, lorsqu'il a été appelé. Depuis nous avons toujours été en mouvement et par chemins. Maintenant nous voici à Nantes, bien rompus, bien fatigués, surtout mon père... Nous attendons qu'il soit un peu mieux pour reprendre le chemin d'Angers, et ce

sera là qu'il pourra écrire à ses amis. Les parties de plaisir se présentent pressées coup sur coup...

« M. de Sainte-Beuve, qui est ici, s'unit à nous. »

Semaine des fêtes :

Angers, 3 août.

« Me voilà, ma chère petite sœur, remis encore une fois sur pied... Nous sommes toujours roulant, marchant, faisant et défaisant nos valises... C'est sans doute duperie que de dépenser ainsi sa pauvre vie sur les chemins. Que voulez-vous? je me suis embarqué là-dedans, je ne dois pas faire les choses à demi.

« Je vous dois la relation des cérémonies du mariage... Partis le lundi 27 pour Saint-Melaine, nous fûmes présentés à la famille de la future. Je ne sais comment Pavie l'entendait en disant que celle-ci

abondait en son sexe. Je n'ai vu de saillant en elle que de gros et beaux sourcils, ainsi que le nez. Du reste, une brune, de taille moyenne, qui a du charme dans le regard et des manières tout à fait aimables ; de la modestie et de la présence d'esprit. Mon logement avait été préparé dans un manoir distant d'un quart de lieue, où une vieille domestique a eu passablement soin de moi.

« Le lendemain mardi était le grand jour. Dès huit heures du matin quarante à cinquante personnes, tant parents qu'amis, formaient cercle dans le salon de Saint-Melaine. Il s'agissait de la lecture du contrat. Le notaire, vieux muscadin, a fait cette lecture, ayant à côté de lui les chefs des deux familles, et il a appelé à signer, chacun à son ordre de parenté et de rang. Tout le monde a signé, y compris Didine, que la chose amusait beaucoup. Ce notaire était passablement

ridicule dans les efforts qu'il faisait pour se conserver un air coquet, et surtout pour présenter galamment la plume aux dames.

« A ce personnage qu'Adèle ne peut digérer, succéda un gros père qui se ceignit d'une écharpe tricolore. C'était le maire, ami de la maison, qui allait procéder à la célébration civile dans le salon même. La table du contrat devint le bureau municipal. Les deux époux s'avancèrent timidement et les deux *oui* furent prononcés pourtant avec fermeté.

« La jeune épouse laissa échapper quelques larmes, et son père lui dit d'un ton solennel : « Ma fille, signe avec confiance. » Le bon père Pavie fut vivement touché de ces trois mots qui étaient tout un éloge pour son fils.

« La mariée était mise comme le sont toutes les mariées, tout en blanc. Une robe de damas de laine d'un bon choix.

Les cheveux à la Clotilde ; une couronne de fleurs d'oranger et un riche voile de blonde. Puis des girandoles, un collier et une agrafe ou broche de diamants. Tout cela, de l'aveu des dames, était arrangé avec goût.

« Après la cérémonie civile, les époux et toute l'assistance se sont mis en marche vers l'église ; nous formions une assez longue procession que le son des cloches annonçait à tout le pays.

« M. et Mme David, ainsi que M. de Sainte-Beuve, étaient des nôtres.

« L'église de Saint-Melaine avait mis dehors toutes les pompes de la sacristie. Un vieux prêtre, oncle de la mère de la mariée, était le célébrant, le curé de la paroisse l'assistait. Nous eûmes à entendre un long discours en partie touchant, en partie un peu trop explicite, sur l'article du : « Croissez et multipliez ! », ainsi que sur les procédés à observer par

l'épouse pour amener l'époux à faire sa volonté. Mais tout cela était dit avec une naïveté campagnarde qui commandait notre indulgence.

« Au retour de l'église, déjeuner de quarante couverts sous une tente ornée de fleurs et de feuillages. — Ensuite relâche. — Vers les quatre heures, rentrée au salon, et à six heures dîner splendide. — Retraite à dix heures et le lendemain mercredi, nouveau déjeuner sous la tente avant le départ pour Angers.

« Ces trois repas ont été de véritables festins. Vous auriez admiré l'énormité des saumons et des brochets. C'étaient des monstres que flanquaient les faisans et les perdreaux. Cet Anjou est un vrai pays de Cocagne. L'abondance et la variété des vins était vraiment chose merveilleuse. Adèle en est encore dans l'admiration.

« Des calèches et chaises de poste nous

avaient portés à Saint-Melaine, les mêmes voitures nous servirent pour le retour.

« Entre Angers et Saint-Melaine sont les Ponts-de-Cé, sur la Loire.

« Vous savez que Victor voulait acheter le château qui est situé dans une des îles que lient les ponts. On le lui aurait donné pour rien qu'il aurait fait une mauvaise affaire, car il faudrait cent mille écus pour rendre ce triste manoir habitable.

« Le lendemain jeudi, dès sept heures du matin, nous étions sur le bateau à vapeur. Je vous fis, en 1825, ma petite sœur, la description de cette traversée. Adèle vous dira que j'étais au-dessous de la vérité. Elle ne quittait pas le ton admiratif : « Que c'est beau !... mais c'est sublime ! » Depuis le départ jusqu'à l'arrivée, pas d'autres paroles. Au retour, le plaisir était plus vif encore parce que les paysans endimanchés semblaient s'être



donné rendez-vous le long de l'eau sur les deux rives, et parce que, grâce au vent d'ouest, les nombreux bateaux et felouques de la Loire avaient toutes leurs grandes voiles dehors.

« A notre arrivée à Nantes, nous avons éprouvé un des contre-coups de l'événement déplorable de Paris. Un gros de gendarmes nous attendait au débarcadère, en vue de la Seilleraye, où Raspail venait d'être arrêté. Nos passeports ne furent pas trouvés en règle ; ils manquaient, dit-on, du visa, et nous fûmes retenus, confisqués sur la rive sans trop savoir ce que nous allions devenir. Enfin le chef des gendarmes, après avoir pris des notes, et nous avoir entendus dans nos explications, nous laissa libres. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce petit incident qui m'agitait, faisait rire Didine. Cela lui rappelait, dit-elle, les gendarmes qu'elle avait vus dans *Robert-Macaire*.

« M. de Sainte-Beuve était tout aussi agité que moi. Il ne se rappelait plus les vers charmants de Joachim du Bellay, qu'il nous avait récités en face du non moins charmant village de Liré-sur-Loire, patrie de ce poète, et que je vais vous transcrire à la fin de cette lettre, présumant qu'ils vous feront autant de plaisir qu'à nous.

« Les auberges de Nantes regorgeaient, et nous n'avons trouvé place qu'au grand hôtel de France, où, logés seigneurialement, nous avons bien malgré nous, payé en seigneurs. Les B. étaient nos voisins, nous avons pu les voir et dîner avec eux. Mais le point le plus saillant pour Adèle, de notre court séjour à Nantes, a été la découverte qu'elle a faite de toute une nichée de tantes et de cousines par les Hugo, dans le couvent des Ursulines, où je l'ai conduite. Elle a trouvé là la sœur et la tante de Mme Hugo, plus la fille et la



petite-fille du frère de la même. Toutes ces bonnes filles l'ont accueillie avec une vive tendresse, au point qu'Adèle leur a fait une deuxième visite avant de partir, quoique la distance fut assez considérable.

« Nous avons aussi été voir notre évêque qui nous a fait les honneurs de son salon, ainsi que mon bon chanoine Gely qui pleurait en m'embrassant. Sainte-Beuve, présent aux scènes du couvent, avait aussi lui, les larmes aux yeux.

« Hier soir, à notre rentrée dans Angers, Adèle a trouvé des lettres de son mari. Il voyage dans la Brie et la Champagne et paraît n'être pas satisfait des auberges qu'il rencontre dans sa course.

« Voici le quatrain qu'il a laissé sur la table d'une de ces auberges :

Au diable, auberge immonde! Hôtel de la Punaise!
Où la peau, le matin, se couvre de rougeurs,
Où la cuisine pue, où l'on dort mal à l'aise,
Où l'on entend chanter les commis-voyageurs!

« Du reste il est très aimable pour notre Adèle. Il lui mande qu'il veut qu'elle s'amuse, qu'elle pense à lui, qu'elle l'aime, et il finit ainsi : « Je souhaite à Pavie une femme comme toi, et après cela, qu'il remercie Dieu. »

« Adèle doit être satisfaite, si elle a de l'amour-propre. Elle a été l'admiration des gens de la noce. Le nom de Mme Victor Hugo se murmurait d'une oreille à l'autre dans le bateau à vapeur ; un monsieur qui revenait de Pornic-sur-Mer où nous devions aller, rapportait que la population baigneuse de cet endroit, car il y a là des bains très fréquentés, se proposait d'aller au-devant d'elle, à la descente de la voiture. Ils avaient su l'intention où nous étions de pousser notre voyage jusqu'à Pornic, mais faute de temps, nous ne l'avons pas fait.

« Nous repartons ce soir pour la campagne, où nous allons célébrer le retour

de noce ; nous serons revenus après-demain et alors nous songerons à notre voyage de Blois..... »

A cette lettre du 3 août, M. Pierre Foucher a joint un mince feuillet où se trouvent écrits, de la main de M. Sainte-Beuve, les quatorze vers du sonnet de Joachim du Bellay.

VERS FAITS EN 1551

SONNET DE JOACHIM DU BELLAY

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province et beaucoup davantage.

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Dernière lettre de M. Pierre Foucher sur le mariage de Victor Pavie :

Angers, 6 août 1835.

« Enfin, ma bonne petite sœur, nous voilà de retour de la campagne de Saint-Barthélemy où nous venons de fonctionner à la dernière fête du mariage. Dans cette campagne qui appartient aux Pavie, le maître de la maison avait fait dresser sous une longue tente, une table où nous nous sommes assis, au nombre de soixante-huit. Le coup d'œil était vraiment imposant, presqu'une féerie, lorsqu'on a allumé les lampes et les lampions, car nous mangions encore quand la lune est venue remplacer le soleil. Adèle a soutenu dignement la réputation qui l'avait précédée. Quand à table, la fraîcheur de la nuit s'est fait sentir, et qu'elle a mis son capot noir sur sa tête, les regards restaient fixés sur elle... Pour mon compte, voyant cet



accoutrement, avec ses longs et touffus cheveux noirs sur les deux joues, et ayant près de moi des personnages à noms historiques, je me croyais ou voulais me croire dans une réunion de gens du temps passé.

« Une autre dame, jeune et mariée depuis huit jours, parait aussi le festin : c'est une madame de Perochel, belle blonde vêtue de noir, au diadème d'or et au collier de camées. Il y a dans cette personne une noblesse et une sérénité qui tenaient Sainte-Beuve en admiration. Il l'a proclamée la « Déesse de la nuit. » Elle luttait, dit-il, de calme avec la lune qui, aussi elle, nous regardait.

« Le surnom d'Adèle est « Mme Maine-et-Loire », ainsi l'a voulu M. David, qui, pour la bonté, la fertilité, la douceur, ne voit rien de comparable à son département. Vous savez qu'il est d'Angers.

« Nous avions pour voisins à table un

M. de Contades et M. de Blanclerc, oncle de la déesse de la nuit ; vous voyez que les illustrations provinciales ne nous manquaient pas. Ces propriétaires angevins sont riches, et leurs femmes ne se plaignent pas les diamants. La petite robe brodée d'Adèle n'était rien près de toutes ces pompes ; mais on mettait la simplicité de sa mise sur le compte de l'élégance parisienne.....

« M. de Sainte-Beuve a augmenté la solennité de la fête par la lecture d'une longue pièce de vers. Vous connaissez sa manière ; voici quelques bribes de sa lecture :

A d'autres, cher Pavie, en ces joyenx moments,
Au milieu des flambeaux, des fleurs et des serments,
Où s'exalte un si pur délire.....

C'est la pièce des *Pensées d'août :* « Aux Rangeardières, près Angers, 4 août 1835 », que Sainte-Beuve a récitée à ce banquet.



M. Foucher en avait saisi à la volée, « quelques bribes », suivant son expression; au lieu de *s'exalte un si pur délire*, c'est *exhale* qu'il aurait dû entendre. Il continue ses citations un peu décousues avec une mémoire qui le sert mal; mais en relisant aujourd'hui cette poésie de Sainte-Beuve, on comprend que, surtout au milieu de l'animation d'une pareille fête, elle a dû paraître aux convives, et même aux jeunes époux, légèrement embrouillée, et quelque peu mortelle.

« Vous voyez, ajoute M. Foucher, que c'est de la poésie intime, et qu'il faut connaître pour bien comprendre, et le poète et celui à qui il s'adresse. C'est pour cela que je ne vous donne qu'un échantillon du morceau.

« Un autre jeune poète, arrivé de Paris, a payé son tribut; mais cela vous importe peu.

« Les vers nous pleuvent ; nous en avons de nouveaux de Victor Hugo. Il va, ou plutôt vague, de Château-Thierry à Laon, de Laon à La Fère, et de là à Saint-Quentin. Sa dernière lettre est datée de La Fère. Il en veut toujours aux auberges. Voici un passage de cette lettre :

« Tout est beau à Laon, l'église, les « maisons, tout, excepté l'horrible auberge « de « La Hure » où j'ai couché, et sur le « mur de laquelle j'ai écrit ce petit adieu :

A L'AUBERGISTE DE LA HURE

Vendeur de fricot frelaté,
Hôtelier chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Gargotier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse,
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge comme ta face,
Est hure pour la bonne grâce,
Et groin pour la propreté !

« Il faut te dire que l'aubergiste est in- « solent par-dessus le marché ; il vous



« fait manger du poulet crevé, et vous rit « au nez, le drôle ! »

« Comment trouvez-vous cela? ma petite sœur. Avouez au moins que notre Victor ne perd rien de sa verve.

« Nous avons vu et bien vu Angers. Nos places sont arrêtées pour demain soir dans la voiture qui va nous porter à Blois.....

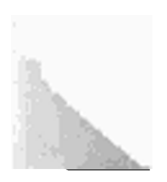
« Dites-moi si mon logement sera prêt pour le jeudi 11. Dans le cas de la négative, j'irais coucher à la place Royale, où l'absence du maître du logis laissera une chambre vide. »

Cette même année 1835, un mois après le mariage de Victor Pavie, M. Pierre Foucher rentré à Paris, hôtel des Conseils de guerre, mandait à ma mère qui avait pris ses vacances à son tour, quelques menues nouvelles de la famille ; sa lettre est timbrée du 6 septembre 1835 :

« Ma bonne petite sœur.... entre nous pas de rancune; je ne saurais en avoir avec vous et pour preuve de ce, je vais, pour varier les plaisirs que l'on vous procure là-bas, vous dire tout ce que ma mémoire me rappelle des petits faits survenus autour de nous, depuis votre départ.....

« *Place Royale.* — On joue *Angelo* à Montmartre. Le petit chien Pitzo est en grande faveur près de son maître, lequel néglige singulièrement sa toilette, si soignée naguère, ce qui est d'un bon augure. »

Mot profond : « lequel néglige singulièrement sa toilette, si soignée naguère... » Le dernier trait : « ce qui est d'un bon augure », est bien paternel.



IV

Fourqueux, 1836. — Un été aux environs de Paris. — Les lettres du grand-père, M. Foucher. — La première communion de Léopoldine. — Le livre de messe de Théophile Gautier. — Le peintre Chatillon. — Visites de quelques jeunes-France. — Alexandre Dumas réconcilié. — Granier de Cassagnac. — Eugène Sue. — Listz et sa conquête. — Victor Hugo en voyage. — Ses lettres de Normandie. — Vers *à Yvetot.* — Les dessins de Mme Victor Hugo.

L'été de 1836 se passa à Fourqueux. Victor Hugo avait loué dans ce joli village, à la porte de Saint-Germain, une modeste habitation de campagne, où sa famille se trouva réunie jusqu'après le temps des vacances. Sa fille Léopoldine, âgée de douze ans, fit sa première communion, au mois de septembre, dans la petite église de Fourqueux; j'ai conservé bien présent le souvenir de cette journée où se trouvèrent invités quelques amis de la jeunesse du poète, ceux de son avant-garde, qui allaient bientôt passer généraux.

7

Théophile Gautier et le peintre Auguste de Chatillon, figuraient parmi les invités de Mme Victor Hugo. Gautier, si jeune alors, ayant encore l'originalité d'Albertus, était en train de passer critique, après quelques beaux faits d'armes, comme poète romantique. Recommandé à Émile de Girardin par Victor Hugo, il devenait le feuilletoniste de *la Presse*, et les peintres n'avaient qu'à bien se tenir, car déjà il ne leur ménageait pas les « croûtes » et le « plat d'épinards. »

Auguste de Chatillon, l'inséparable de Th. Gautier, fut peintre d'abord et légèrement poète par la suite des ans. Il a fait un tableau de la première communion de Léopoldine dans l'église de Fourqueux; j'ai revu cette peinture toujours placée au chevet du lit de Mme Victor Hugo, dans sa chambre de Guernesey.

Pauvre et chère petite communiante, qu'elle était adorable! et comme je la vois

encore passer avec sa grâce touchante, en revenant de l'autel!

Pendant la messe, la tenue embarrassée, presque inquiète, de Gautier et de Chatillon, debout devant leur prie-Dieu, dans une attitude contrainte qui ne parvenait pas à simuler le recueillement, me donna des distractions répréhensibles. Mes yeux allaient malgré moi de la communiante à ce grand jeune homme blond, d'apparence mince et nonchalante, ayant l'air très appliqué à la lecture d'un fort in-octavo qui n'était certainement pas un livre de messe. J'étais placé derrière lui ; je me penchai le plus possible quand il fléchit les genoux au moment de l'élévation, et je vis que son livre était intitulé : *Mémoires de Mlle Quinault.*

Avant la cérémonie, j'avais entendu Victor Hugo, qui a toujours été très bon, dire à ma cousine qu'il fallait défendre de faire la quête dans l'église, parce que ses

jeunes amis n'étaient pas riches; qu'il se chargeait de donner lui-même au curé ce qui était convenable.

Sur ces souvenirs de l'été à Fourqueux, j'ai quelques lettres de M. Pierre Foucher, adressées à mes parents :

11 mai.

« Mes chers amis, nous voici à peu près installés au nombre de six, non compris le mari, et pour cela les onze jours qui viennent de s'écouler n'ont pas été de trop. Il est vrai que nous avons employé une partie de nos journées à la reconnaissance des lieux environnants. Nous possédons assez bien maintenant la forêt de Marly, un quartier de celle de Saint-Germain, ainsi que quelques-uns des villages voisins; enfin il a fallu satisfaire les enfants qui ont un goût très prononcé pour la promenade à âne.....

« Chacun ici s'est ingénié à bien s'établir dans son logement. J'ai fait sur la propriétaire, la conquête d'un cabinet derrière ma chambre à coucher. Cette petite pièce complète les compartiments dont j'ai besoin. Le salon et la salle à manger ont bonne façon. En somme je crois que vous serez contents de ce que vous verrez. Venez nous voir le plus tôt possible.

« Victor Hugo, qui est venu deux fois, nous a donné des nouvelles de Paris, mais seulement pour la rive droite.....

« Je suis maître d'école ici. C'est un lien que je ne pense pas pouvoir quitter de tout le mois. Dans ce moment je garde la maison ; le reste de la colonie court la forêt avec le jeune Chatillon. Nous avons découvert une petite calèche d'enfant qu'on nous loue, attelée d'un âne. On y place les trois marmots, les grandes personnes ont chacune une monture à longues oreilles. Ce sont des joies, des cris à effrayer

les fauvettes, les moineaux et les coucous de toute la contrée. Pourquoi ma sœur Asseline n'est-elle pas des nôtres?.....

« Le propriétaire du parc est venu nous offrir la promenade chez lui, c'est le comte de Monteynart. Nous avons usé de l'invitation dimanche à la sortie de la messe. Ce parc est vaste; malheureusement des coupes récentes l'ont trop éclairci. Nous avons pour curé un bon jeune homme qui viendra faire le catéchisme à Didine, une fois par semaine. La première communion pourra avoir lieu à la Notre-Dame d'août. Vous voyez que nous sommes en règle. Adèle attend son frère Paul. Elle le prie de ne pas oublier *Jocelyn*. »

Jocelyn, le grand succès de l'année! 1836 a porté ce beau fruit d'or enchâssé entre les ***Chants du Crépuscule*** de 1835 et les ***Voix intérieures*** de 1837. Radieuses années poétiques!

Alexandre Dumas, éclatant de jeunesse et de verve, fait son entrée à Fourqueux; M. Pierre Foucher donne un récit très gai de sa visite :

6 juin 1836.

« ..... Nous vivons toujours tranquilles à Fourqueux, sans être trop isolés. Il nous arrive de temps à autre quelques visites et quelques cancans de la grande ville. Oui, ma petite sœur, des cancans, et de bien jolis encore. C'est Granier de Cass. (*sic*) qui, devenu tout doucereux, bien bichonné, bien musqué, vit comme un tourtereau avec Mlle ***, des Français. C'est le jeune Listz qui, fier de la conquête qu'il a faite d'une grande dame de notre faubourg (je vous dirai son nom à l'oreille), s'est fait voir avec elle à tout Paris; il la promène en ce moment dans le pays où, comme dit le classique Delille, on voit :

tor Hugo a été enchanté de cette promenade. A notre retour cette morvasse de Dédé n'était pas fatiguée, et pourtant nous avions fait près de trois lieues..... »

Grand jour. La procession du Saint-Sacrement à Fourqueux :

Fourqueux, 14 juin 1836.

« Mon cher ami, je te fais passer une lettre de Victor Hugo qui fera un grand plaisir à ma sœur et qui ne t'en fera pas moins. Notre poète part aujourd'hui ou demain, de Paris pour un voyage qui doit durer un mois. Il s'arrêtera d'abord à Chartres, et de là ira, dit-il, visiter les côtes de la Bretagne et de la basse Normandie.

« Nous avions ici avec lui, avant-hier, quatre convives. Paul arriva le soir et fit le cinquième. De sorte que la maisonnée, avec les enfants et les bonnes, formait un

total de quatorze personnes qu'il a fallu coucher.

« Cette journée de dimanche a été une grande fête pour tout Fourqueux. Il y avait procession du Saint-Sacrement. Après avoir traversé le beau parc, cette procession est entrée chez nous où nous avions préparé un reposoir. Le propriétaire du château et la sœur de sa femme portaient chacun une bannière, le premier comme marguillier et la demoiselle comme membre de la Confrérie de la Vierge. Le reste de la famille châtelaine suivait le dais ainsi que nos deux petites filles et tout le village. Victor a trouvé notre cérémonie touchante et il a assisté à la messe avec ses jeunes gens, et nous tous, petits et grands.

« Je te donne, mon ami, les nouvelles du village. Nous sommes dans le calme maintenant...... »

M. Foucher tient au courant ses amis des Conseils de guerre, de la vie que l'on mène à Fourqueux pendant l'absence de Victor Hugo :

Fourqueux, 15 juillet 1836.

« ..... M. Chatillon nous quittera samedi. Victor nous a fait parvenir sa neuvième lettre. La dixième et dernière ne le précédera que de quelques jours et il sera ici pour sa fête qui est de demain en huit. Adèle lui prépare des dessins, Didine des sonates, Toto une version latine, Dédé un effort de mémoire fait sur quelques strophes des *Feuilles d'automne* et moi deux pots de fleurs.

« Nous avons fait notre partie de Bougival. Notre monde est encore en admiration des belles campagnes que nous avons vues entre Marly, Luciennes et Bougival, car avec la bonne voiture que

nous avions, nous avons pu faire une longue tournée.....

« La journée s'est terminée par une promenade sur l'eau. Le père Bricard, qui nous conduisait, nous a fait des récits qui nous ont vivement intéressés. C'est lui qui mit dans le temps, les scellés chez Mme Dubarry. Les détails de l'arrestation de cette pauvre diablesse sont déchirants. Il n'y a en vérité rien sous le ciel, d'aussi féroce que le peuple, dès qu'une fois il est déchaîné. Notez que les habitants de Luciennes, qui outragèrent la Dubarry et la livrèrent au tribunal révolutionnaire, avaient vécu jusqu'alors de ses bienfaits....

« Victor sera à Paris après-demain. Ses lettres sont toujours curieuses et aimables. Il en est même qui sont d'un ton à me faire concevoir de consolantes espérances, pour ce qui tient aux sentiments religieux. Vous en jugerez par ce passage :

« Dis à Didine et à Dédé que j'ai pensé « aujourd'hui à elles dans la chapelle de « Notre-Dame-de-la-Délivrande. Il y avait « de pauvres femmes de marins qui « priaient à genoux, pour leurs maris ris- « qués sur la mer. J'ai prié aussi moi, à « la vérité sans m'agenouiller, sans join- « dre les mains, avec l'orgueil bête de « notre temps, mais du plus profond du « cœur. J'ai prié pour mes pauvres petits « chers enfants embarqués vers l'avenir « que nul ne de nous connaît. Il y a des « moments où la prière me vient ; je la « laisse venir et je remercie Dieu.

« Ces lignes-là allaient droit chez moi à une corde bien vibrante ; j'ai été attendri. J'aurais voulu les lire avec autant de confiance que de plaisir. Pourtant je ne puis m'empêcher d'y mettre quelque foi, je me dis qu'il y a là commencement, et que Dieu fera le reste. »

Fourqueux, 23 juillet 1836.

« Je suppose que notre sœur est de retour et que vous voilà réunis.....

« Adèle a repris son crayon et ne le quitte plus. Elle en est toute noire. Nous ne pouvons pas lui arracher une parole. Victor Hugo nous a quittés hier. Paul a dû vous parler des vers que je lui ai montrés. Voici ceux que je me suis promis de vous faire lire. C'est encore une imprécation contre les auberges, les petites villes, etc.

A YVETOT

Que le passant te raille !
Qu'en voyant ta muraille
Le voyageur s'en aille
Sur son cheval rétif !
Que, sans entrer, le coche
A ta porte s'accroche !
Que le diable à la broche
Mette ton roi chétif !
Que toujours un blé maigre,
Qu'un raisin à vinaigre,
Emplisse tes paniers !

Yvetot la Normande,
Où l'on est à l'amende
Chez tous les taverniers!
Logis peuplés de singes,
Où l'on voit d'affreux linges
Pendre aux trous des greniers!
Où le poing d'un bélître
Croit casser une vitre,
Et crève un vieux papier!
Où l'ón a pour salade
Ce qu'un lapin malade
Laisse dans son clapier!
Ville bâtie en briques,
Triste amas de fabriques,
Qui sentent le ranci!
Qui n'as que des bourriques,
Et du cidre en barriques
Sur ton pavé moisi!
Groupe d'informes bouges,
Où les maisons sont rouges,
Et les filles aussi!

« Comment trouvez-vous cette boutade? il n'y a que Victor pour cela. Nous en avons bien ri et bien fait rire nos voisins. »

Fourqueux, ce dimanche 7 août.

« ..... Je ne sais comment notre sœur arrangera son séjour dans nos pays, mais

je tiens à ce qu'elle soit à Fourqueux le 15, jour de l'Assomption. Elle y verra Didine tenant l'orgue de notre petite église, pendant toute la messe, et elle l'entendra exécuter des morceaux brillants, triomphants, pyramidaux. Le soir, au salut, ce seront les dames du château qui chanteront le *O salutaris!* On ne voit pas cela tous les jours, ni partout..... Si Asseline pouvait y venir, il ferait bien.

« Adèle est toujours enfouie dans son dessin. Pas possible de la faire remuer et il ne faudra rien moins que la présence de sa tante pour qu'elle reprenne ses promenades.

« Victor vient toujours nous voir de temps à autre; mais le diable d'homme ne tient pas sur pied; à peine arrivé, il songe à son départ. Le *Vert-Vert* a publié deux lettres de lui écrites à Boulanger pendant son voyage. Il y maltraite encore mes pauvres Bretons..... »

Mme Hugo, « toujours enfouie dans son dessin », avait plus que du talent au bout de son crayon; tout ce qu'elle voulait rendre se fixait sur le papier avec un sentiment exquis. Elle eut réussi admirablement dans le portrait. Elle était intelligente du front et du regard de son modèle à un point surprenant; ceux qu'elle avait fait poser une heure, dans son atelier improvisé, pouvaient se voir revivre dans le léger croquis qu'elle achevait en souriant.

Ma mère a gardé précieusement un de ses dessins de ce temps-là : le portrait de sa fille Léopoldine qu'elle lui avait donné (avril 1837); la jeune fille, à moitié étendue sur une chaise longue, tient l'œil baissé sur un livre qui paraît la charmer; le sourire exprime bien une enfantine rêverie, c'est un petit profil délicieux.

V

Victor Hugo populaire dans les collèges. — Émeute à propos d'un vers des *Chants du Crépuscule*. — A bas Théramène ! — M. Pierre Foucher et Granier de Cassagnac. — L'argot de Racine. — Vacances poétiques. — Premières lettres de Victor Hugo. — *Pâques fleuries* et Jules Janin. — Les trois banquiers de Victor Hugo. — « En pleine Académie. » — La *Revue de Paris*. — M. Buloz. — Lettre de Sainte-Beuve. — Les *Chevaux du Carrousel*. — Le début infernal.

Ma mère m'avait envoyé au collège un petit cahier contenant un certain nombre de pièces copiées par elle dans le volume de Victor Hugo : les *Chants du Crépuscule*. Le cahier, dissimulé dans un panier de linge, parmi des tablettes de chocolat, des pots de confitures et toutes les douceurs que peut inventer le génie maternel, avait produit une sensation fébrile dans les rangs des rhétoriciens. Mes condisciples, traitant les grands modèles avec irrévérence, jetaient là Racine et Fénelon, appelaient leurs professeurs « perruques » et lançaient sans cesse à la tête du « pion » les nouvelles strophes de Victor Hugo.

Je vois encore un grand rouge qui déclamait de son banc :

Ce siècle est grand et fort, un noble instinct le mène.
Partout on voit marcher l'idée en mission,
Et le bruit du travail plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.

Le professeur était exaspéré : « Du Victor Hugo ! Mais expliquez-moi donc ça, vous, monsieur le malin ! Avez-vous vu marcher l'idée en mission ?... Une idée en mission ? Une idée qui marche ?... Vous faites exprès de corrompre le goût de vos camarades. Vous me copierez cinq fois le récit de Théramène » .

Nous étouffions nos rires, le visage enfoncé dans le *Gradus ad Parnassum ;* et pendant la récréation nous chantions à tue-tête, en nous prenant par le bras : « Théramène est mort ! à bas Théramène ! »

Je rendais compte de ces scènes à mon parrain dans une grande lettre que je lui écrivais tous les dimanches.

Il me répondait :

« Mon cher ami, on vous a imposé là une tâche difficile : donner la définition de *l'idée*, donner la définition de la *pensée* et faire ressortir la différence. Mais M. Cousin lui-même hésiterait, car il sait, lui, à quoi s'en tenir sur les définitions de l'école, et je présume que, ne se dissimulant pas ce qu'ont de mystérieux les opérations de l'âme, il finit par se dire comme Montaigne : Que sais-je ?

« Il est assez singulier qu'on donne cette question à traiter à des rhétoriciens ; cela tout exprès pour arriver à la démonstration des défectuosités d'un vers ! Quel expédient gigantesque pour si petite chose ! *Parvulo maxima.*

Partout on voit marcher l'idée en mission.....

« J'ajouterai qu'il n'est pas de bonne guerre de ne citer d'un auteur que ce qui nous paraît mauvais.....

« Pourquoi, après la strophe où est le vers mis en cause, ne vous ferait-on pas entendre celles qui suivent :

L'échafaud vieilli croule et la Grève se lave.
L'émeute se rendort. De meilleurs jours sont prêts.
Le peuple a sa colère et le volcan sa lave,
Qui dévaste d'abord et qui féconde après.

« Et surtout la dernière strophe :

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus ! en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

« Je partage l'épouvante du poète quand je songe que cette voix s'affaiblit jusque dans nos maisons d'éducation.....

« Je n'ai rien sous la main de Victor Hugo dont je puisse me dessaisir. Je vais chercher et nous te satisferons. Si, en attendant, tu veux savoir à quoi mon gendre passait son temps au collège quand il avait douze ans, regarde ces deux sales

petites feuilles, elles sont de lui, tu me les rapporteras à Pâques. »

Ces deux « sales petites feuilles » étaient chargées de dessins à la plume, bizarres et amusants ; je ne les ai pas retrouvées dans les papiers de ma mère.

Un peu plus tard, mon parrain m'écrivait :

« Tu sais ce que nous nous sommes dit du collège et de l'esprit de littérature systématique qui y règne. C'est parti pris et ce serait folie que de lutter contre. Garde-toi de la moindre démonstration railleuse..... interdis-toi toute espèce d'opposition explicite devant tes camarades, de peur qu'on ne t'accuse de faire près d'eux de la propagande romantique, tort qui ne te serait pas pardonné. »

Sur Racine, il me faisait cette leçon :

24 novembre 1838.

« Gardons-nous, mon cher, d'être les détracteurs de Racine. C'est un astre qui ne perdra jamais son éclat. Admirons-le donc; mais ne l'admirons pas en aveugles, à la manière des classiques.....

« Racine est incorrect. Les citations de son impitoyable éplucheur, Granier de Cassagnac, l'ont prouvé de reste.

« Il est obscur quelquefois, et à ce sujet tu pourrais prier ton professeur de t'expliquer le sens du deuxième de ces trois vers pris dans *Esther* :

Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus :
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire, il trembla pour sa vie.

« Que veut donc dire : *J'inventai des couleurs?* Le mot *couleur* est quelquefois employé au figuré. Tu diras : *Sous couleur d'amitié;* mais on n'est plus intelligible quand on détourne la signification de ce

mot au point de dire : « J'inventai des couleurs ». Le bas peuple dit encore aujourd'hui : « Il m'a monté une couleur », ce qui signifie : *Il m'a joué un tour.* Mais c'est là de l'argot..... »

Convaincre Racine d'argot, c'était plus fort que de l'appeler « polisson », comme Granier de Cassagnac. Ah! mon parrain, quel romantique vous étiez!

On peut tout excuser chez un jeune collégien si bien apparenté du côté des lettres et de la poésie. Déjà je m'escrimais en langage fleuri et j'envoyais à mon parrain les primeurs de ma muse écolière.

De Fourqueux, M. Foucher rendait ce compte à ma mère :

« Nous avons lu ses vers; ils sont riches et peut-être trop riches d'images comme de jeunes vers..... Malheureusement ou heureusement votre fils, au dire

de Victor, s'annonce avec cette tournure d'imagination qui fait le poète..... Aux vacances prochaines il faudra, ma sœur, nous l'envoyer ici pour quelques jours. Victor le tâtera et lui donnera de bons conseils et de bons avertissements sur les vicissitudes de la vie de littérateur. »

Les avertissements ne manquèrent pas. J'avais à peine quitté les bancs de l'école que Victor Hugo m'écrivait :

9 juin 1841.

« Ta lettre est charmante, mon bon petit Alfred, et tes vers sont charmants aussi. Lettre et vers m'ont vivement touché. Tu as raison de voir en moi plus qu'un poète, un homme; plus qu'un cousin, un ami. Continue à élever vers les choses de la pensée ton cœur et ton esprit. Vois-tu, la pensée, c'est la grande

maison, c'est la grande église, c'est la grande patrie.

« Je te remercie et je t'embrasse.

« VICTOR. »

Quand je vis pour la première fois ma prose imprimée, c'était dans la *Revue de Paris*, où Sainte-Beuve m'avait introduit; j'envoyai naturellement mon article à Victor Hugo :

« Je te remercie de ton envoi, mon bon petit Alfred. C'est, en effet, un premier pas et pour ma part j'y applaudis de grand cœur. Ton article est d'un excellent style et d'un esprit vif et fin. J'ai reconnu avec un vrai plaisir dans ta prose les qualités de tes vers.

« Quand je te verrai, je compléterai mes éloges par quelques conseils. Le premier sera de concilier l'avenir tel que tu le souhaites, avec l'avenir tel que tes

parents te le désirent. Et puis, par-dessus tout, je te serrerai la main — *ex intimo corde*.

« VICTOR H.

« 8 mars. »

O ces premières lettres de Victor Hugo! jeunes poètes d'antan, vous rappelez-vous comme elles nous faisaient battre le cœur! il semblait que c'était déjà un sourire de gloire..... Et aujourd'hui encore, aux confins de la vieillesse, si l'on vient à remuer pendant quelque soirée d'automne où le cœur souffre et a froid, tous les vieux papiers qui dorment dans le tiroir de la vingtième année, ne sent-on pas qu'il est plus facile de brûler tout ce qui reste des Emmas et des Clarisses, tout ce qui a été l'amour et les larmes, que de se séparer de l'écriture du merveilleux poète, dont la *Tristesse d'Olympio* chante éternellement dans nos cœurs.

« Les lettres des grands hommes, a dit une plume délicate, sont comme des papillons blancs qui voltigent sur leur tombe, ou comme des lucioles qui l'éclairent. »

J'allais avoir aussi mon premier volume de vers; il parut chez Amyot, rue de la Paix, avec le titre de : *Pâques fleuries*.

Jules Janin en écrivit la préface, une préface gaie, rose et riante, qui était bien de son style et de son humeur; tous les jours de la semaine étaient — pour son style — des dimanches.

Janin terminait ainsi sa préface :

« Jeune homme qu'il faut aimer, tes vers seront lus..... ils prouveront la culture gracieuse de ton esprit..... ta grande reconnaissance pour les amitiés dont tu es entouré, la naïveté de ton enthousiasme pour tous les beaux aspects de la nature, ta fréquentation assidue avec les plus

honnêtes gens, avec les grands poètes, avec le plus grand de tous ; — et puis quand toutes ces preuves seront faites, — je vous en prie, au nom de votre mère, brisez là avec ces merveilles innocentes. »

Nous étions avec Jules Janin en communion d'idées poétiques. Nous faisions commerce de rimes ; il était connaisseur et bon orfèvre lui-même, témoin cette dédicace qu'il me mit au pied levé sur l'un de ses volumes :

Mon camarade Asseline,
Qui du haut de ma colline,
T'en viens voir le Luxembourg
Et les fleurs de mon faubourg,
A toi ce livre — et pour cause,
Car tu payas ta place à mes concerts :
Je mets ton nom dans ma prose,
Tu mets le mien dans tes vers.

Janin ne fut pas aimable à demi, il voulut bien mettre mon volume à l'ordre du jour de l'un de ses lundis du *Journal des*

Débats; la petite colonne réservée à *Pâques fleuries*, toute pailletée d'étincelles et de jolis encouragements, ne fit que m'affermir dans ma juvénile folie : faire des vers!... folie qui peut aller jusqu'au *delirium tremens*. Et pour m'enhardir, je célébrais dans mes strophes les robes irrésistibles, les parures toujours nouvelles de Mme Jules Janin, l'étoile éblouissante de toutes les premières représentations, en ces hivers lointains.

Mme Jules Janin, beauté irréprochable, la première des trois Grâces, s'il y en avait eu quatre, était la plus élégante des parisiennes; Jules Janin en était ravi et disait : « Ma femme a sa couturière, comme j'ai mon relieur »; et les beaux livres venaient s'aligner sur les tablettes du bibliophile, en même temps que les dentelles et les bijoux s'entassaient dans les tiroirs de la femme à la mode.

Mme Jules Janin était une puissance, de

par le feuilleton de son mari. Quand elle entrait dans sa loge, le parterre avait des distractions, et un certain trouble se manifestait jusque sur la scène. Les artistes étaient un peu intimidés en sa présence. J'ai vu M[lle] Rachel passer un effet dans *Phèdre*, parce que M[me] Janin, distraite, avait laissé tomber son éventail; et à la première d'un drame de *Louis XVI*, à l'Ambigu, la reine infortunée manqua sa sortie pour l'échafaud, parce que M[me] Janin avait réclamé bruyamment ses fourrures à l'ouvreuse. Des spectateurs en larmes crièrent : « Chut! à la porte! » Janin fit rasseoir sa femme, et tous deux applaudirent le dénouement.

La préface de Jules Janin ne me suffisait pas pour *Pâques fleuries*. J'aurais voulu donner à mon volume la parure du nom si envié de Victor Hugo; ne connaissant pas d'obstacle, je lui demandai —

excusez du peu! — de me faire cadeau des vers inédits qu'il nous avait lus un dimanche soir dans son salon de la place Royale. Il me répondit :

1847.

« Mais poète que tu es, où les publierais-tu, ces méchants vers? Dans ton volume? Alors c'est tout simplement une petite amende de mille francs qu'il nous faudra payer, à raison de cent francs par vers. Tu as donc oublié que pour deux ans encore, c'est-à-dire jusqu'en 1849, je suis possédé, non du diable malheureusement, mais par trois banquiers-éditeurs et que je ne puis publier *un vers* ailleurs que chez eux et par eux, *sous les peines que dessus*.

« C'est fort bête et fort ennuyeux. Mais j'espère que je pourrai te rendre d'autres bons offices qui, pour n'être pas rimés, n'en seront pas plus mauvais.

« Toi, tu es pardieu ! bien heureux d'avoir une préface de Janin ! Je t'en félicite et je l'en remercie.

« Je gage que ton volume sera charmant !

« V.

« Jeudi. *En pleine Académie.* »

J'ai parlé de la *Revue de Paris* et j'ai nommé Sainte-Beuve. Voici sa lettre qui amena ma présentation à M. Buloz.

Ce 20 novembre 1841.

« Je suis bien touché, Monsieur, de la lettre que vous m'écrivez ; vous n'aviez pas besoin d'explication, et votre nom suffisait. Quoiqu'il y ait bien longtemps en effet que je n'aie eu l'honneur de revoir votre famille, rien de ce qui y touche ne saurait être oublié de moi ; j'ai dû vous y voir autrefois, mais enfant. Vous avez autour de vous de quoi vous exciter et vous

guider mieux que personne ne saurait faire. Le seul avantage souvent (et il est triste) de ceux qui paraissent arrivés, c'est de savoir beaucoup mieux les difficultés et les dangers, que les moyens. La fortune, même quand le talent s'en mêle, y est pour beaucoup. Dans les études positives, avec de la patience et de la volonté, d'une manière ou d'une autre on arrive. Dans le champ de l'imagination, le naufrage est presque partout, il n'est qu'heur et malheur. Vous devez être très jeune, ce n'est qu'alors qu'on est si découragé encore; vous le serez moins en avançant, dès que vous vous serez fixé, même peut-être à contre-cœur d'abord.

« Je vous parle un peu au hasard, ne sachant pas. Je vis très retiré et tout absorbé dans un volume que j'achève et qui me prend mon peu de loisirs. Je suis pourtant à ma bibliothèque une couple de jours de la semaine, samedi, mercredi, de

10 à 3 heures; si, un jour vous passiez par là, j'aurais plaisir à vous reconnaître, et à vous redire combien j'ai gardé bon souvenir de vos excellents parents et de tout ce qui vous touche.

« SAINTE-BEUVE. »

Pendant une année, la *Revue de Paris*, alors dirigée par MM. Buloz et Bonnaire, inséra des poésies et des articles de critique littéraire pour lesquels Sainte-Beuve ne me refusait pas ses conseils. Chaque fois que j'y pouvais glisser quelques lignes témoignant de mon admiration ou plutôt de mon culte pour Victor Hugo, je le faisais avec ardeur, mais M. Buloz veillait. Sa bonne oreille n'était pas pour Hugo ; il me biffait impitoyablement mes points d'exclamation; cependant je parvenais — bien rarement — à force de ruses dans mes transitions, à faire passer le nom illustre qui venait toujours sous ma plume.

Et Hugo n'oubliait pas de m'en récompenser par un petit billet très aimable :

« Merci, mon bon et cher Alfred. Quand tu parles de moi, ou quand tu parles à moi, tu le fais avec une cordialité qui m'ouvre le cœur. Ton article est bon et beau. Il m'a profondément touché. Compte toujours sur moi comme je compte sur toi.

« V.

« Vendredi soir. »

La littérature n'était pourtant pas « une carrière »; — misère et vicissitudes, répétait mon parrain.

Ma mère tira un jour du fond de sa grande armoire un énorme sac de toile dans lequel étaient empilés ses papiers, ses lettres et ce qu'elle appelait « ses autographes » :

« Tu seras bien heureux de retrouver

cela plus tard, me dit-elle. Mais consulte d'abord ces deux cahiers de *Souvenirs* que M. Foucher a écrits pour moi. Je te recommande le chapitre XL, où il est question de ton cousin Paul Foucher, qui t'a donné cette semaine des places pour son drame des *Chevaux du Carrousel.* »

Paul Foucher, littérateur toujours sur la brèche, auteur de plus de cent pièces jouées sur tous les théâtres de Paris, feuilletoniste et correspondant de je ne sais combien de journaux, était un travailleur acharné, infatigable. Voici comme il était jugé par son père, quand il se jeta, courage en avant, dans la mêlée littéraire :

« Mon troisième enfant, Paul Foucher, vint au monde en 1810. Matthieu Lænsberg prétend que ceux qui naissent dans ce mois d'avril sont fort adonnés aux plai-

sirs. Je serais tenté de croire à l'astrologie du Liégeois s'il s'était tenu là; mais il ajoute que les mêmes sont mélancoliques et rêveurs. Sa science ici est en défaut pour ce qui concerne mon Paul..... Il s'obstine à vouloir se faire un état de la littérature. Il a abandonné son cours de droit, il a pris en dégoût la carrière administrative; le barreau, les emplois lui paraissent trop ennuyeux, trop pénibles; et il s'est engagé dans une voie où sa vie est devenue celle d'un forçat, où le plus fatigant de tous les travaux, celui de la composition intellectuelle, est rarement productif; où après s'être torturé l'esprit, s'être brûlé le sang dans son cabinet, pendant des semaines, il faut courir, s'intriguer, négocier pour trouver quelqu'un qui veuille bien produire notre œuvre à la lumière, qui veuille bien lui donner de la publicité, où enfin les soucis, les inquiétudes, les désappointements sont journa-

liers, et les succès comme les bénéfices aussi rares qu'incertains.

« Voilà le lot que mon fils Paul s'est choisi. Il a voulu être indépendant, ne point avoir à compter avec un chef, et il est le très humble serviteur des libraires, des directeurs de spectacles, des journalistes et du public; il faut qu'il compte aujourd'hui avec tous les maîtres fantasques, cupides et exigeants qu'il s'est donnés..... »

— Lis et relis cette page de ton parrain, me dit ma mère. Est-ce là l'existence que tu rêves?

VI

A la préfecture de police. — Les protégés de Mme Victor Hugo. — Victor Hugo sollicite une médaille de commissionnaire. — Déjeuners d'un surnuméraire. — Les dîners de M. Gabriel Delessert. — Prosper Mérimée. — Nuit du 23 février 1848. — Le dossier de Victor Hugo. — Les dossiers de Louis-Napoléon. — Caussidière et ses gardes. — Lettre de Victor Hugo au nouveau préfet de police. — Poésie et police mêlées. — La loge de M. le préfet au Cirque-Olympique. — Le matin du 2 décembre 51. — La cour de Harlay. — Roger de Beauvoir au café Durand. — Lettre de Mme Victor Hugo.

Je tire du grand sac à autographes quelques lettres qui m'ont été adressées au cabinet du préfet de police par Mme Victor Hugo, par son mari, par ses fils; elles montrent l'empressement qu'ils mettaient à obliger les plus humbles solliciteurs; s'occupant de faire un peu de bien autour d'eux, sans craindre d'importuner les personnages qui se succédèrent dans les places, après la chute de Louis-Philippe.

Ces lettres sont sans date, mais il est facile de leur en restituer une.

Voici un billet de Mme Hugo qui est de l'époque où fut fondé le journal *l'Événement* :

« Mon cher Alfred, je te serai très obligée de demander au chef du bureau qui donne les permissions pour la vente des journaux, d'en accorder une à la nommée Pauline D... La personne qui donnera cette autorisation peut être sûre que cette femme ne vendra que les journaux qui défendent l'ordre et la société. Si l'on désire que sa feuille soit spécialisée, tu peux dire que c'est l'*Événement* qu'elle distribuera.

« Je t'en prie, occupe-toi de cela tout de suite. Ma protégée sort de l'hospice et est sans pain. Si tu ne peux toi-même me servir d'intermédiaire, viens me dire ce soir ou écris-moi à quelle personne je dois m'adresser, afin d'obtenir ce que je sollicite si vivement.

« Ta cousine,

« La vicomtesse VICTOR HUGO. »

Autre billet, celui-là de 1849, le colonel Rebillot étant préfet de police :

« Mon cher Alfred, le préfet de police m'a écrit qu'il est tout disposé à placer mon protégé, M. B...; il m'écrit que je lui envoie ce brave homme. C'est à toi à lui dire par quel moyen il peut approcher du préfet. Je lui remets la lettre de M. Rebillot, afin que tu sois convaincu de la protection du préfet à son égard, et pour qu'elle lui serve d'entrée. Cependant, par délicatesse, garde-la ou remets-la à M. B..., et qu'elle ne sorte ni de tes mains ni des siennes.

« Je te recommande cette affaire.

« A toi,

« La vicomtesse VICTOR HUGO. »

Victor Hugo avait, comme sa femme, ses protégés; il m'écrivait :

« Voici, mon cher Alfred, le *candidat commissionnaire* dont je t'ai parlé. Il se nomme Marty, est très honnête, très pauvre, très digne d'intérêt; femme et enfants. Dis-lui ce qu'il faut qu'il fasse pour obtenir la médaille qui l'aidera à vivre. Je te serai obligé comme si c'était moi-même que tu fisses *médailler*.

« A bientôt, n'est-ce pas?

« VICTOR H.

« 30 mars. »

Autre billet :

Au cabinet de M. le préfet de police. Très pressée.

A l'angle droit de l'enveloppe, la signature : « Victor Hugo. »

« Mon bon Alfred, je te serai obligé de m'envoyer le plus tôt possible les adresses

de Manin et du comte Teleky. Il faut que je leur rende leurs visites.

« Mille bonnes amitiés.

« Victor H.

« Vendredi matin. »

Charles Hugo, de son côté, recommandait « un brave et excellent ouvrier, qui nous a sauvé la vie en juin, m'écrit-il, et qui sollicite une place de surveillant... »

Comment ces lettres m'étaient-elles adressées à la préfecture de police, et par quelle mystérieuse faveur pouvais-je arriver jusqu'à l'oreille du préfet?

La chose est simple, elle vaut la peine d'être racontée parce que Victor Hugo s'y trouve mêlé; je le vois ici, comme toujours, ami cordial et parent charmant.

Après avoir fini mon droit et prêté le serment d'avocat, j'eus à choisir « une carrière. »

Victor Hugo pensa qu'avec le temps je

pourrais peut-être devenir un administrateur de la force de Romieu, préfet légendaire de la Dordogne. Ma mère ne voyait pas si loin ni si haut : « Ah! si mon fils était seulement sous-préfet!... » Et Victor Hugo, pour commencer, me recommanda à son collègue de la chambre des pairs, M. Gabriel Delessert, le dernier préfet de police de Louis-Philippe.

M. Delessert me mit dans ses bureaux comme surnuméraire, et après quinze mois de non-assiduité, voulut bien me nommer commis à mille francs d'appointements *par an* (pas par mois), ce qui fit nombre de jaloux dans les bureaux, car on était peu payé dans l'administration de la police.

J'étais cousin d'un pair de France, cela me valut quelques douceurs, d'abord celle de ne venir que rarement à mon bureau. Les jours de beau temps je m'arrêtais volontiers à flâner sur le Pont-Neuf; c'est étonnant le nombre de jolies filles que

l'on rencontre le matin devant la statue d'Henri IV, c'est comme un pèlerinage à la mémoire du roi vert-galant.

Une excellente marchande de pommes de terre frites ajoutait à l'agrément du rendez-vous; on n'avait qu'à descendre quelques marches pour trouver un joli bouquet d'arbres devant l'entrée des bains, et je déclare qu'à vingt ans, avec beaucoup d'illusions et quinze sous dans ma poche, je faisais un délicieux déjeuner sous le saule du bord de l'eau.

J'aimais surtout le bureau parce qu'on pouvait y prendre à discrétion du magnifique papier grand format sur lequel je copiais et recopiais des idylles, des odes et même des élégies, le tout dédié *à Elle!...* Quelquefois je me servais par mégarde de papier portant l'en-tête de la préfecture et l'on aurait pu lire : *A Elle!* au-dessous de : « Bureau des prisons. »

M. G. Delessert était un grand seigneur; très riche par lui-même et disposant de fonds secrets considérables, il aimait la représentation, il donnait des dîners qui faisaient époque. Les secrétaires du cabinet y étaient invités à tour de rôle; j'y assistai deux fois en novembre 47 et janvier 48. Le chef du cabinet avait grand soin, au dernier moment, de nous prévenir que notre place était marquée au bout de la table, que nous devions garder une attitude modeste et respecteuse, et ne jamais ouvrir la bouche à moins que M. le préfet ne nous adressât la parole. Une fois le café servi, on devait sortir du salon sans se faire remarquer et aller attendre les ordres de nuit devant la grande table verte où s'amoncelaient les dépêches.

A ces deux dîners je vis Prosper Mérimée, qui était un intime de la famille Delessert, un favori de madame et mademoiselle qui le cajolaient pour en tirer

par-ci par-là quelques petites histoires un peu... pimentées. Mérimée a toujours aimé à jouer le rôle de trait d'union entre la cour et la ville. C'était le château — toujours le château, comme on désignait alors les Tuileries, qui faisait les frais de ces aimables histoires.

Dans les jours de février 1848, M. Delessert se conduisit fort noblement. On ne lui a pas assez rendu justice. Ses agents le servaient mal, et il plaçait facilement sa confiance; mais tout ce qu'il pouvait faire, il l'a fait.

Il s'est retiré sans faiblesse devant les bandes de Caussidière, après avoir pourvu jusqu'à la dernière minute à la sûreté de la famille royale; c'était sa constante préoccupation. Sa dignité fière a frappé tous les témoins de ces heures difficiles.

La veille de sa retraite et jusque fort avant dans la nuit, on brûla force papiers

dans les cheminées de ses bureaux particuliers, malheureusement pas tous. Les vainqueurs purent encore mettre la main sur plus d'une preuve de trahison de quelque camarade de la veille ; on se rappelle l'histoire de cet agent secret, qui fut martyrisé par ses anciens amis et n'eut pas le courage de se brûler la cervelle.

Pendant que nous nous passions les piles de dossiers de main en main dans une petite pièce dépendant des archives du cabinet, un cahier, tout mince, qui ne paraissait pas contenir de secrets bien terribles, tomba à mes pieds sans que personne y prit garde. En me penchant pour lire le nom qui était inscrit sur la chemise de papier gris, je fus tout ébahi de voir le nom de Victor Hugo tracé en lettres énormes, et au-dessous ces simples mots à l'encre rouge : *A classer.*

Je me baissai rapidement pour ramasser le dossier, et je le fis entrer de

force dans ma poche en le déchirant un peu.

Baste! en temps de révolution c'est à qui sauvera son dossier.

Ainsi pensait le prince Louis Napoléon, qui, à peine installé à l'Élysée dix mois plus tard, exigea de Léon Faucher, son premier ministre de l'Intérieur, que le dossier — disons les dossiers — de Strasbourg et de Boulogne lui fussent apportés sans retard à la Présidence. Ce n'était pas une petite affaire, il fallut entasser dans un fiacre une vingtaine de cartons à moitié crevés par l'amas des paperasses; je ne sais même si l'hôte de l'Élysée y trouva de quoi contenter son ardente curiosité.

Je ne découvris dans le dossier de Victor Hugo que deux pauvres feuilles de papier, médiocres documents pour l'histoire de ce règne.

La première était la copie d'un procès-verbal du commissaire de police du quartier de la place Vendôme, constatant le flagrant délit de conversation criminelle, dans un petit buen-retiro, loué sous le nom de....., dans le passage Saint-Roch.

La deuxième était un ordre — de la grosse écriture de M. G. Delessert, — ainsi libellé :

« P. M. (police municipale). — M*** (ici le pseudonyme qui désignait un Javert très décoré, attaché à la contre-police du Roi) M*** m'attendra demain au château, à l'issue du conseil ; l'heure du conseil est dix heures. »

La ville et la cour — surtout la cour — s'étaient émues de cette conversation criminelle : le roi, paraît-il, avait été fort mécontent ; mais en 1848 c'était déjà de la vieille chronique.

Je racontai à Victor Hugo l'histoire de son dossier.

— Je crois savoir, me dit-il en riant, qui était cet agent, chargé de surveiller les pairs de France.

Je jetai le tout au feu, et cela ne fit pas beaucoup de fumée.

Cependant Caussidière, qui n'aimait pas les nouvelles figures, fit dire à tous les employés du cabinet de M. Delessert qu'il n'avait pas besoin d'eux et qu'on eût à lui faire place nette. Ses gardes à ceinture rouge campèrent pendant plusieurs semaines dans nos bureaux, et nous eûmes la permission d'aller au diable, si nous le voulions. On nous payait toujours nos appointements, ce qui rendit la situation moins amère.

Rentré à Paris au mois de septembre, il fallut bien renouer avec l'administration de mon pays. Victor Hugo, pour me donner de nouveau le moyen de m'y distin-

guer, me fit une belle lettre de recommandation à son collègue de l'assemblée, alors préfet de police. C'était, je crois, M. Trouvé-Chauvel, ou peut-être bien M. Gervais de Caen; prenez celui que vous voudrez. Faire cette recherche, ouvrir un almanach du temps, à quoi bon? Trouvé ou Gervais, je vous assure que c'est tout un.

Voici d'abord la lettre de mon très gracieux protecteur :

23 septembre 1848.

« Monsieur le préfet et cher collègue, il y a dans vos bureaux, dans votre cabinet même, un jeune écrivain de talent et d'avenir, auquel je prends un intérêt profond et presque paternel, c'est M. Alfred Asseline. Au moment où un mouvement se fait dans votre cabinet, je serais heureux que M. Alfred Asseline fut distingué par vous et obtint un avancement qu'il mérite par son zèle, sa capacité et ses bons

services, et qu'il justifierait par son dévouement.

« J'ajoute que je me considérerais comme personnellement obligé par ce que vous jugeriez à propos de faire pour M. Asseline, car il existe un lien de parenté entre son honorable famille et celle de ma femme.

« Permettez-moi, monsieur le préfet et cher collègue, d'espérer quelque succès pour mon jeune recommandé, et recevez, je vous prie, la nouvelle et cordiale assurance de ma haute considération,

« VICTOR HUGO. »

Je demandai une audience à M. Trouvé-Chauvel, à moins que ce ne soit à M. Gervais de Caen, et, introduit dans son vaste cabinet de la rue de Jérusalem, je lui tendis respectueusement la lettre de Victor Hugo.

M. Trouvé-Chauvel, ou peut-être bien

M. Gervais de Caen, lut et relut cette lettre avec un certain sourire qui m'inquiéta; après m'avoir bien examiné, il resta digne et froid sur son trône de maroquin vert, et me renvoya avec ces mots :

— Un jeune écrivain?... ah! ah! très bien... Allez reprendre votre ancienne place, je ne vous oublierai pas.

Je me retirai navré. J'avais compris tout de suite que M. Trouvé-Chauvel, à moins que ce ne soit M. Gervais de Caen, n'aimait pas les poètes; il est vrai que poésie et police sont deux mots qui ne riment pas richement.

J'aurais dû me faire recommander par Vidocq, dont le souvenir était encore puissant parmi les nouveaux policiers.

Cependant le préfet avait dit:

« Je ne vous oublierai pas. » Ne m'oubliant pas, il me donnerait sans doute quelque avancement ; il me nommerait... sous-chef !... Pourquoi pas ? M. Trouvé-

Chauvel, non, M. Gervais de Caen était un homme bon, juste, honnête, un aimable républicain : la lettre de Victor Hugo ne pouvait pas l'avoir mécontenté au point de lui inspirer de mauvais sentiments contre un jeune citoyen de bonne volonté... Ce n'était pas ma faute si Victor Hugo faisait de la littérature... Trouvé-Chauvel ou Gervais de Caen ne voudrait pas entraver mon avenir ; plus de doute, il allait me nommer sous-chef.

Il y avait justement la place de sous-chef du bureau des voitures qui se trouvait vacante... Être sous-chef du bureau des voitures, quel rêve !

On ne fait pas de ces rêves-là impunément. Je devais être puni.

Trois, quatre jours se passent. J'avais repris mon ancienne place — et mon ancienne habitude de copier des élégies sur le beau papier de l'administration... Je commençais à désespérer.

Le cinquième jour — n'était-ce pas un vendredi ? tais-toi, mon cœur, c'était un vendredi — l'heure sonnait, le garçon de bureau venait d'apporter un petit pain et les bonnes pommes de terres frites, — entre un huissier, le grand huissier à chaîne d'argent du cabinet de M. le Préfet, l'huissier chargé de la garde des hautes portes matelassées de lustrine marron, et de clous d'or :

— Monsieur le nouvel arrivé, dit l'huissier.

Nous étions trois qui d'ordinaire faisions semblant de travailler dans cette pièce où j'avais repris mon humble place.

— C'est monsieur, dit le plus âgé en me montrant.

— Voilà de la part de M. le Préfet, c'est pour ce soir.

Et m'ayant remis une enveloppe jaune, l'huissier se retira noblement.

Je me sentis devenir tout pâle.

— Comment pour ce soir ?... Ce n'est donc pas ma nomination de sous-chef ?

J'ouvris fiévreusement cette enveloppe jaune dont la suscription était du reste écrite au crayon et très négligemment, et j'en tirai... un coupon de quatre places pour le Cirque-Olympique (loge de M. le Préfet).

— Vous avez de la chance, me dit le vieux commis, — à nous, on ne nous donne jamais que deux places.

Je donnai le coupon au portier de Victor Hugo.

Je n'eus pas d'autre avancement.

De 1848 à 51, trois années indécises, bizarres, passèrent vite. Savait-on où l'on allait ? L'horizon était lourd et chargé, le chemin s'allongeait dans la brume trompeuse, chacun se sentait mal à l'aise...

Le deux décembre au matin, j'étais venu comme à l'ordinaire, à mon bureau;

j'avais lu les affiches du coup d'État au coin de la rue Dauphine, et je trouvai le Pont-Neuf gardé par l'artillerie.

Deux jours avant, j'avais encore passé la soirée place Royale, chez ma cousine.

Les fenêtres de la pièce où je travaillais prenaient jour sur la cour de Harlay ; elles étaient très hautes, et pour y atteindre, il fallait monter d'abord sur une table, et encore sur une chaise. Nous entendions un bruit d'armes et de chevaux, c'était la garde républicaine qui était là, de réserve. Inquiets et curieux, comme l'on pense, de ce que pouvait faire là cette troupe d'élite, nous avions fait un échafaudage de nos chaises et de nos pupitres et nous regardions les officiers se parlant bas en attendant des ordres.

Subitement notre chef de bureau entra et nous surprit comme des gamins en faute ; il nous fallut dégringoler de nos tables au plus vite.

— Qu'est-ce que vous regardez-là ? dit le chef. Ce n'est pas votre affaire ; il n'y a pas de bureau aujourd'hui. Rentrez chez vous, on vous fera dire quand on aura besoin de vous.

Des agents nous accompagnèrent et nous firent franchir les lignes au coin de la rue de l'Arbre-Sec ; je filai rapidement le long des quais.

Je voulus traverser le jardin des Tuileries, la grille était fermée ; je pris la place de la Concorde, la rue Royale et j'entrai au café Durand, où je savais que je trouverais mon ami Roger de Beauvoir à déjeuner.

M. de la Rochejacquelein était devant le café, sur la place de la Madeleine ; il pérorait au milieu d'un groupe et Roger de Beauvoir lui donnait la réplique avec sa faconde ordinaire.

Du plus loin qu'il m'aperçut il me cria :

— Vite ! vite ! courons chez Hugo !

M. de la Rochejacquelein dit :

— Victor Hugo n'est pas chez lui; personne ne doit savoir et ne vous dira où il est. N'appelez pas l'attention par des visites inutiles dans sa maison. M. de Beauvoir, restez donc tranquille.

Cependant Roger ne put s'empêcher de prier un ami qui venait de déjeuner avec lui, d'aller aux informations place Royale. Cet ami, après mille détours à travers des quartiers impossibles, mit trois heures à faire la commission. Nous l'attendions toujours au café Durand. Il nous rapporta cette noble réponse de Mme Victor Hugo :

— Dites à ces messieurs que je me porte bien et que mon mari est à l'assemblée.

Ce souvenir de la matinée du 2 décembre m'amène à donner une lettre de Mme Victor Hugo, lettre où se montre toute la bonté de son çœur.

Elle pensait au chagrin qu'aurait ma mère, si je venais à perdre ma place (et quelle place !) dans cette aventure, et elle m'écrivait :

« Mon cher Alfred, ton père a pu te répéter que je lui avais dit que je ne te voyais pas, mais il n'a pu te dire que je t'en voulais, parce que cela n'est pas. J'ai très bien compris le péril de ta position. Ce qu'on t'aurait enlevé, je n'aurais pu te le rendre. Ce qu'on ne peut te prendre, c'est mon affection pour toi.

« Je suis bien en reste avec ta bonne mère. J'irai probablement la voir lundi, je lui porterai mes excuses. La seule coupable c'est moi. Mon cœur pourtant ne l'est jamais.

« A toi, cher Alfred, d'inaltérable amitié.

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

« Ce mardi, au reçu de ta lettre. »

Le timbre de l'enveloppe porte : 13 avril 52.

VII

1852. — Jersey. — Installation à Marine-Terrace. — Deux lettres de Mme Victor Hugo. — Le départ et l'adieu. — Souvenir des vieux parents. — Prise de possession de l'île. — *Labor cum dignitate.* — De Versailles à Guernesey.

Mme Victor Hugo ayant rejoint son mari à Jersey, au commencement de l'automne, écrit à mon père sa première lettre datée de l'exil :

Jersey, 13 octobre 1852.
A Marine-Terrace, Saint-Helier
(île anglaise).

« Mon cher oncle, je ne veux pas que Victor (*son fils François-Victor*) parte sans emporter de moi un souvenir pour toi.

« Le hasard a fait que tu étais absent quand j'ai été dire adieu à ma tante. J'ai été presque contente que tu n'y fusses pas. L'adieu entre êtres qui s'aiment est douloureux. Ne t'ayant pas embrassé la

veille de mon départ, il me semble que ma disparition n'est que momentanée et que je ne suis pas éloignée de grimper les marches des conseils de guerre, de ces conseils de guerre qui m'ont vu toute petite, qui ont été témoins de mes joies et qui ont assisté à mes douleurs. Une partie de moi-même est là près de vous, cher oncle et chère tante. Je me reporte en pensée dans cette grande chambre à coucher où des cœurs si honnêtes ont vécu et vivent; je fais habiter mon âme dans cette chambre pour la purifier. »

Cette « grande chambre » de l'hôtel des conseils de guerre, Mme Victor Hugo en parle dans *Victor Hugo raconté.* C'est au chapitre de ses jeunes amours, quand Victor vient le soir en visite avec sa mère chez M. et Mme Foucher; elle avait alors seize ans et lui dix-huit.

Elle dit :

« Après son dîner, Mme Hugo avait l'habitude d'aller chez Mme Foucher. Quand ses fils sortirent de pension, ils y allèrent avec elle. Presque tous les soirs de l'hiver 1819-1820, le portier de l'hôtel Toulouse vit entrer Eugène et Victor se donnant le bras, et derrière eux leur mère, son sac à la main, et vêtue d'une robe de mérinos amaranthe, que recouvrait un cachemire jaune à palmes.

« Mme Foucher occupait sa chambre à coucher, grande pièce à alcôve profonde. La visiteuse trouvait à l'un des coins de la cheminée son fauteuil tout prêt... »

Je possède un joli dessin de cette chambre « à alcôve profonde » que ma mère a occupée à son tour pendant des années, après la mort de M. Foucher. Derrière le cadre est écrit :

Vue de l'intérieur de ma chambre à coucher par ma fille Adèle.

FOUCHER.

Je reprends la lettre de Jersey :

« Notre vie ici est régulière, tranquille, et consacrée en partie au travail. Le pays est superbe, la vie matérielle abondante, facile, et un peu moins chère qu'à Paris.

« C'est le pays libre par excellence. Nul contrôle n'est exercé. Le gendarme, le sergent de ville sont inconnus. Les passeports sont des papiers dont on ne comprend pas la signification. Chacun va, vient, à sa fantaisie.

« Voici quelle est la constitution du pays : il y a douze paroisses, c'est-à-dire douze arrondissements. Chaque arrondissement élit, en vertu du suffrage universel en vigueur ici, un maire, un curé et un juge — ou du moins ce qui correspond chez nous au maire, au curé et au juge. Les maires s'appellent ici connétables, les curés, pasteurs; je ne sais plus quelle dénomination l'on donne au juge. Trois re-

présentants par paroisse; ces 36 délégués forment ce qu'on appelle les États.

« C'est un pays, ainsi que tu le vois, qui se gouverne lui-même, et quoiqu'île anglaise, ne permet pas à l'Angleterre d'intervenir dans ses affaires. La reine d'Angleterre est ici fort adorée; et quand je demande pourquoi une reine est ainsi adorée dans un pays républicain de sentiment et républicain dans la forme, on me répond : c'est que la Reine *ne se mêle de rien*, et que les Communes seules gouvernent.

« Te voilà, cher oncle, très édifié sur le mode d'organisation de Jersey. Toto (*François-Victor*) te dira comment nous gouvernons, nous, notre vie et de quelle manière nous sommes installés.

« Je suis très contente de Charles. Il prend la vie en vrai philosophe, il porte de gros souliers, de gros drap, engraisse, pêche, se fait suivre par un chien, lequel

s'est attaché à lui par amour — est fort gai et apporte par cela même beaucoup de mouvement dans notre intérieur; il a commencé un ouvrage qui est maintenant aux trois quarts fait, mais qu'il a interrompu à cause de l'arrivée de M. et de sa femme... Le séjour de Toto a ensuite empêché le jeune Charles (Charles, que son père appelait le *nonchalant infatigable*) de reprendre son volume. Charles travaille douze heures de suite, puis le moindre incident le dérange. Du reste, il a absolument renoncé à la toilette et à toute dépense futile. La proscription a été salutaire à mon cher enfant.

« Ce n'est pas sans raison qu'il est dit: qu'un homme, pour être *homme*, doit manger de la vache enragée. Je suis d'avis de faire avaler quantité de solides gigots de ce quadrupède malsain au jeune Victor; et d'en lever quelques minces côtelettes pour les offrir à Alfred.

« L'exil ne convient pas si bien à ma fille, dont la santé morale n'a pas besoin de ce remède héroïque. Mais l'hiver va venir. Ici l'on danse beaucoup, bêtement, mais l'on danse. Fais raconter à Victor ce que sont les raouts dansants de Jersey, il te dira cela tout au long, quand tu lui donneras place à ta table hospitalière. Ce n'est pas sur cette table, hélas! qu'il mangera de la vache enragée.

« Adieu, cher oncle... »

Je ne trouve pas d'autre lettre de Mme Victor Hugo, en date de l'hiver de 1852, que ce billet attristé :

27. octobre.

« Mon cher Alfred, je t'écris de bien loin pour te dire bien peu de chose. Je ne sais si ton père a reçu une longue lettre de moi que s'était chargé de lui remettre Toto. Je crains que non. M., dont je

viens de recevoir une lettre datée de samedi 23, n'avait pas entendu parler de Toto encore. Ceci m'inquiète pour les commissions que je lui ai données. Toi qui sais où le trouver, dépiste-le au reçu de ce mot. Dis-lui de tirer de sa poche quatre lettres que je lui ai remises : l'une pour ton père, etc......

« Tu mettras les adresses sur ces lettres et tu les jetteras immédiatement à la poste. Tu m'excuses de cette charge que je te donne ; c'est une occasion de me rappeler à ton souvenir. Gronde Toto. J'étais inquiète de lui, n'ayant rien reçu.

« Heureusement M. me dit qu'on l'a rencontré sur le boulevard.....

« Je t'embrasse, je ne sais quand je te reverrai.

« ADÈLE. »

« Dis à Toto de m'écrire par l'Angleterre. Le trajet par la France dure quinze

jours. Qu'il mette sur sa suscription : *via Southampton.* »

Les communications entre la France et les îles de la Manche n'étaient ni faciles ni commodes pendant les premières années de l'exil de Victor Hugo ; ce ne fut qu'après 1860, le chemin de fer ayant son *terminus* à Saint-Malo, que l'on put se mettre en route pour rendre visite au grand homme, sans s'exposer à des retards pénibles ou à des aventures singulières.

François-Victor me traçait ainsi l'itinéraire qu'il fallait suivre en ces temps reculés :

« J'ai recueilli tous les renseignements qui te sont nécessaires pour faire l'enjambée de Versailles à Guernesey.

« Le service régulier entre Cherbourg et l'île n'est pas encore établi ; il se fait toujours par un petit cutter, la *Clémence*,

qui *ordinairement* part de là-bas le lundi soir et arrive ici le mardi matin. Mais ce véhicule peu commode, puisqu'on y est encaqué avec des bœufs et des poulets, est exposé à des retards considérables qui peuvent être causés par le vent contraire ou par la marée. C'est ainsi que notre ami Paul a mis vingt et une heures pour faire la traversée, et a été réduit à une quasi-famine, n'ayant pas emporté de provisions pour un si long voyage; je ne te conseille pas de prendre cette route, bien qu'elle semble aujourd'hui la plus facile.

« Restent deux autres voies : celles de Granville et de Saint-Malo, en passant par Jersey.

« Tu peux prendre à ton gré, une de ces deux voies. Si tu prends la première, le chemin de fer te mène jusqu'à Saint-Lô. Si tu prends la seconde, il te mène à Rennes. Le service de Saint-Lô à Granville se fait par voitures, comme le service

de Rennes à Saint-Malo. Les complications sont donc à peu près égales. Le steamer quitte Granville pour Jersey le dimanche, et part de Saint-Lô le mercredi et le vendredi. Les heures de départ sont subordonnées à l'heure de la marée.

« Te voilà, cher ami, complètement édifié ; il ne te reste plus qu'à profiter bien vite des renseignements que je t'envoie..... »

Ainsi, à Jersey, on était alors un peu prisonnier, — prisonnier de la mer, et prisonnier aussi de l'Angleterre, qui surveillait avec un soin jaloux les agissements des Français réfugiés dans l'île.

Jersey ne fut qu'une étape dans l'exil de Victor Hugo. Il passa bientôt à Guernesey, où, grâce à l'acquisition d'une propriété dans Hauteville, il devint sujet de la Reine, et comme tel, fut à l'abri des persécutions de son gouvernement.

VIII

Correspondance avec François-Victor Hugo. — Onze lettres des années 1858 et 1859. — Traduction de Shakspeare. — Voyage en Angleterre : Pèlerinage à Stratford-in-Avon. — Excursion à Abbotsford. — Les années de travail. — Confidences littéraires. — Les *Petites Épopées* de Victor Hugo. — Maladie du père. — Tristesses. — Lutte avec le temps. — Visites de trois Parisiens dont un Belge. — La *Gazette de Grimm* à Versailles; collaboration de François-Victor. — Lecture de la légende de *Ratbert.* — Heures de vacances et de liberté.





François-Victor était pour moi plus qu'un ami, c'était un frère choisi. Jusqu'à quinze ans ce fut Toto; de quinze à trente ce fut Victor, le maître des élégances, un charmeur; après trente ans et avec la maturité que lui donna l'exil, François-Victor, auteur de *La Normandie inconnue*, traducteur-révélateur de Shakspeare, fut un écrivain original, un penseur profond; — même après son illustre père, il fait encore honneur à la France. Il eut rendu grand un autre nom que le sien déjà enfoncé dans la gloire; il aurait le droit de s'appeler Hugo pour son compte.

Victor Hugo a fait le portrait de ses fils et il a dit du second :

« ... Le plus jeune est l'austère. Austérité aimable comme celle d'un jeune Socrate. Sa présence est fortifiante; rien n'est sain et rien n'est rassurant comme l'imperturbable aménité de l'ouvrier content. Ce jeune exilé volontaire conserve dans le désert où l'on est pour jamais peut-être, les élégances de sa vie passée et en même temps il se met à la tâche ; il veut construire, et il construit un monument ; il ne perd pas une heure, il a le respect religieux du temps ; ses habitudes sont à la fois parisiennes et monacales. »

Rien de plus ressemblant que ce portrait et aussi rien de plus vrai que ces lignes du père jugeant le fils comme écrivain :

« ... Il est linguiste, artiste, grammairien, érudit, il est docte, il est alerte ; toujours savant, jamais pédant ; il accumule et coordonne les variantes, les notes, les préfaces, les explications. Il condense tout ce qui est épars dans les environs de Shakspeare. Pas un antre de cette caverne immense où il ne pénètre. Il fait des fouilles dans ce génie. »

Nous nous aimions. Il partit pour partager l'exil de son père. Six ans nous restâmes séparés. Je ne le revis qu'en 1858. Un tour de roue de la fortune me fit riche tout à coup et me donna le talisman, grâce auquel je pus le rejoindre et mêler nos deux existences, — prendre un peu de son travail et lui donner un peu de ma joie.

En me donnant le tome VIII de son Shakspeare, intitulé : *Les Amis;* — trois pièces : *Les Deux gentilshommes de Vé-*



rone, *Le Marchand de Venise*, et *Comme il vous plaira*, — François-Victor a inscrit cette dédicace sur la première page de son volume :

A mon camarade d'enfance,
A mon ami de tout temps,
A Alfred.

« VICTOR.

« Jersey, 18 juillet. »

L'ami « de tout temps » a gardé pieusement la correspondance du traducteur de Shakspeare ; il a même gardé les notes de voyages écrites coude à coude, le soir, sur un bout de table d'auberge, — à Stratford-in-Avon, au château d'Abbotsford, à Holyrood, à Newstead, partout où un souvenir de gloire conduisait les deux remueurs de poussières poétiques ; — il a surtout gardé les lettres datées de Guernesey, toutes remplies de bonnes pensées,



d'honnêtes projets, de récits de la vie de famille loin de la France: — lettres où il se raconte lui-même traduisant Shakspeare, et où il raconte son père au travail, comme un fils pieux eut raconté Homère prenant sa lyre, attentif aux éclosions de son génie, et me communiquant sa fierté.

Voici celles des lettres de François-Victor qui se rapportent aux années 1858 et 1859; son père était dans la fièvre des « Petites Épopées, » qui s'appelèrent depuis *La Légende des siècles.*

Guernesey, vendredi 19 février.

« Ta lettre, cher Alfred, est venue me surprendre au milieu d'un travail que l'éditeur attendait pour commencer la publication de mon Shakspeare. Voilà pourquoi je n'ai pas pu te dire plus tôt quel plaisir elle m'a fait. Comment ne pas accepter, comment ne pas presser une main si gentiment, si cordialement tendue?

Oui, cher Alfred, tu as bien fait de croire au ressouvenir..... tu retrouveras ta place marquée au foyer de la famille. J'ai su de loin toutes les péripéties de ton existence durant ces cinq années, cinq siècles qui nous séparent.....

« Ma vie, depuis notre séparation, n'a pas été aussi agitée que la tienne. D'abord douloureuse, elle a fini par devenir douce, tranquille ; et maintenant, quand je me mets la main sur le cœur, j'y sens encore des cicatrices, mais je n'y sens plus de plaies. Si tu connaissais ma nouvelle existence, tu serais étonné de sa régularité. Toutes mes occupations, toutes mes distractions sont classées heure par heure, et presque minute par minute. L'exilé, vois-tu, ressemble au bénédictin : sa vie est celle du couvent, moins les vœux, bien entendu. Tu ne peux te figurer comme cette monotonie est salutaire, et comme les journées passent vite quand elles se

ressemblent tant. Aussi nous nous portons tous comme des charmes. Nous avons la santé comme nous avons la sérénité : sérénité raisonnée d'hommes qui ont traversé tout ce que la vie a d'épreuves et qui ont conscience de leur force. Nous prenons des bains de mer tous les étés, et l'Océan nous trempe au physique comme la proscription au moral.

« Aussi tu serais étonné de nous voir et de nous entendre. Ne nous crois pas impatients. Si nous avons de l'impatience, ce n'est pas pour nous, c'est pour la France. Je vois parfois des Français qui passent par notre île : eh bien! je ne les envie pas, je les plains. C'est étrange, n'est-ce pas?

« Mon père nous a donné un beau logis avec un beau jardin. Il a réalisé ce rêve d'il y a vingt ans : avoir une habitation au bord de la mer! Qui eut pensé que ce rêve n'était pas un château en Espagne?

Pourtant c'était un château à Guernesey. Singulière chose que le locataire de la Place Royale et de la rue de la Tour-d'Auvergne soit devenu le propriétaire d'Hauteville-House, et que le représentant de 1851 soit devenu le vassal de Victoria. Quand je dis vassal, ce n'est pas une métaphore, car mon père paie par an deux poulets de rente à la Reine.

« Du reste nous travaillons tous. Mon père achève les « Petites Épopées » ; Charles fait un roman, et moi je donne Shakspeare à la France, bornant mon vœu pour le moment à être le drogman fidèle de cet immense génie. C'est un travail énorme : trente-six drames, cent vingt mille vers à traduire ! trente-six préfaces à faire ! en quatre ans !...

« Je viens de te raconter toute ma vie. J'espère qu'en revanche tu me raconteras la tienne. Tu as fait un roman, *L'Enlèvement d'Hélène*. Mais je ne l'ai

pas vu, ton exemplaire ne nous est pas arrivé...

« Certainement je me souviens du..... et de bien d'autres choses encore. Ah ! c'était un beau temps après tout ; temps d'illusions et d'espoirs immédiats ! temps de folies et de joies ! temps d'insouciance et d'imprudences ! Comme on était jeune alors !

« Rappelons-nous-le encore, ce temps, pour pleurer et pour rire avec lui. Rappelons-nous-le pour nous aimer encore.

« Sans adieu, cher Alfred, sans adieu !

« Je t'embrasse,

« VICTOR. »

Le timbre de la poste porte : 23 février 1858.

La lettre suivante est du 16 juin.

« Cher ami, ce sera pour moi un véritable bonheur de te revoir, et pour avoir



plus tôt ce bonheur, j'irai à Londres, ainsi que tu m'y invites. Je serais bien heureux de te suivre dans tes pérégrinations à travers l'Angleterre et l'Écosse..... Je n'hésite donc pas, je partirai d'ici le 25 au matin et je serai à Londres dans la soirée. Un hôtel très confortable, pas trop cher et dans un bon quartier, c'est, me dit-on, Sablonnière-Hôtel, Leicester square (prononce *Leste squère* pour l'intelligence de ton cocher). Je te donne donc rendez-vous à Sablonnière-Hôtel, puisque Sablonnière il y a. Ce qui me décide à ce choix, c'est qu'on y parle français. Ce sera donc plus commode pour toi, bien que je puisse toujours mettre mon english à ta disposition. Réponds-moi vite, cher ami, pour me dire si ton départ de Paris est bien fixé toujours au 24. Si tu me réponds poste pour poste, je puis avoir ta lettre lundi ou peut-être samedi. J'ai tant de choses à te dire que je les réserve pour

nos futurs entretiens. En attendant, je te presse entre mes bras, ô mon ami lointain!

« VICTOR.

« Hauteville-House, lundi. »

Le voyage se fit. Heures de liberté, d'étude, de causeries sans fin, de joie profonde. Deux amis, deux cœurs, deux intelligences à l'unisson, deux heureux qui s'oublient dans les sentiers de l'art et de la poésie.

Ces trois beaux génies — Shakspeare, Byron, Walter Scott — nous sont apparus, graves dans leur gloire consacrée, sur le coin de terre où il plut à Dieu de les animer de son souffle; avec quel respect nous avons salué, émus et attendris, la chaumière de Stratford, l'abbaye de Newstead, le manoir d'Abbotsford, qui ont gardé quelque chose de leur empreinte! C'est là qu'ils ont souffert, c'est là qu'ils



ont vécu ; c'est de là qu'ils sont partis pour l'immortalité.

De retour à Guernesey et attelé de nouveau à son travail, François-Victor m'écrit le 20 juillet 1858 :

« Il y a aujourd'hui huit jours que nous nous sommes séparés, mon cher Alfred, et déjà notre excursion à travers l'Angleterre et l'Écosse me fait l'effet d'un rêve. Un rêve charmant, mon ami, un rêve heureux, dont je me suis trop tôt réveillé et qui me laisse dans l'esprit une lumineuse vision. Dans ce songe de deux semaines, j'avais retrouvé toute ma jeunesse passée, toute ma gaieté, toute ma sérénité d'autrefois; j'avais retrouvé mon vieux camarade, mon ancien compagnon de tristesses et de plaisirs, l'ami que je voyais tous les jours, dont je ne pouvais me passer, et qui ne pouvait se passer de moi; j'avais

retrouvé la patrie, le pavé de Paris, la flânerie sur le boulevard bras dessus, bras dessous, et mes vingt ans, et tes vingt-cinq ans. J'avais oublié tout mon présent, toute ma vie d'exil, si amère et si âpre à force d'héroïsme, et toutes mes dépendances, et toutes mes luttes contre les grandes et contre les petites misères.

« Maintenant le rêve est fini et me voici de nouveau, en pleine réalité, sous le harnais de labeur. Au travail donc, cher Alfred, au travail! Les vacances sont passées et voici le pion qui nous réclame. Le pion, je veux dire le libraire qui attend sa copie et qui me donne pour pensum quinze volumes à écrire. Malgré ses sollicitations, j'ai eu une certaine peine à reprendre la plume, et depuis ton départ je n'ai presque rien fait.

« Je passe maintenant une grande partie de mes matinées et de mes journées auprès de mon père (Victor Hugo venait

d'être opéré d'un anthrax), dont l'indisposition sans être grave, exige néanmoins autant de soins qu'une maladie. Depuis le jour où tu l'as vu, son état ne s'est pas sensiblement amélioré; l'appétit n'est pas encore revenu, et l'affaiblissement causé par vingt jours de jeûne et d'insomnie est toujours extrême. En outre une légère enflure aux jambes s'est manifestée depuis samedi dernier, et le médecin a positivement défendu les sorties auxquelles le malade tenait tant. Cette défense a naturellement augmenté la tristesse que la prolongation du mal lui causait. Aussi nous faisons-nous un devoir de multiplier auprès de lui les soins et les attentions. Nous ne le laissons jamais seul, et comme cela le fatigue de parler, nous nous relayons pour lui faire des lectures.

« Tu le vois, cher ami, cette existence n'est pas gaie; nous avons du moins la consolation de penser que le mal dont

souffre mon père n'a pas de gravité. Le médecin croit que d'ici à un mois, il sera complètement rétabli et notre intérieur reprendra sa gaieté.

« C'est alors que je réclamerai de toi l'accomplissement de ta promesse. Mon père tient beaucoup à te voir, il parle souvent de toi et du regret qu'il éprouve de ne pas avoir pu te recevoir comme il le voulait. Il faudra donc que tu nous dédommages et que tu acceptes chez nous cette hospitalité que tu m'as si fraternellement accordée. Mon père désire que tu loges chez lui et tu ne pourras mieux faire que d'accepter ma chambre qui sera bien assez grande pour nous deux. Nous reprendrons alors ces bonnes conversations par lesquelles nous avions pris dernièrement la douce habitude de nous réveiller.

« Mon cher Alfred, ton avenir est assuré. Et ton avenir, c'est le bonheur. Tu



as un intérieur charmant, des enfants que tu adores, des amis qui ne sont pas des ennemis déguisés, une maison commode, un beau jardin, tout ce que la société, tout ce que la nature peuvent donner. Sois-donc heureux et remercie Dieu de ce bonheur, en pensant aussi à ceux qui souffrent pour la vérité et pour la justice.

« Sans adieu, cher cousin. Écris-moi une longue, longue lettre, une de ces lettres expansives que tu savais si bien écrire sur la table des auberges dans notre dernière excursion. Raconte-moi ce que tu fais et ce que tu penses. Parle-moi de tout ce qui t'intéresse et sois sûr que tu m'intéresseras.

« VICTOR. »

22 août 1858.

« Il faut donc renoncer, cher Alfred, à la fête que nous nous faisions de te recevoir et de te posséder ici quelques semai-

nes. Si quelque chose peut atténuer nos regrets, c'est la pensée que sans doute notre maison n'aurait pas été pour toi un bien riant séjour.

« La maladie de mon père qui t'a si tristement surpris lors de ton arrivée à Guernesey, n'est pas encore absolument terminée. La plaie immense faite par le furoncle et qui couvrait toute la largeur du dos, n'est pas encore tout à fait fermée. De plus le gonflement des jambes attribué à l'engorgement des vaisseaux lymphatiques, n'a pas sensiblement diminué. De là de grandes précautions à prendre. Le docteur interdit à mon père de marcher et de trop manger, et cette demi-diète nécessaire pour la fermeture de la plaie, retarde beaucoup la convalescence. Il paraît certain maintenant que la maladie était beaucoup plus grave qu'on n'a voulu nous le laisser croire. Le docteur en a-t-il vu toute la gravité, ou bien nous l'a-t-il

15.

sciemment cachée? Je n'en sais rien; mais il est impossible de ne pas voir devant les retards du rétablissement, que la crise a été fort sérieuse. Cette pensée rétrospective jette donc parmi nous un certain trouble que tu peux facilement expliquer. Le dérangement d'une santé aussi chère serait une calamité et privée et publique, dont nous n'oserions pas calculer les conséquences. Ce qui nous rassure, c'est que le visage a repris sa sérénité et sa bonne mine depuis une huitaine de jours. Il y a à un mieux évident qui, j'espère, continuera.

« Paul (*Paul Foucher*) nous est arrivé, au milieu de ces préoccupations, gras, frais, bien portant et heureux. Son séjour, qui n'a duré qu'une semaine, a été pour tous une véritable distraction. Il a une qualité immense pour nous autres proscrits : il est essentiellement Parisien, il connaît à fond les rues de Paris, les

théâtres, les coulisses, la bohême officielle et la petite Pologne littéraire; il sait le dernier bon mot de Grassot et il connaît le plus récent calembour de Clairville. Enfin, attrait suprême, il chante le couplet. Bref, il est très gai; et, ce qui ne gâte rien, très bon garçon. Nous l'avons donc quitté mardi dernier avec regret. La veille nous avons fait, à Moulin-Huet, un pique-nique monstre où ta santé a été bue aux acclamations universelles. Ce qui te prouve que tu es resté parmi nous suffisamment populaire pour pouvoir, en temps de trouble, dormir tranquillement sur tes deux maisons. Ceci soit dit entre parenthèses.....

« Et toi, cher Alfred, que fais-tu? Tu assistes à toutes ces tempêtes avec le calme du philosophe et la sérénité de l'homme heureux. Je te vois d'ici dans ton jardin, avec ton chapeau de paille sur la tête, arrosant tes fleurs, examinant ton

gazon, surveillant la bonne et jouant avec ton mioche. Embrasse-le pour moi, ce marmot, et tendrement, car je me sens à son égard des entrailles à la mode de Bretagne. Et puis, quand tu auras devant toi ton petit verre, quand tu auras l'estomac satisfait et l'œil tendre, bois à la santé de ton cousin, de ton camarade, de ton ami; cela te fera du bien et à moi aussi.

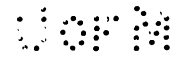
« Sans adieu, cher Alfred, tu es bien gentil de penser déjà à notre prochain voyage; quant à moi, je vais cet hiver travailler comme un manœuvre pour pouvoir contempler les traits de notre ami Turkish (dans *Haymarket*). Écris-moi le plus long et je te répondrai le plus vite possible. En attendant, je t'embrasse du haut de mon rocher et du fond de mon cœur.

« VICTOR.

« Hauteville-House. »

14 novembre.

« Tu crois peut-être, mon cher Alfred, que je vais te gronder de ton long silence, te faire une scène, te traiter d'oublieux, d'ingrat, de pas *grand'chose*. Eh bien, non! je sais ce que c'est que l'ennui d'écrire une lettre, je sais ce que c'est d'avoir une maison qui vous occupe, un intérieur qui vous absorbe, une femme charmante qui vous tient. Sans avoir été père, je devine ce que c'est que la paternité et ce qu'a de force un petit bambin qui vous dit en chancelant : « Papa, viens donc jouer! » Quand on est comme toi, dans la ouate de la gâterie et dans l'édredon du bonheur, on a bien le droit de ne pas répondre aux amis lointains qui vous parlent de par delà les mers et les tempêtes. Mais si tu étais comme je suis en ce moment, en proie à ce triple ennui : l'exil, le mois de novembre et le dimanche anglais,



tu éprouverais le besoin, ne fût-ce que pour une minute, de déranger un peu ton cousin et de lui dire : causons.

« Nous sommes aujourd'hui jour de sabbat, mon cher ami. Toutes les maisons sont closes, toutes les boutiques sont fermées, le ciel est de ce gris qui a l'air de devoir être éternel, il fait un vent terrible. La tristesse de cette mise en scène lugubre est augmentée par le contraste d'une semaine de rires et de joies que nous avons eue.

« Hetzel, Noël Parfait et un jeune belge fort parisien, appelé Fréderix, sont venus passer huit jours avec nous. Nous avons eu de charmantes soirées de causerie et de réjouissants pique-niques. Mais, maintenant, tout cela est fini, nos amis sont repartis hier pour Bruxelles et nous sommes redevenus des ermites.

« C'est du fond de ma cellule que je t'écris, ô mon frère! toi, tu es heureux,



tu es cossu, tu as tout ce qu'il te faut, la patrie et la famille, tu as donc le droit de te calfeutrer dans ton bonheur. Moi, j'ai entrepris une lutte colossale avec ce grand ennemi, cet infatigable adversaire qui s'appelle le temps. Hélas! c'est pire que l'hydre de Lerne, et la besogne d'Hercule était une sinécure à côté de la mienne. J'ai beau tuer le temps, le temps renaît toujours. Voilà sept ans que je le tue, et c'est lui qui m'assomme. C'est dans cette guerre-là, mon ami que j'ai déjà jeté trois volumes au public et que je m'apprête à en jeter un quatrième. Si les nouvelles de Paris t'arrivent, tu as peut-être su que Michel Lévy vient de publier un livre de moi, *Le Faust anglais*, prix un franc. C'est une curiosité littéraire que je te recommande, quand tu auras vingt sols à perdre.

« Mais il est un volume qui va paraître chez Pagnerre et que je réclame le droit de t'offrir; il est intitulé *Hamlet* et a été

écrit par moi, sous la dictée d'un certain Shakspeare qui ne manque pas de quelque esprit. V., qui doit nous quitter en décembre, pourra, j'espère, te porter ce livre de ma part.

« Ne t'étonne pas, cher ami, de cette fécondité. J'ai pour unique distraction le travail, et il faut bien que le public qui m'a fait ces loisirs, en pâtisse un peu. Notre maison est bien un couvent de bénédictins. On travaille chez Charles, on travaille chez ma mère, on travaille chez mon père, on travaille chez moi. Pour peu que l'exil dure, nous ferons ajouter une aile spéciale à la Bibliothèque nationale de Paris.

« Charles publie dans *l'Illustration*, sous le pseudonyme de d'Auvernet, une charmante nouvelle intitulée : *L'Oiseau bleu;* il écrit pour *la Presse* un roman en trois volumes, commandé par le journal. Mon père nous lit chaque jour quelqu'une

de ses admirables *Petites Épopées*. Figure-toi les poèmes du Romancero élargis aux proportions modernes, et tu pourras deviner ce qu'est cette œuvre extraordinaire.

« Mais je m'aperçois, cher Alfred, que j'ai mangé tout mon papier avec mon griffonnage et que je ne t'ai parlé que de nous. Il ne me reste pas assez de place pour t'adresser une foule de questions que je voulais te faire : Comment va Paris ? Comment va Versailles? Comment vont les ruelles et les boulevards? Que dit-on dans ce pays des rêves qui s'appelle pour moi l'autre monde? Raconte-moi tout cela, ou si tu ne peux pas m'en dire si long, écris-moi que tu m'aimes un peu.

« VICTOR. »

J'habitais cette année-là un faubourg de Versailles, dans des jardins.

L'hiver était venu, très froid, très dur; mes rosiers étant morts, je jardinais parmi

les livres. La littérature ne perd jamais ses droits ; je publiais chez l'imprimeur Cerf, mon voisin et mon ami, une petite revue mensuelle que j'avais intitulée : *Gazette de Grimm*. Ma gazette n'a jamais eu que trois lecteurs : Cerf qui l'imprimait, François-Victor, qui voulait bien y collaborer, et moi qui ai toujours aimé passionnément l'odeur du papier d'imprimerie.

François-Victor, à propos de cette *Gazette*, qui devint entre nous un sujet d'active correspondance, m'écrivait le 5 décembre 1858 :

« Je n'ai pas reçu, mon cher Alfred, le numéro que tu m'annonces. Je suis allé à la poste, j'ai réclamé *la Gazette de Grimm*, le postmann affirme ne l'avoir pas vue. Sois donc assez bon pour nous renvoyer un exemplaire, en le chargeant au besoin. Nous sommes tous avides de te lire. Je ne connais de ton journal que

le titre, il est excellent. Tu m'avais parlé de *la Gazette de Fréron*, mais je suis charmé que tu n'aies pas adopté définitivement ce titre qui aurait mis parmi tes adversaires ce singe de génie, Voltaire ! Donc, bravo, mon cher Grimm, de ce que tu n'es pas Fréron.

« Je te remercie beaucoup de l'offre de collaboration que tu me fais. Elle me flatte et me touche et je te promets d'employer à ton service tous les loisirs que me laisse mon traité avec Pagnerre. Malheureusement, ces loisirs seront rares, car je suis obligé de livrer à l'impression quatre volumes par an. C'est égal. Je tiens à te prouver ma bonne volonté et pour commencer, tu peux aller de ce pas prendre chez P. M. un travail fort curieux que je destinais à quelque revue amie. C'est une pièce ou plutôt une ébauche de pièce attribuée à Shakspeare. J'explique dans une notice les raisons qui me font croire à

l'authenticité de cette œuvre. Tu peux prendre le drame et ma préface et insérer le tout dans ta *Gazette*. Quel que soit l'auteur, l'ébauche est magistrale. Tu verras. C'est l'histoire d'un joueur qui finit par tuer ses enfants dans la fièvre du jeu.

« Je pense que cela te servira pour deux numéros (soit environ 60 pages), en coupant la chose par moitié ; tout cela, sans préjudice de l'avenir.

« Je n'oublie pas que tu dois faire ici ton numéro du mois de juin. Prends garde ! J'ai une mémoire de créancier avec ceux que j'aime.

« Ton cousin très cousin,

« VICTOR. »

« Les deux Hamlet paraissent le 10. On te remettra un exemplaire.

« Embrasse pour moi le jeune correcteur de Perrault.

« Dimanche, 5. »

Le drame traduit par François-Victor parut dans le numéro de *la Gazette de Grimm* du 1[er] janvier 1859. Il est intitulé : *Une tragédie dans l'Yorkshire;* un éclaircissement historique précède l'ouvrage. Le traducteur explique comment le manuscrit de cette pièce, resté à l'état d'ébauche, a pu être volé à Shakspeare. Voici son argument qui est des plus curieux :

« ..... Les commentateurs ont pensé que Shakspeare, après avoir exploité lui-même ses œuvres jusqu'en 1604, en avait cédé la propriété à des étrangers à partir de cette époque. Qu'étaient-ce que ces étrangers, que la préface des éditeurs de *Troïlus et Cressida* qualifie de « Grands possesseurs »? Étaient-ce quelques puissants seigneurs, quelque lord Pembroke, quelque lord Southampton, qui avaient acheté à Shakspeare le manuscrit de cha-

cune de ses pièces ? Était-ce tout simplement la compagnie du théâtre du *Globe*, dont Shakspeare était lui-même actionnaire, et qui avait acquis le monopole de ses ouvrages ? Ce qui semble confirmer cette dernière version, c'est l'extrait d'un journal manuscrit rédigé au XVII[e] siècle par le révérend John Ward, vicaire de Stratford-sur-Avon, et récemment découvert : « J'ai entendu dire que M. Shakspeare était un esprit supérieur sans art aucun ; il fréquenta le théâtre dans sa jeunesse, mais il vécut à Stratford dans ses vieux jours, ce pourquoi il recevait une large rétribution qui lui permettait de dépenser mille livres sterling par an. »

« ..... De même que les commentateurs anglais, ajoute François-Victor, ont expliqué les imperfections de ces éditions diverses par le fait de leur publication frauduleuse, nous pensons, nous, qu'il faut expliquer par le même fait l'apparition de la

Tragédie dans l'Yorkshire. De même que ce Thomas Panier avait volé dans quelque trou de souffleur un manuscrit plus ou moins tronqué de *Henri V* ou de *Henri VI*, de même il a volé le manuscrit inachevé d'une *Tragédie dans l'Yorkshire.* Le poète a pu crier au voleur! la postérité ne peut qu'accepter l'objet volé. »

27 décembre.

« Mon cher Alfred, j'ai reçu le premier numéro de *la Gazette de Grimm*, et je puis t'en féliciter en connaissance de cause. Ta publication n'est pas seulement une chose charmante, etc., etc.....

« Nous approuvons tous ici *la ligne* littéraire et philosophique que tu suis. Et tu es dans le droit chemin de l'art, quoi qu'en disent les amis qui t'attaquent. Maintenant que je vois l'idée de la publication, idée toute actuelle et toute vivante, je ne trouve plus le titre de l'œuvre suffi-

samment d'accord avec l'œuvre elle-même. Tu peux avoir toute la verve de Grimm, mais il n'en est pas moins vrai que tu parles au nom du XIXe siècle et non pas au nom du XVIIIe. Cette unique critique une fois faite, je te félicite sincèrement de tes articles.....

« Mon père compte t'écrire de sa plus belle encre pour te remercier de ce que tu dis de lui, je n'ai donc pas à le faire. Je suis heureux, quant à moi, de l'hospitalité que tu m'offres dans ton prochain numéro, et je te loue de la fière façon dont tu annonces tes hôtes. Il y a plaisir à entrer sous un toit si indépendant et si cordial.

« Je travaille comme un prisonnier pour qui l'argent est la liberté, je compte que le succès répondra à mes efforts et que ma tire-lire sera assez pleine pour refaire avec toi une petite excursion l'année prochaine. Nous ferons un numéro de notre

voyage et ce ne sera peut-être pas le moins intéressant.

« Tu recevras ton exemplaire d'*Hamlet* le mois prochain, et le second volume, les *Féeries*, en février. J'espère que tu ne m'éreinteras pas trop. Souviens-toi de ce mot de ton ami Voltaire, ô Grimm! « On ne doit aux morts que la vérité, on doit aux vivants des égards. » Le roman de Charles passe fin février à *la Presse*; et *Les Petites Épopées* seront sous presse au commencement d'avril. Tu vois que la famille ne veut décidément pas laisser la renommée tranquille. A. est à Paris, il compte aller te voir. Attends-toi donc à voir apparaître prochainement ce revenant de l'autre monde.

« Je t'écris avec une plume qui a servi de manche à balai à quelque sabbat infernal. Excuse donc ma calligraphie. J'embrasse mon camarade qui fait des bons-

hommes avec un chic si précoce et je t'écrase fraternellement la main.

« VICTOR. »

« Envoie-moi plusieurs exemplaires de ton second numéro. Je compte les distribuer aux revues et aux journaux d'Angleterre. Nous aurons là une bonne réclame. »

Sans date. Le timbre de l'enveloppe porte : Guernesey, 27 décembre 58.

14 janvier 1859.

« J'ai reçu, cher ami, ton second numéro. Il est varié, amusant, plein d'entrain et de verve.....

« A. nous a donné de toi d'excellentes nouvelles. Il a trouvé ton intérieur charmant et ton existence très favorisée sous tous les rapports ; au milieu des délices qui t'entourent, je m'étonne que tu trouves le temps de faire ton travail. Le travail c'est

bon pour nous autres, qui avons notre patrimoine à conquérir. Je pioche toujours comme tu sais. A. t'a remis de moi un volume bien compact, n'est-ce pas ? eh bien ! je suis obligé par traité d'en publier ainsi quatre par an. Quatre volumes de 350 pages au minimum. Cela fait 1400 pages par an. N'est-tu pas effrayé pour moi de ce chiffre ?

« Voilà la raison, cher Alfred, qui m'empêchera de t'offrir toute la copie que je voudrais. Tu me demandes quelque chose pour ton quatrième numéro. Je voudrais bien t'envoyer ce quelque chose mais dans ce moment, Pagnerre me demande justement de grossir mon deuxième volume qui, paraît-il, n'est pas assez fort. Je travaille donc d'arrache-pied pour un appendice que l'imprimerie réclame.

« C'est égal, aussitôt que j'aurai un peu de loisir, je le consacrerai à ta *Revue*.

« Mon père est dans le coup de feu des

Petites Épopées. Les distractions politiques que le public européen va se donner ce printemps, lui ont démontré la nécessité de finir au plus vite son poème. Il t'écrira dès qu'il aura terminé sa tâche, et je n'aurai pas besoin, j'en suis sûr, de lui rappeler sa promesse. Il a été vivement touché de ce que tu dis de lui et le remerciement que tu recevras sera de longtemps antidaté. Charles achève également son roman pour *la Presse* : trente feuilletons, ni plus ni moins.

« Il n'y a que les ouvriers ici qui sont des paresseux. La maison n'est pas encore terminée. L'ameublement se fait avec une lenteur désespérante ; avec ces gens-là on a bien de la peine à être dans ses meubles. Il me tarde de ne plus entendre cette musique discordante de marteaux faux. Cela devient par trop musical, et notre maison ressemble décidément trop au logis d'Arnal dans *Passé Minuit*.

« Au revoir, cher Alfred; je t'enverrai bientôt ma carte sous la forme de mon second volume qui contiendra *Les Féeries*, et j'espère que tu en seras content.

« Ton cousin,

« F. V.

« Hauteville-House. »

Dimanche, 14 février 1859.

« Je ne t'ai pas encore félicité, mon cher ami, de ton numéro du 1er février; tu as encadré mon travail de choses exquises, et le public doit m'en vouloir passablement d'avoir pris ta place pendant six longues pages. Tes amours à Venise, ta valse avec miss Portia constituent des infidélités charmantes que le public vertueux est lui-même forcé d'approuver, quand elles sont si bien racontées.

« Ce que tu dis du grand Dumas est bien vrai, et l'on est injuste pour cet excellent cœur qui est en même temps un

esprit rare. Quant à ta critique des *Deux Hamlet*, je n'ose l'approuver, car mon approbation aurait un air de fatuité qui lui ôterait de son prix. Je me contente donc de te remercier, bien sûr que ton amitié pour moi prêtera à ces remercîments toute son éloquence.

« Du reste je suis ravi; mon travail a été approuvé, applaudi par tout ce qui reste d'intelligent et de généreux dans la presse. L'ombre de Shakspeare m'a porté bonheur. Tu te souviens du pèlerinage que nous avons fait à sa tombe; tu te souviens de notre émotion à tous deux quand nous avions à nos pieds la dalle de pierre qui recouvre ses augustes cendres. Eh bien! cette émotion n'a pas été perdue. Et le grand revenant du XVII[e] siècle a protégé mes études, entreprises pour sa gloire avec tant de vénération. C'est donc à lui, bien plus qu'à ma pauvre interprétation, que je reporte mes succès, et c'est



lui qui te remercie des lignes que tu viens d'écrire. Dans quelques jours, d'ici à la fin du mois, tu auras sur ta table mon second volume, puis au mois d'avril le troisième, et cinq autres volumes d'ici à un an. Huit volumes en quinze mois! Si je continuais dans cette proportion, et que Dieu me prêtât vie, je ferais à moi seul toute une bibliothèque.

« Mon père nous a lu aujourd'hui, dimanche, une admirable légende intitulée: *Ratbert*. C'est la veine des *Burgraves* agrandie et idéalisée encore. Et dire que cette splendide chose n'est qu'une pièce de cette œuvre! Quelqu'un qui n'aurait fait que cela serait sûr de l'immortalité. Il y a dans ces *Petites Épopées* de quoi faire cent gloires. Tu verras! Et je t'ajourne à l'apparition.

« Malheureusement cette apparition se fait attendre; mon père a encore deux ou trois pièces capitales à finir, et il ne peut

pas donner le manuscrit à l'imprimeur avant deux mois. Nous n'aurons donc pas *Les Petites Épopées* avant l'été. Pourtant le grand homme travaille sans relâche, il travaille même la nuit. Et, signe sérieux chez lui, il ne lit plus même les journaux.

« As-tu lu les deux derniers volumes de Janin sur l'art dramatique? Il a reproduit une charmante étude de ma mère sur Mme Dorval. Je te conseille de jeter un coup d'œil là-dessus, tu verras quel tact, quelle finesse, quel goût il y a dans ces quelques pages!..... Tu vas sans doute rire de mon enthousiasme, tu vas reprocher à mes éloges de ne pas sortir de ma famille! Que veux-tu, ce n'est pas ma faute si je suis le fils de Victor Hugo!.....

« Il n'est pas impossible qu'on joue à la Porte-Saint-Martin *La Tempête*, féerie de William Shakspeare, traduite par ton ami.

« F.-V. H.



« N'oublie pas de m'envoyer fidèlement *la Gazette*. Nous y tenons tous ici. »

François-Victor, n'ayant plus le loisir nécessaire pour collaborer à *la Gazette de Grimm*, je la supprimai facilement après le cinquième numéro. Les abonnés ne réclamèrent même pas les cinquante centimes qui leur étaient dus pour le sixième mois de leur souscription payée d'avance : nous avons bénéficié ainsi de 14 fr. 50. Cette largesse fait honneur à la ville de Versailles où nous comptions vingt-neuf abonnés.

Deux lettres encore de François-Victor Hugo en cette année 1859 :

5 mai.

« Cher Alfred, la petite lettre que tu m'as écrite de Pau a eu pour moi tout le charme et tout le parfum d'un billet doux.



Si je n'y ai pas répondu plus tôt, ne t'en prends qu'à ce scélérat de génie qui a nom Shakspeare et qui en ce moment m'absorbe tout entier. Je t'écris ce méchant mot entre deux scènes d'*Othello*, et je profite d'un court entr'acte pour t'envoyer mon cordial bonjour. Je sais que tu vis, toi, dans les fêtes, et le bruit de ton hospitalité splendide est venu jusqu'à moi. A. nous parle d'un dîner exquis qu'il a fait à Versailles.....

« Je n'oublie pas notre projet de voyage, mais je crains bien de ne pouvoir t'accomplir en juin. Pagnerre veut publier un quatrième volume d'ici à deux mois, et il me sera impossible de quitter Guernesey avant le mois de juillet et peut-être avant le mois d'août; quoiqu'il en soit, si je ne puis sortir de l'île, tu peux y venir, toi, et tu sais que ma chambre est à nous deux. Je compte donc énergiquement sur toi cette année. N'oublie pas que tu as ici



une famille et que tu la rendras toujours heureuse de ta présence.

« A toi, cher Alfred,

« V.

« *P. S.* — A. a dû te parler du voyage de ces dames à Londres. Charles les accompagnera et les ramènera. Ma mère comptait partir la semaine prochaine, mais je l'ai décidée à retarder son voyage jusqu'au vingt du mois, la belle saison ne commençant guère à Londres avant la fin de mai. Peut-être auras-tu l'idée d'aller la voir là-bas. Elle serait charmée de ta visite et alors tu n'aurais plus qu'une enjambée à faire pour être à Guernesey. Qu'en dis-tu ? »

28 juin 1859.

« Il y a un an, mon cher Alfred, nous voyagions ensemble; nous visitions l'Angleterre, l'Écosse, la chaumière de Shaks-

peare, et le château de Walter Scott. Nous voyions de beaux pays, nous traversions de grands horizons et de grands souvenirs. Cette époque fera dans ma vie un anniversaire que j'inscris pour toujours au calendrier de ma mémoire. Il est donc tout naturel que ma pensée se retourne vers toi à cet anniversaire.

« Je t'envoie mille tendresses, et je profite de la solennité de ce moment pour te rappeler l'engagement pris par toi l'année dernière. Tu nous as promis, tu t'en souviens, de venir cet été nous faire visite et tu as trop de conscience pour manquer à la foi jurée. Ces dames doivent quitter Londres et nous revenir le 15 juillet prochain. Ce serait une galanterie digne de toi que de leur offrir ton bras jusqu'ici, quand ta visite ne devrait être qu'une excursion de quelques jours.

« Mon père qui ne t'a pas vu l'an dernier, sera charmé de te retrouver, et je



n'ai pas besoin de te dire que je serai trop heureux de t'offrir la moitié de ma chambre. Je te défie de me gêner !

« En attendant, crois-moi ton bien aimé cousin (style officiel) et ton cousin bien aimant (style officieux).

« VICTOR. »

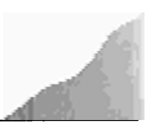




IX

A Guernesey. — Beaucoup de travail amuse. — La récréation de midi. — Guernesey manque de beau sexe. — La série des bonnes. — Les servantes anglaises. — Le « craquement du lit de sangle » et les « torchons radieux ». — Le crayon bleu de Kesler. — Gracieuseté de lord Palmerston. — Ève et son paradis. — Distique de Victor Hugo. — Royal Lodge. — Eugène Scribe. — Le mouton en charade.





Je m'étais fait un logis à Jersey, pres de Victoria-College, sur la hauteur de Claremont, dominant la ville de Saint-Helier, avec une échappée de vue sur les rochers de la baie de Saint-Clément.

J'étais à une portée de steamer de mon ami François-Victor, et j'allais souvent passer la journée à Hauteville. Rien de plus simple : le packet — royal mail — de Southampton part tous les matins de l'Albert-Pier de Jersey et fait escale à Saint-Pierre-Port, de Guernesey, à neuf heures.

A cette heure matinale la maison était close. Victor Hugo me saluait de la main

quand je passais sous ses fenêtres ; on me savait dans l'île et je continuais ma promenade en attendant le déjeuner.

Toujours la même existence régulière, remplie par le travail.

Le père donnait l'exemple. En tout temps, il était le premier levé; les rares passants qui descendaient la rue d'Hauteville pour se rendre au port, pouvaient le voir au petit jour, arpentant son look-out; ses regards embrassaient un immense horizon, ciel et mer brouillés dans les vapeurs du matin, spectacle qui le passionnait toujours; et, commandant à son inspiration dont il avait fait l'esclave de son génie, il se mettait tranquillement à quelque chef-d'œuvre, comme un manœuvre à sa tâche accoutumée.

A midi il avait écrit ses cent vers ou ses vingt pages de prose, sans rature, quelquefois avec des renvois qui tenaient plus que la page ; alors, les jambes un peu

raidies, car il avait pris l'habitude d'écrire debout, et de marcher en composant, il descendait lentement son escalier, les tentures amortissant le bruit de son pas, et il secouait sa pensée à laquelle il donnait congé pour le restant du jour.

Ce n'était plus le poète, le grand inspiré de tout à l'heure ; c'était l'ami qui entrait pour se retrouver avec sa famille, ami bienveillant et cher qui avait toujours un mot aimable pour premier salut, et une tendre caresse de la main pour adieu.

Adorable grand homme ! Et comment à propos de travail ne pas me rappeler les détails de sa tendresse, ingénieuse à nous faciliter son exemple, car il n'aimait pas qu'on fut inoccupé autour de lui. — *Nulla dies sine linea*, disait-il.

Je me souviens qu'en juin 1870, à la veille de la guerre, installé pour quelques jours dans une petite maison d'Hauteville, de l'autre côté de la rue, je le voyais,

quelle que fût l'heure de mon réveil, toujours debout devant sa table.

J'avais à faire un feuilleton pour je ne sais quel journal qui n'a pas vécu; je devais rendre compte — étant à Guernesey — de la première représentation au Théâtre-Français d'un drame intitulé : *Maurice de Saxe.*

Un matin j'entends frapper deux ou trois bons coups à ma porte; je dormais comme on dit, à poings fermés, réparant la fatigue d'une de ces longues promenades à pied, que nous faisions dans l'île, toutes les après-midi; j'aurais volontiers envoyé paître aux landes la bonne femme qui, renouvelant ses coups, m'appelait furieusement :

— C'est monsieur qui m'envoie, il vous fait dire que c'est aujourd'hui la poste, et de faire votre feuilleton bien vite. Et voilà des livres qu'il m'a bien recommandé de vous donner.

Je me lève, les yeux à peine ouverts, et en prenant les livres à travers la porte, je dis à la servante :

— Eh bien ! Et M. Charles, est-ce que vous n'allez pas le réveiller aussi? il a son article à faire.

— Oh ! monsieur, il m'a dit : Dans un quart d'heure.

Ces livres, que l'excellent maître prenait la peine de m'envoyer pour m'aider à faire mon feuilleton, enlevant ainsi tout prétexte à ma paresse, étaient un vieux bouquin rempli d'anecdotes sur le maréchal de Saxe, et un petit volume dont il avait marqué deux ou trois passages avec son crayon rouge.

En fait de travail, combien de fois Victor Hugo nous a-t-il répété :

« Peu de travail ennuie ; beaucoup de travail amuse. »

Et comme il avait raison ! Poursuivez

à bâtons rompus l'exécution d'un ouvrage dont vous avez depuis plusieurs mois le plan, le scenario bien établis dans une case de votre cerveau; écrivez sans broncher vos trois ou quatre premiers chapitres, puis abandonnez le livre pour le reprendre à quelque autre moment; laissez ainsi passer d'un chapitre à l'autre, deux jours, deux semaines, un mois perdu dans quelque paresse de corps et d'esprit... essayez alors de vous remettre, poussé par un remords soudain, à votre malheureux papier, vous sentirez le poids, presque le dégoût de votre œuvre; il faudra vous y appliquer, y revenir pendant de longues heures, relire et refaire, renouer le fil à tous les bouts qui pendent; et si vous retrouvez votre inspiration, si l'unité et l'originalité de l'œuvre n'ont rien perdu à cette interruption, si malgré la longue flânerie, vous la revoyez sur ses pieds, ne demandant qu'à vivre, c'est que vous

êtes un écrivain très fort, un cerveau solide, mais n'en abusez pas.

Faites le contraire : Donnez-vous tout entier. Ce n'est plus un pensum que la nécessité vous inflige, c'est l'épanouissement du travail que vous allez trouver. Vous jouirez de votre création, elle va vous étreindre, vous passionner... Vivez dans son intimité, traitez-la comme un amant fait la femme aimée, ne la lâchez pas un jour, une nuit; qu'elle ait tout votre cerveau comme une femme aurait tout votre cœur.

Et vous pourrez dire avec Victor Hugo : « Beaucoup de travail amuse. »

Donc à midi, on avait travaillé.

On déjeunait gaiement et l'on causait longtemps. Le rayon paternel illuminait tous les fronts ; c'était le bonheur, car où le trouverait-on s'il n'était pas avec ceux dont la pensée rejoint la vôtre et dont le cœur vous est ouvert ?

Guernesey avait été un lieu austère dans les commencements de l'exil; on a pu s'en convaincre en lisant les lettres de François-Victor.

Pour de jeunes Parisiens qui n'avaient jamais fait de vœu de chasteté, une privation surtout était sensible : Guernesey manquait de beau sexe!...

Il y avait, certes, dans les îles de la Manche et il y a encore de charmantes miss — la jeune Anglaise, quand elle est jolie, est incomparable; mais à Guernesey, pour se rencontrer avec le petit escadron d'aimables *girls* qui sont du « monde » et de « l'aristocratie », c'est-à-dire qui sont reçues chez Son Excellence le gouverneur; pour pouvoir se livrer aux doux exercices de la flirtation en toute liberté et assurance, devant le groupe des nobles mères chaussées de lunettes bleues, il aurait fallu se plier à des exigences de société incroyables dans un petit pays qui

ne badine pas sur le chapitre des rangs et des devoirs.

Gentry et *nobility* — et *respectability* — trois mots qui cachent un monde d'ennuis et de sottises.

Faire et rendre des visites, aller aux patronages, entendre trois fois par semaine le *God save* dans les *Queen's assembly rooms*, se montrer régulièrement à la chapelle, et prendre parti pour les wesleyens ou pour les méthodistes, ce n'est pas une existence.

Garder sa vareuse, faire une partie de billard dans son *home*, voir de temps en temps le *dean*, mais peu, — causer avec Victor Hugo, on s'y fait et l'on s'en contente.

Pas de femmes. Pas de flirtation. Aucun doux propos, aucun espoir charmant, aucune porte entrebâillée sur les mille et une nuits du rêve!... On n'avait autre

chose à contempler en fait de beauté de keepsake, que le museau peu tentant des servantes échouées là.

Parlons des bonnes.

Oh! le chapitre des bonnes de Guernesey serait inénarrable.

Les femmes de chambre anglaises méritent une note à part; ce sont des poupées à ressort peu articulé qui ont un certain dehors de respectabilité propre à effaroucher les colporteurs de bibles ou les placiers en vins de Sherry; elles portent un chapeau rose et vont au temple pendant que le rôti sèche à la maison; si on ose leur faire une observation, elles s'enveloppent dans un pli de l'Union-jack; si on leur dit: « Pourquoi avez-vous laissé la porte ouverte? » Elles répondent : « Moâ! C'est moâ! » Si on ajoute: « Le postman est venu, donnez-moi mes lettres »; elles vous jettent un : « La lettre est pour moâ! » plein de dignité; elles feignent de ne pas vous com-

prendre quand vous leur donnez un ordre en anglais, — elles sont puristes, et si vous leur parlez français, elles vous méprisent. La gentry de l'île s'en accommode au prix d'un demi-souverain par semaine.

Toute famille qui venait du continent pour s'installer à Guernesey était obligée de passer en revue le tas de gotons épiques que le bateau de Cherbourg amenait de temps à autre avec les bestiaux et les œufs du Cotentin. Les unes, échappées par miracle à la surveillance de la gendarmerie, avaient été un peu infanticides; d'autres arrivaient avec un petit magot, quelque bas de laine où une vieille trouvée évanouie dans ses cendres, avait caché cinq ou six gros écus; pas une ne savait faire une bonne omelette au lard.

Enfin il y eut Eva — la belle Eva — qui fit sensation dans l'île. Celle-là était assez appétissante; de grosses lèvres, une taille fournie et des cheveux luisant au soleil.

D'où venait cette Eva? et pourquoi s'appelait-elle Eva? Elle venait de Southampton par le packet, et l'on a su depuis qu'elle s'appelait Camélia à Paris, après avoir commencé par répondre au nom de Jeannette dans le village où elle gardait les dindons. Elle avait suivi, depuis la place de la Bourse jusqu'à Bruxelles et à Londres, un jeune financier qui s'était donné de l'air, en élevant Camélia à la dignité de sa compagne de voyage.

Camélia, de Paris, s'était métamorphosée en Eva de Cremorne's Gardens; à Guernesey on ignorait son passé, lorsque, abandonnée par son financier dans un voyage de plaisir aux îles de la Manche, elle se trouva réduite à se faire servante et à vivre du torchon, après avoir trop longtemps vécu de la camisole brodée.

C'était le temps où Victor Hugo se délassait de son grand et magnifique effort des *Misérables* par les étonnantes *Chan-*

sons des rues et des bois. Nous en avions goûté quelques morceaux en primeur et nous ne nous lassions pas de raisonner sur

> Une fille qui dans la Marne
> Lavait ses torchons radieux.

Il y a eu en littérature, depuis ces strophes mémorables, un groupe qui, croyant découvrir une petite Amérique, a pris pour drapeaux les torchons et pour insignes le vase..... (vous m'entendez bien); mais ces torchons-là restent puants et sales, tandis que ceux de Hugo sont radieux.

Les deux vers :

> Le craquement du lit de sangle
> Est un des bruits du paradis,

étaient déjà classiques, quand M. Zola, un écrivain de grand mérite, n'était pas encore de ce monde.

Le lit de sangle me ramène à Eva.

19

Un jour de printemps, ma cousine me montra cette jeune bonne avec un certain orgueil :

— Eh bien! qu'est-ce que tu dis de ma nouvelle camériste? Elle parle français, elle connaît Paris, mon cher..... C'est moi qui ai déniché la perle de Guernesey.

Il y avait près de Mme Hugo, à ce moment, un fidèle ami de Hauteville House, Hennett de Kesler, le compagnon d'exil de Victor Hugo, très aimable homme, qui n'avait qu'une petite faiblesse, c'était de se croire traqué par la police anglaise.

Il se leva, sombre et soucieux : — N'est-ce pas, tu la trouves belle, cette bonne? Veux-tu que je te dise la vérité : c'est Palmerston qui l'envoie pour surveiller Hugo.

— Palmerston aurait bien dû en envoyer deux, dit François-Victor.

Eva vint annoncer que le déjeuner était servi et que monsieur descendait.

Cette fille, ma foi, fort accorte, le bonnet un peu de travers, commençait son service, distribuant les assiettes d'un air évaporé et avec un petit balancement de hanches qui n'était pas sans charme, lorsque le maître entra dans la salle à manger.

Kesler surprit aussitôt son premier regard, qui, je dois le dire, fut pour Eva, et se tournant vers moi, il me lança un « Hum ! hum ! » assez significatif.

— Expliquez ce « hum ! hum ! » ami Kesler, ayez le courage de votre opinion, dit Hugo.

Alors Kesler improvisa deux vers, qu'il déclara plus tard être une traduction de Milton, deux vers d'une longueur extraordinaire, où il était question du poète-serpent, de la bonne-Ève, du paradis-alcôve, et de la nuit-voile.

Le maître s'assit tranquillement à sa place habituelle, et me montrant Kesler, il me dit :

A ce distique un peu mordant,
Reconnais le poète à dent.

Il ajouta en riant de son bon rire sonore :

— Je te donne ces deux vers, je te les donne gratis pour les mettre dans le *Constitutionnel* de Jersey, avec ceux de Kesler.

Pendant cet intermède, Eva, la bonne, était si émue qu'elle laissa tomber trois assiettes; elle dévorait Victor Hugo de ses yeux enflammés qui étaient fort beaux, et Hugo supportait cette artillerie avec sa sérénité olympienne ; mais Mme Hugo, qui tenait à ses assiettes, crut peut-être prudent de mettre cette Ève à la porte du paradis, car je ne la revis pas au voyage suivant.

Ce n'est pas la seule improvisation poétique que nous eûmes cette année-là

de Victor Hugo dans nos récréations du matin.

Le même Kesler, à qui nous laissâmes pendant trois jours le surnom d'*Adam-et-Ève* qu'il avait bien mérité, voulut bien me suivre à Jersey où il m'aida dans l'arrangement de mon logis de Claremont. Tour à tour tapissier et menuisier, clouant et arrachant, transformant de vieilles caisses en sophas moelleux, il avait orné mon « cottage » avec un goût modeste, mais tout à fait gracieux, plutôt encore pour nos camarades que pour nous.

— Eh bien, Adam-et-Ève, lui dis-je un jour, en lui exprimant ma satisfaction, nous voilà donc dans nos meubles ?

— Je ne suis pas content. Il te manque une plaque.

— Quelle plaque ?

— Je voudrais faire poser au-dessus de ta porte une belle plaque de marbre noir avec une inscription de Victor Hugo.

Voilà un temps immémorial que ton propriétaire appelle cette maison *Royal Lodge*. Il faut en finir. Je vais faire effacer cela. Je demanderai deux vers à Victor Hugo, tu m'appuieras.

Au premier mot que Kesler lui en dit, le maître le tira d'embarras :

— Il y a deux vers de Scribe qui pourraient faire votre affaire. Je vous les donne :

Le théâtre a payé cet asile champêtre...

Kesler, furieux, l'interrompit :

— Pas de Scribe ! Assez d'asile champêtre !... je voudrais exprimer l'idée que ce cottage appartient à nos amis ! Je dirais : Cette maison est aux amis.....

— Eh bien, dit Hugo, que demandez-vous ? Voilà votre premier vers :

Cette maison est aux amis...

— Oui, mais le second ?

— Le second :

Entrez-y tous, même bien mis.

Kesler fit un peu la grimace, le mot : « bien mis » le choquait en tant qu'homme libre, bien qu'il allât quelquefois de sa personne jusqu'à la redingote ; — il accepta avec philosophie la perspective de se voir lui-même sur la première marche de mon escalier, recevant un certain nombre de gentlemen, habillés par le grand Pool de Londres.

— Pour les gens bien mis, dit-il, il y aura un vestiaire spécial.

Kesler était le plus doux et le plus charmant des compagnons. J'ai retrouvé bon nombre de lettres de lui, d'une grâce attendrie et dévouée, toutes écrites au crayon bleu ; qui n'a pas connu ce galant homme ne sait pas le prix d'une amitié formée

loin de France, avec des êtres que le malheur ne peut entamer autrement que pour les rendre meilleurs.

Kesler s'est éteint à Guernesey sans avoir jamais revu Paris ; un rayon d'immortalité dore les lettres de son tombeau.

Victor Hugo a prononcé sur son cercueil, le 7 avril 1870, un de ces discours que lui seul trouve *in imo corde*, quand il parle d'un mort et surtout à un mort :
« ..... Te voilà envolé dans la clarté. Tu
« vas connaître le mystère profond de ces
« fleurs, de ces vagues qu'on entend là-
« bas, de cette grande nature..... »

Ami ardent de Victor Hugo, Kesler aimait tout de lui, la saveur particulière de son esprit, aussi bien que les coups d'aile de son génie. Il acceptait comme aubaine tout ce qui tombait de cette bouche souveraine ; il recueillait avec joie les pail-

lons, les étincelles que sa parole semait dans les jeux et les surprises de la conversation.

Il faut bien que l'idée trouve sa récréation; il faut que l'inspiration se repose, c'est pour cela que sont faites les heures légères où l'esprit court et s'égaie. Ce que Hugo a appelé la *fiente de l'esprit qui vole*, ses rencontres de mots, ses cliquetis de phrases et même ses calembours que le parti des éléphants lui a durement reprochés, nous étonnent toujours par leur originalité singulière.

Par exemple, il nous donna à deviner cette charade en trois vers qu'il n'aurait pas besoin de signer :

Mon premier à tout chat plaît.
Mon second haut ou bas est;
Mon tout paît.

Ces trois vers, dont le mot est *mouton*, font rêver.

Je les dis un jour après dîner à Siraudin et à Cogniard, deux hommes dont l'esprit d'essence toute parisienne était fait pour goûter cette charade travaillée comme un bibelot japonais.

Cogniard surtout était ébahi ; il répétait, la tête dans ses mains :

« ..... Toupet !... chapelet !... Oui il y a du génie de Hugo là-dedans. »

Ce directeur de théâtre qui eut un moment plus d'esprit qu'Harel, cet homme si fécond en ressources, dont l'existence se passait à mettre sur pied les cocasseries les plus drôles du monde, se reconnaissait vaincu.

— Ceci est de l'art, dit-il à Siraudin. Ah ! si Hugo voulait me faire une féerie !

— Pourquoi ne lui écris-tu pas ? fit Siraudin. Moi je me charge des entr'actes.

X

Claremont-Terrace. — La Saint-Pierre de 1862. — Mme Hugo et François-Victor à Jersey. — Fiançailles de deux âmes. — Mlle Emily de Putron. — Shakspeare à deux. — Corbeille de noces. — La mort d'une fleur. — Adieu et bénédiction du père. — Arrivée à Bruxelles.

Le cottage de Claremont venait d'être gracieusement équipé et orné sous les inspirations de Kesler, — moins la plaque de marbre noir, qui resta à l'état de vague chimère. Les deux vers de Victor Hugo :

> Cette maison est aux amis :
> Entrez-y tous, même bien mis !

furent charbonnés de la main de Kesler sur le mur du jardin, et un gai *boy* qui passait par là, en allant au collège, écrivit au-dessous sa signature et la date : « Abraham Mourant, 1862. »

Nous pensâmes à une inauguration ; je voulus, comme on dit, « pendre la cré-

maillère ». Je lançai mes invitations pour le 29 juin, jour de la Saint-Pierre, autrefois la fête de M. Pierre Foucher.

Je tenais à ce que mon logis reçut la bénédiction de la mémoire de mon parrain, sa fille Adèle étant présente.

Mme Hugo fut la première à me répondre :

Guernesey, 20 juin.

« Cet affreux Victor est un horrible paresseux. Il m'avoue ne pas t'avoir encore répondu. Mais que veux-tu ? Un traducteur peut avoir la haine de la plume. Moi qui n'ai pas d'engagement, je la prends malgré mes mauvais yeux.

« D'abord je te dis que ta lettre est charmante, ton invitation touchante, et que nous en avons tous été émus. Le souvenir que tu évoques m'a particulièrement pénétrée. Aussi j'irai à Jersey, Victor m'accompagnera. Mon mari est esclave ici

jusqu'à l'entière publication des *Misérables;* il reçoit à chaque poste des lettres auxquelles il faut qu'il réponde immédiatement, il ne peut prévoir celles qui lui arriveront, ni prévenir chacun de son déplacement à Jersey. Il regrette, je t'assure, d'être ainsi attelé; il sent qu'un peu de distraction lui serait nécessaire, et doublement agréable, la prenant en famille.

« Je compte partir mercredi, etc.

« A. H. »

La fête de saint Pierre ne finit pas avec les lampions du jardin; elle eut un doux et aimable post-scriptum. Je gardai avec moi mon cher cousin Victor, je lui arrangeai une grande table pour ses manuscrits, un casier pour ses éditions à consulter; je mis sur sa cheminée un petit buste de Shakspeare en faïence de Chelsea

et je lui dis : « Travaille et ne bougeons plus ! »

Ce sont les jours heureux de la vie.

Au retour, il m'adressa de Guernesey ce gracieux billet :

« ..... Il m'est doux de penser que les distractions du whist ne sont pas assez puissantes pour effacer mon souvenir de ton cœur. Je songe encore aux charmantes journées que nous avons passées côte à côte, durant trois semaines. C'était comme un renouveau de notre jeunesse évanouie. Espérons que la chaîne renouée ne se rompra plus. Remercie bien ta charmante femme de sa toute gracieuse hospitalité. J'ai dit à mon père combien j'avais apprécié sa noble et généreuse nature, si digne de comprendre les idées auxquelles nous avons voué notre vie. Mon père espère bien voir ma cousine au printemps

prochain. Cette présentation sera une bien douce fête de famille.

« Je tâcherai de m'échapper pour un jour ou deux, avant ton départ. Mais je ne sais encore si mon maître Shakspeare consentira à me donner congé.

« VICTOR.

« Vendredi. »

Ces années d'apaisement et de bien-être moral furent courtes. Il y a toujours sur l'homme heureux une pointe d'épée cachée. Ah ! tu te permets d'être heureux !... Écoute le ricanement du sort qui te guette dans l'angle du mur.

Victor avait rencontré dans les sentiers de l'exil l'amie qu'il fallait à son cœur tendre et fier. Cette amie, — M[lle] Émily de Putron, — était une charmante jeune femme qui eût mérité de connaître le bonheur. Appartenant à une ancienne famille de l'île, parfaitement élevée, instruite et

modeste, ayant toujours eu des goûts d'étude et de retraite, elle semblait avoir attendu son messie qui fut Victor.

Émily de Putron donna à son fiancé toute son âme, fleur délicate, fleur de l'aube, qu'un trop vif soleil aurait fanée.

Quand il la connut, il la trouva penchée sur Shakspeare, dont elle avait fait sa lecture favorite. C'est Shakspeare qui fit leur union. Elle savait déjà à fond la langue anglaise, même celle de l'avant-dernier siècle ; — intelligente et vive, elle en voulut posséder toutes les ressources et elle travailla près de son ami ; ils s'aidaient et s'enseignaient l'un l'autre. Elle fut un peu de la traduction de Shakspeare.

Aujourd'hui, morts tous deux, réunis d'après leur croyance, dans la vie véritable, dotée d'immortalité, je leur envoie ce souvenir, doux comme lui, brisé comme elle.

Cette jeune femme, entièrement dévouée

à Victor, était dès longtemps condamnée : la phtisie la dévorait. Son état de consomption avait seul jusqu'alors retardé leur mariage.

Un froid dimanche de janvier, je reçus de Mme Victor Hugo ce billet :

Dimanche 15, Guernesey.

« Mon cher Alfred, Victor a perdu hier soir Mlle Émily, l'amie de son exil. Guernesey lui est en ce moment impossible ; il part mercredi pour Bruxelles où je l'accompagne. Voilà nos charmants projets ajournés, car je ne puis engager ta femme à venir dans ma maison désertée et en deuil. Dis-lui tout mon regret et mon espérance d'être réunis ici un jour.

« Adèle Hugo. »

Victor Hugo parla sur la tombe d'Émily de Putron ; il dit :

« Émily de Putron était le doux orgueil

d'une respectable et patriarcale famille. Ses amis et ses proches avaient pour enchantement sa grâce, et pour fête, son sourire. Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la maison. Depuis le berceau toutes les tendresses l'environnaient ; elle avait grandi heureuse, et recevant du bonheur, elle en donnait ; aimée, elle aimait.....

« Je bénis ce tombeau. Je bénis l'être noble et gracieux qui est dans cette fosse. Dans le désert on rencontre des oasis, dans l'exil on rencontre des âmes. Émily de Putron a été une de ces charmantes âmes rencontrées. Je viens lui payer la dette de l'exil consolé..... »

Émily de Putron eut pour corbeille de noces un cercueil. Victor Hugo y mit ce discours.

Le 31 janvier, François-Victor m'écrivit de Bruxelles :

Mardi.

« Mon cher Alfred, dans la crise douloureuse que je traverse, je comptais sur ta sympathie; elle ne m'a pas fait défaut et je t'en rends grâces.

« Je n'ai certes pas renoncé aux îles de la Manche. J'y ai vécu le tiers de ma vie, et je serais bien ingrat si je répondais par l'abandon à leur longue et douce hospitalité. Mais bien des jours, bien des mois peut-être s'écouleront avant que je puisse sans de nouveaux déchirements, repasser seul par les sentiers que *nous* avons parcourus tant de fois côte à côte.

« En attendant l'heure où ce retour sera possible, pense parfois, cher Alfred, à celui qui fut ton compagnon d'enfance, et que l'amitié fait deux fois ton parent.

« VICTOR.

« Boulevard de Waterloo, 34. »

XI

En 1866. — A la cour royale de l'île de Jersey. — Affaire Bradley. — Pas d'exécuteur. — Négociations avec Calcraft. — Émotion populaire. — La rue : Meetings, journaux et affiches. — Sera-t-il pendu ? — Appel à Victor Hugo. — Sa lettre. — Retentissement en Europe. — Seconde lettre de Victor Hugo. — Lettre de François-Victor. — Bradley est pendu.

La cour royale de l'île de Jersey, dans sa deuxième session de l'année 1866, avait condamné à mort un jeune Français, nommé Bradley, sans antécédents connus, vagabond dûment convaincu de vol et d'assassinat.

La reine avait rejeté son pourvoi en grâce. Il ne restait plus qu'à pendre Bradley.

Mais il y avait près d'un demi-siècle qu'on ne pendait plus à Jersey. Qui ferait l'office d'exécuteur? Dans l'île, on n'avait pas de bourreau sous la main. Et la vieille loi anglaise est terrible : c'est l'officier de la couronne, chargé du ministère public,

modeste, ayant toujours eu des goûts d'étude et de retraite, elle semblait avoir attendu son messie qui fut Victor.

Émily de Putron donna à son fiancé toute son âme, fleur délicate, fleur de l'aube, qu'un trop vif soleil aurait fanée.

Quand il la connut, il la trouva penchée sur Shakspeare, dont elle avait fait sa lecture favorite. C'est Shakspeare qui fit leur union. Elle savait déjà à fond la langue anglaise, même celle de l'avant-dernier siècle ; — intelligente et vive, elle en voulut posséder toutes les ressources et elle travailla près de son ami ; ils s'aidaient et s'enseignaient l'un l'autre. Elle fut un peu de la traduction de Shakspeare.

Aujourd'hui, morts tous deux, réunis d'après leur croyance, dans la vie véritable, dotée d'immortalité, je leur envoie ce souvenir, doux comme lui, brisé comme elle.

Cette jeune femme, entièrement dévouée

à Victor, était dès longtemps condamnée : la phtisie la dévorait. Son état de consomption avait seul jusqu'alors retardé leur mariage.

Un froid dimanche de janvier, je reçus de Mme Victor Hugo ce billet :

Dimanche 15, Guernesey.

« Mon cher Alfred, Victor a perdu hier soir Mlle Émily, l'amie de son exil. Guernesey lui est en ce moment impossible; il part mercredi pour Bruxelles où je l'accompagne. Voilà nos charmants projets ajournés, car je ne puis engager ta femme à venir dans ma maison désertée et en deuil. Dis-lui tout mon regret et mon espérance d'être réunis ici un jour.

« Adèle Hugo. »

Victor Hugo parla sur la tombe d'Émily de Putron; il dit :

« Émily de Putron était le doux orgueil

modeste, ayant toujours eu des goûts d'étude et de retraite, elle semblait avoir attendu son messie qui fut Victor.

Émily de Putron donna à son fiancé toute son âme, fleur délicate, fleur de l'aube, qu'un trop vif soleil aurait fanée.

Quand il la connut, il la trouva penchée sur Shakspeare, dont elle avait fait sa lecture favorite. C'est Shakspeare qui fit leur union. Elle savait déjà à fond la langue anglaise, même celle de l'avant-dernier siècle ; — intelligente et vive, elle en voulut posséder toutes les ressources et elle travailla près de son ami ; ils s'aidaient et s'enseignaient l'un l'autre. Elle fut un peu de la traduction de Shakspeare.

Aujourd'hui, morts tous deux, réunis d'après leur croyance, dans la vie véritable, dotée d'immortalité, je leur envoie ce souvenir, doux comme lui, brisé comme elle.

Cette jeune femme, entièrement dévouée

à Victor, était dès longtemps condamnée : la phtisie la dévorait. Son état de consomption avait seul jusqu'alors retardé leur mariage.

Un froid dimanche de janvier, je reçus de Mme Victor Hugo ce billet :

Dimanche 15, Guernesey.

« Mon cher Alfred, Victor a perdu hier soir Mlle Émily, l'amie de son exil. Guernesey lui est en ce moment impossible; il part mercredi pour Bruxelles où je l'accompagne. Voilà nos charmants projets ajournés, car je ne puis engager ta femme à venir dans ma maison désertée et en deuil. Dis-lui tout mon regret et mon espérance d'être réunis ici un jour.

« ADÈLE HUGO. »

Victor Hugo parla sur la tombe d'Émily de Putron; il dit :

« Émily de Putron était le doux orgueil

Bruxelles, 27 juillet 1866.

« Je suis en voyage, mon cher Alfred, et toi aussi. Je ne sais où t'adresser ma lettre. T'arrivera-t-elle? La tienne pourtant m'est parvenue. Mais pas un des journaux de Jersey dont tu me parles. Ton apostrophe à Calcraft est d'une haute et ironique éloquence. On ne peut rien faire de mieux. Tu me fais appel, mais je ne sais pas le premier mot de cette lugubre affaire Bradley. Et puis, hélas! que dire? Bradley n'est qu'un détail; son supplice se perd dans le grand supplice universel. La civilisation est sur le chevalet. En Angleterre on rétablit la fusillade, en Russie la torture, en Allemagne le banditisme. A Paris, abaissement de la conscience politique, de la conscience littéraire, de la conscience philosophique. La guillotine française travaille de façon à piquer d'honneur le gibet anglais.

« Partout le progrès est remis en question. Partout la liberté est reniée, partout l'idéal est insulté. Partout la réaction prospère sous ses divers pseudonymes : Bon ordre, bon goût, bon sens, bonnes lois, mots qui sont des mensonges.

« Jersey, la petite île, était en avant des grands peuples. Elle était libre, honnête, intelligente, humaine. Il paraît que Jersey, voyant que le monde recule, tient à reculer, elle aussi. Paris a décapité Philippe, Jersey va pendre Bradley. Émulation en sens inverse du progrès.

« Jersey affirmait le progrès; Jersey va affirmer la réaction.

« Le 10 août, fête dans l'île : on étranglera un homme.

« Jersey tient à avoir, comme un roi de Prusse ou comme un czar de Russie, son accès de férocité. O pauvre petit coin de terre!

« Quel démenti à Dieu qui a tant fait

pour ce charmant pays! Quelle ingratitude envers cette douce, sereine et bienfaisante nature! Un gibet à Jersey! hélas, qui est heureux devrait être clément.

« J'aime Jersey, je suis navré.

« Publie ma lettre si tu veux, et si tu peux; car c'est difficile. Tout aujourd'hui s'efforce d'étouffer la lumière. Ne nous lassons pas cependant; et, si le présent est sourd, jetons dans l'avenir qui nous entendra, les protestations de la vérité et de l'humanité contre l'horrible nuit.

« Ton vieil ami,

« VICTOR HUGO. »

Victor Hugo me disait : « Publie ma lettre si tu veux, et si tu peux, car c'est difficile »; il n'était pas facile, en effet, de publier à cette époque sur le continent, les protestations indignées de Victor Hugo, et surtout une lettre de ce style de tonnerre.

Cependant elle courut bientôt le monde. Victor Hugo m'écrivait à Trouville quelques jours après :

Bruxelles, 9 août.

« Mon cher Alfred, j'ai le cœur serré en pensant à cette horrible exécution de demain dans notre Jersey. La lettre que je t'ai écrite a paru dans une foule de journaux, belges, anglais, allemands, etc., mais, hélas ! n'empêchera rien. Tu t'es expliqué pourquoi ce que je te disais de ta belle lettre à Calcraft n'est pas dans mon texte publié ; tu avais écrit à Victor que pour des raisons diverses, tu renonçais à publier ton apostrophe au bourreau. De là la suppression faite. Depuis, j'ai lu ta lettre dans *la Gazette de Guernesey*, et j'ai regretté le retranchement.

« A bientôt. Dans six semaines, je serai à Hauteville-House, il y aura un crêpe sur Jersey.

« Tous ici, nous vous aimons tous là-bas.

« *Tuus*,

« V. H.

« Si M. Paul de Saint-Victor est encore à Trouville, je salue ce noble esprit et ce grand talent. Dis-le lui. »

De son côté et le même jour, 9 août, François-Victor m'écrivait :

« Mon cher Alfred, ton manifeste contre le gibet a eu ici un vrai succès. Bravo et merci! La réponse que t'a adressée mon père paraît ce matin dans *l'Etoile belge* qui a ici, comme tu sais, une très grande publicité. *La Gazette de Cologne* doit l'insérer en supprimant la critique du « banditisme prussien », et *la Presse*, de Vienne doit la reproduire intégralement. Tu vois que ta protestation aura eu en Europe un

certain retentissement. Cela doit amplement te consoler du silence furieux des jersiais.

« Une nouvelle : je suis, depuis quelques jours, menacé d'être oncle!

« Ton cousin,

« VICTOR. »

Pendant que nous échangions ces correspondances, on pendait le malheureux Bradley, le 10 août, à l'heure fixée par les États.

XII

Bataille de plumes. — Billets du matin. — *Les Travailleurs de la mer.* — Lettre de Victor Hugo. — Charles Hugo se marie à Bruxelles. — Deux lettres de Mme Victor Hugo. — Bruxelles en joie. — Visite de printemps. — Place des Barricades. — Le premier petit-fils.

Il faut que ce soit une chose bien amusante que de ferrailler de la plume, car au mois de janvier suivant, je donnais encore la réplique sur ce sujet et sur beaucoup d'autres, aux gazettes de Jersey et de Guernesey.

Victor Hugo avait la bonté de m'en remercier :

H. H., 19 janvier.

« Merci, cher Alfred. Je viens de lire ta lettre ferme et charmante aux journaux locaux. J'ignore ces choses quelconques auxquelles tu réponds de si haut et si

bien. Mais je suis toujours tenté de remercier ces témoignages de haine qui me valent de telles preuves d'amitié.

« *Tuus*,

« VICTOR H.

« Ah çà, n'oublie pas que tu dois à Guernesey au moins une de tes semaines. Nous attendons. Ne te transforme pas en *Belle Philis.* »

De son côté, François-Victor m'écrivait de Bruxelles :

Bruxelles, 29 janvier.

« Bien rugi, cousin ! ta lettre à l'éditeur de *la Chronique* policière de Jersey est un cri du cœur qui a trouvé ici le plus sympathique écho. La parenté du sang est peu de chose ; le véritable lien, c'est la parenté par les idées. Voilà pourquoi tu es si fort notre cousin. Donc, je te remercie et je t'embrasse.

« Je suis tout occupé en ce moment de me meubler; Charles et moi, nous courons les ventes toute la journée. Nous entrons le 15 février dans notre nouveau logis de la place des Barricades, 4, où il y aura la chambre d'Alfred, comme il y avait à Claremont-Terrace la chambre de Victor.

« VICTOR. »

Les Travailleurs de la mer parurent cette année-là, avec une dédicace à l'île de Guernesey :

« Je dédie ce livre au rocher d'hospitalité et de liberté, à ce coin de vieille terre normande, où vit le noble petit peuple de la mer, à l'île de Guernesey, sévère et douce, mon asile actuel, mon tombeau probable. »

Il fallut secouer un peu les jersiais et les guernesiais, que ce livre aurait dû combler d'orgueil... Mais ce n'était pas du pa-

tois normand, c'était de la belle langue française; le « noble petit peuple de la mer » ne comprit pas très bien.

Victor Hugo m'écrivit avec sa grâce et son indulgence habituelles.

H.-H., 14 avril.

« Tu as tout bonnement écrit six pages exquises. La dernière est grande et belle. Tu fais dignement la forte explication du *Moïse :* « Tu es le génie et tu exprimes Dieu. » Cela est superbe. Et tout ce que tu dis de la langue et du style, c'est neuf, vrai et savant. C'est de la haute critique, de la critique d'artiste et de poète. Le poète est le premier des critiques, de même qu'il est le premier des philosophes; il sait le fond de l'art et la loi de l'idéal. Quelle belle analyse tu fais des *Travailleurs de la mer*, au triple point de vue : sujet, composition et style. En quelques

mots tout est dit. Je fais plus que te remercier, je te félicite.

« Deux choses sous ce pli :

« 1° Un bon pour retirer chez Lacroix ton exemplaire;

« 2° Une première page signée de moi, que tu feras coudre en tête du premier volume.

« Et à bientôt — et à toujours.

« *Siempre tuyo.*

« V. H. »

L'année qui précéda *les Travailleurs de la mer*, Charles Hugo s'était marié à Bruxelles.

Je retrouve cette lettre de Mme Victor Hugo, faisant part du mariage de son fils à ma mère :

Bruxelles, 15 octobre,
3, rue de l'Astronomie.

« Chère et bonne tante, Charles se marie mardi à la mairie et mercredi à l'église.

La cérémonie religieuse a lieu à onze heures du matin; je vous indique l'heure, parce que vous m'avez promis de vous associer à distance aux vœux que nous formerons pour le bonheur des mariés. Ma petite Alice est charmante, elle nous est arrivée jeudi avec sa famille, dont elle est adorée. Elle entre en ménage avec un fort beau trousseau, les galanteries de Charles compléteront ses atours. Je vais donc avoir une fille de plus. Que n'ai-je près de moi celles que la fatalité m'a enlevées!

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

La maison de la place des Barricades, où vint s'installer ce groupe aimable de la mère, des deux fils, et de la jeune femme, oiseau digne de cette nouvelle volière, fut bientôt un centre rayonnant et doux.

La grâce et l'esprit en ont fait pendant

quelques années, une petite patrie, où le bonheur semblait s'être oublié.

J'allai porter mes hommages à ma nouvelle cousine et je pris ma part de cette aurore.

Au retour, je reçus cette lettre toute attendrie de Mme Victor Hugo :

Lundi, 11 juin, Bruxelles.

« Je ne suis pas encore aveugle, mon cher Alfred, et j'espère pouvoir te lire longtemps avant d'avoir besoin d'un caniche. *Longtemps* est une prétention, car à mon âge, l'avenir est court. Ton passage ici nous a laissé des regrets et un doux souvenir. J'ai retrouvé avec toi, dans nos causeries sur tous, un peu de ce passé lumineux. En particulier, au retour de Boitsfort, où notre bavardage faisait concurrence aux taquineries enfantines de Charles et d'Alice. Ils sont toujours les mêmes, joyeux, insouciants, car la gaieté

d'oiseau de ma fillette est communicative. Elle me gagne dans mes tristesses même.

« Tu dois être à Guernesey avec les tiens et mes chers D. Que ne suis-je des vôtres, hélas !... Je me demande souvent quel besoin j'ai d'être à Bruxelles ? Mes grands enfants ont fait leur nid, je n'y ajoute rien, pas même un brin de mousse. Sous ma bucolique, je suis sérieuse en réalité ; je me voudrais à Guernesey, ma vraie place. Je disparaîtrai sans avoir satisfait aucun de mes désirs, je me laisse conduire stupidement par mes chers deux despotes. Mes révoltes n'aboutissent à rien, parce que je n'ai pas l'énergie de l'action.

« Je ne sais encore quand mon mari viendra. Tu lui auras sans doute raconté notre maisonnette ; les ouvriers sont toujours dans le pavillon qui lui est destiné. Rien n'est donc changé dans notre intérieur depuis ton départ, il y a de nou-

veau pourtant l'ouverture des concerts de plein air. Il est bien porté d'y aller. Alice s'y précipite et mange des glaces, puis fait en voiture une promenade avec son mari. Le plaisir a pour variante un souper que le couple va chercher dans un cabaret quelconque. Mes vieilles années sont à ce moment couchées depuis longtemps.

« Quelle chose curieuse que le cœur humain! Victor pensait avec volupté au moment où il aurait fini sa traduction. La conclusion de ce long travail équivalait pour lui à la joie d'un échappé de prison. La dernière ligne écrite, la mélancolie l'envahit ; il en veut au temps d'être si beau. Il ouvre un bouquin et prend aussitôt des notes pour écrire un livre d'histoire.

« Il me reste peu de papier pour te parler de ta couvée. Parle m'en aussi longuement que je t'ai parlé de la mienne.

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

Au printemps d'après, Victor, heureux de se dire « oncle » m'envoya ce mot de faire part :

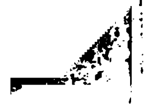
« Mon cher Alfred,

« Ta chambre est prête. Préviens-nous seulement la veille de ton arrivée.

« Alice a eu aujourd'hui un peu de fièvre, mais, en somme, la convalescence marche bien. L'enfant est un garçon qui a tenu à se distinguer *énormément* d'une fille.

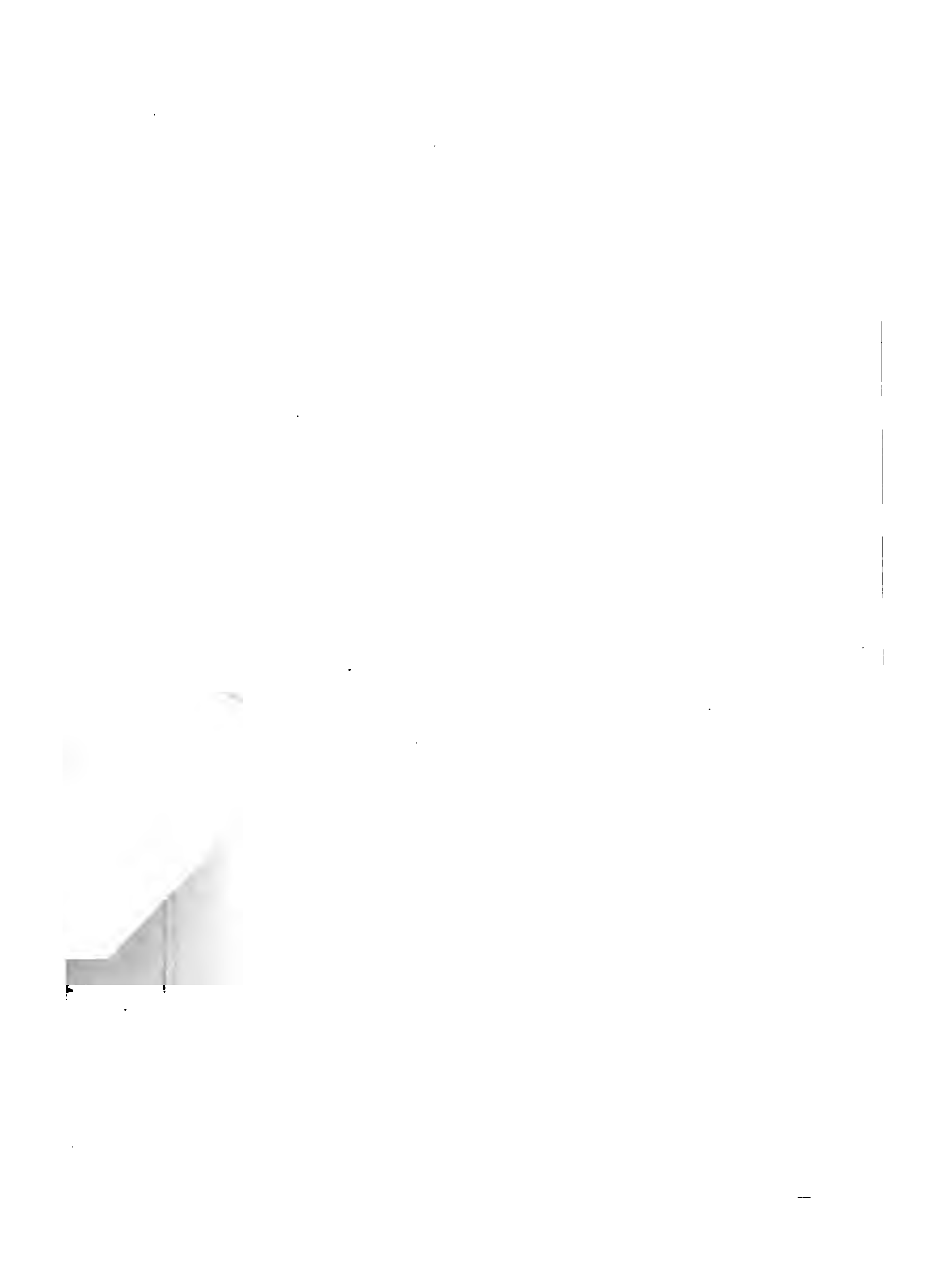
« V.

« 4 avril. »



XIII

Entre Jersey et Guernesey. — La poupée guernesiaise. — *Ernani* et *Rigoletto.* — « Le plus sifflé de ses neveux. » — Henri IV et Mlle de Montmorency. — Lettre de Victor Hugo. — Le pantalon et les sept petits chapeaux. — Deux lettres de Mme Victor Hugo. — L'hiver à Hauteville.



Vers ce temps-là Victor Hugo donna à ma fille Alice une poupée, — une poupée représentant Deruchette, l'héroïne du roman des *Travailleurs de la mer.*

Deruchette était habillée à la mode de Guernesey, l'an 1768. Hugo avait voulu avoir sous les yeux un costume exact de guernesiaise élégante, de l'époque où se passait son roman, et on lui avait procuré, grâce à des intelligences féminines, cette poupée de couleur locale.

Costume authentique dans tous les détails, depuis le vieux lampas de la jupe jusqu'aux cailloux du Rhin des souliers. Restitution complète du passé.

La petite Alice, grandissant à Jersey, a

gardé Deruchette jusqu'à l'âge raisonnable de onze ans. Peu à peu Deruchette s'était émiettée et passa à l'état de vain débris. Elle ne l'appelait jamais que la « poupée du grand homme » ; quand on lui demandait :

— Quel est le meilleur ouvrage de Victor Hugo en exil?

Elle répondait :

— C'est ma poupée !

L'enfant est devenue la vaillante artiste qui s'appelle au théâtre Alice Rabany ; elle a toujours au fond du cœur la reconnaissance de sa poupée.

Dans son répertoire italien, et dans l'œuvre de Verdi, il y a deux opéras qu'elle chante de préférence et qu'elle choisit toujours pour ses débuts, aussi bien en France qu'en Italie. C'est le *Rigoletto* et l'*Ernani*. Avant d'en apprendre la musique, elle en savait déjà la poésie. C'est dans Victor Hugo qu'elle étudiait ses rôles.

Sur la toilette de sa loge, elle a toujours les deux exemplaires donnés autrefois à sa grand'mère par Victor Hugo : *Le Roi s'amuse* avec la vignette de Johannot, et *Hernani ou l'Honneur castillan*, de 1830, avec cette dédicace de l'auteur :

A ma bonne et aimable tante Asseline.
Le plus sifflé de ses neveux

VICTOR.

Je tenais de Victor Hugo l'amour et la recherche du bric-à-brac. Nous avons trouvé quelquefois avec Charles ou Victor, dans les boutiques sombres des petites rues de Saint-Hélier ou de Saint-Pierre-Port, chez les épiciers de campagne, à Aurigny, à Serk, des échantillons de céramique écornée qui nous réjouissaient l'âme, des lambeaux d'étoffe et des argenteries dépareillées, qui nous faisaient l'effet du trésor de Jason.

J'eus un jour un bibelot amusant.

Un des plus forts whisteurs du Victoria club, mon ami Malet de Carteret, ayant manoir et fief, seigneur de Saint-Ouen (car il y a encore à Jersey des seigneurs et seigneuries), me fit le gracieux présent d'un petit écrin qu'il avait découvert, me dit-il, sous des amas de papiers qui n'avaient pas été remués depuis cent ans dans sa tour des archives.

Ce petit écrin renfermait deux miniatures assez fines et pas trop effacées ; on reconnaissait tout de suite la bonne barbe grise du roi Henri IV ; mais pour la jolie femme en costume mythologique, qui lui faisait vis-à-vis, il fallut faire quelque recherche. J'eus le bonheur de découvrir que c'était Mlle Charlotte de Montmorency, dans le costume qu'elle portait au ballet du Louvre, en 1608.



Je fis hommage à Victor Hugo de cette trouvaille et je lui écrivis que mon écrin

ferait partie du prochain envoi qu'il attendait de ses amis de Jersey. Mais cet écrin eut des vicissitudes qui me valurent cette lettre de Victor Hugo :

H.-H., 22 décembre.

« Mon cher Alfred,

« Je reçois ta lettre charmante, je fouille énergiquement le pantalon (arrivé en même temps). *Rien*, *rien*, *rien!* (Desmousseaux de Givré.) La poche est vide comme la caboche d'un académicien. Je suis comme Marguerite de Savoie, veuve avant la noce. Je pleure mes étrennes.

« J'ai pour me consoler, ta bonne et gracieuse lettre, mais je me perds en conjectures. Il est probable qu'en emballant le pantalon, on aura fait tomber le petit écrin qui était dans le gousset. Fais faire, je te prie, de fortes recherches.

« Mais l'écrin lui-même ne me suffit pas, il nous faut ta femme et toi. Est-ce que vous

n'allez pas vous arranger pour venir un peu à Guernesey ? Je n'ai malheureusement pas d'appartement convenable pour Mme Asseline, mais table le matin et table le soir, *castaneæ molles*, voilà ce que je vous offre. Mets-moi aux pieds de ta femme par-dessus le marché et sois jaloux.

« Ton vieil ami,

« V. H.

« *Midi.* — Dernières nouvelles. — Comme j'allais fermer cette lettre, arrive la poste, on m'apporte une petite boîte avec *stamp*, c'est l'écrin. Je l'ouvre et j'admire. Rien de plus charmant. C'est un vrai bijou. C'est historique et chimérique. Merci, mon poète, de cette jolie chose.

« Voudrais-tu bien remercier de notre part Mme N. pour les sept chapeaux qui vont faire sept petites heureuses.

« Dernière des dernières. — Nombreuse compagnie chez moi à cause du Christmas des petites pauvres. Une foule de femmes charmantes. Ton ravissant écrin a circulé de main en main. Admiration universelle. Chose extraordinaire, on ne l'a pas volé. »

La dernière ligne est un vers :

Chose extraordinaire, on ne l'a pas volé!

Vers inédit de Victor Hugo.

Voici maintenant deux lettres de ma cousine, deux lettres d'exil, deux lettres de tendresse pour ses vieux parents, — pauvres feuilles d'herbier, ayant gardé leur parfum d'automne avec la trace d'une larme séchée :

Guernesey, 6 mai.

« Voilà plus d'un mois, chers bons parents, que je vous ai quittés, et je suis

triste en songeant que je suis si loin de vous maintenant. Je ne puis plus, hélas! prendre l'omnibus et aller aux Ternes, où je trouvais un si tendre accueil. Près de vous je revoyais mon passé. Toute mon enfance et ma jeunesse se sont écoulées à vos côtés et vous m'avez toujours gâtée et aimée comme si j'étais votre enfant. J'ai le cœur gros quand je pense à l'impuissance de mon affection, et j'ai beau vous demander et vous appeler, vous ne m'entendez pas. Pour me consoler, je me persuade que j'irai vous voir l'hiver prochain.

« J'ai trouvé ici tout mon monde bien portant; on nous a bien fêtées à notre retour. La maison était bien en ordre et on avait terminé le salon d'en bas pour que la maison nous parût plus belle.

« Mes fils sont toujours bien tendres. Charles a sans cesse sa grosse tête sur mon épaule et mon Toto ne m'aborde jamais sans me dire de ces paroles tendres

qui font tant de bien; mais j'aimerais bien mieux avoir tout mon monde, et mon cœur n'est jamais trop rempli. Priez donc Dieu, chère tante, que je vous retrouve bien vite pour ne plus vous quitter.....

« Je vous embrasse comme je vous aime. C'est bien fort, allez.

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

Hauteville-House.
Guernesey, 29 décembre.

« Chers et aimés parents, nous voici à la fin de l'année. Je la termine loin de vous, hélas! J'avais pris la douce habitude de vous voir. Près de vous je retrouvais ma famille et mon passé. Mon cœur ne peut vous séparer de ma jeunesse ni de nos chers envolés. J'ai hâte d'avoir des nouvelles circonstanciées de la santé de mon oncle, il me faut un long bulletin. Je ne doute pas que l'année qui s'ouvre ne lui rende sa force et sa jeune vieillesse.

« J'ai de bonnes nouvelles de ma fille; j'avais besoin d'être renseignée, car la rude température de la Nouvelle-Écosse est dure à supporter pour nous autres Européens. Toute tranquillisée que je suis, je souffre de la distance qui me sépare de ma fille. Je voudrais au moins qu'elle vînt nous voir. J'espère qu'une heureuse chance réalisera notre désir.

« Victor (*François-Victor*), qui a passé quelque temps en Belgique et qui nous est revenu, est ravi de Bruxelles, dont il a été le *lion*. Il est maintenant courageusement rentré dans son travail. Charles est, de son côté, revenu à Paris. Les deux frères, qui ont vécu côte à côte à Bruxelles, s'aiment d'une façon touchante.

« Mon mari est florissant de santé et toujours absorbé dans le travail; il est vrai qu'ici il n'y a rien de mieux à faire. Nous avons eu toutefois une petite fête, à Hauteville, à l'occasion de Noël. Vous

savez que mon mari donne à dîner tous les jeudis aux enfants les plus pauvres de l'île; il les réunit à Noël. Ils quittent la maison, vêtus, ayant chacun un joujou et des gâteaux. Le festin leur est offert dans notre salle à manger. Les habits, linge, chaussures, etc., leur sont distribués dans le billard, où mon mari leur fait, ainsi qu'aux assistants, une paternelle allocution. Du billard la petite troupe passe dans un salon rustique où resplendit l'arbre traditionnel. Joujoux, bougies, s'il vous plaît, allumées, fruits, oranges, etc., sont suspendus aux branches. Vous jugez de la joie et de l'ébahissement de la bande. Toutes ces beautés, mises en loterie, s'émiettent de l'arbre pour passer aux mains des heureux. Julie, aidée d'une de nos bonnes, est l'organisatrice de la solennité. Je n'ai, moi, qu'à laisser faire ma paresse et à applaudir.

« Je vous parle sur ce papier comme si

nous étions réunis. C'est une illusion qui m'est douce. A votre tour, causez avec moi.....

« Adèle. »

XIV

Suite de Guernesey, 1865 et 1866. — Mme Juliette Drouet. — Chateaubriand. — « Le Temps, vieillard divin..... » — Un autographe de Mme Drouet.

Dans l'état où sont nos mœurs, il est admis que les hommes supérieurs ont le privilège d'imposer à ce qu'on appelle le monde, à la société dont ils sont le charme et l'honneur, une amie, — l'amie, — la femme qu'il leur a plu de choisir comme le témoin voilé de leur travaux, celle qui, légitime ou non, se tient dans l'ombre, confidente discrète du génie, au moment où ses rayons s'allument.

Ce n'est pas la vulgaire Égérie, c'est la Muse, c'est l'âme même du poète qu'il nous est permis, dans les épanchements de l'amitié, de voir, d'admirer, de res pecter.

Chateaubriand, parlant de la liaison de Saint-Lambert et de Mme d'Houdetot, a laissé tomber cette phrase qui fait justice des conventions et des banalités du monde :

« Il suffit, dit-il, de tenir bon dans la vie, pour que les illégitimités deviennent des légitimités. »

Ainsi se trouve légitimée Mme Récamier, l'amie de Chateaubriand.

Tel fut aussi le sort de Mme Juliette Drouet, l'amie de Victor Hugo.

La princesse Negroni, de *Lucrèce Borgia*, la Jane infortunée de *Marie Tudor*, dont M. Pierre Foucher avait vu avec terreur le flamboiement soudain, il y a un demi-siècle, — cette jeune comédienne dont Victor Hugo disait, en 1833, qu'elle avait montré « un talent plein d'avenir, un talent souple, gracieux, charmant, tout à la fois intelligent et naïf, » — Juliette, du théâtre de la Porte-Saint-Martin, est de-

venue Mme Drouet, le porte-sceptre du grand homme, sa Béatrice inoubliable :

Je respire où tu palpites,
Tu sais; à quoi bon, hélas!
Rester là si tu me quittes,
Et vivre, si tu t'en vas!

Pendant les journées du coup d'État, alors que sa tête était presque mise à prix, Victor Hugo a dû à Mme Drouet son salut; c'est grâce à son courage et à sa présence d'esprit qu'il a pu échapper au vainqueur.

Elle avait bien mérité de le suivre en exil — et c'est ainsi qu'elle vivait noblement à Guernesey, dans l'ombre et le nuage de cette gloire un moment proscrite.

Il y a dans la vie des heures marquées pour le chagrin. J'entrai un jour d'automne dans le salon de Mme Victor Hugo, à Hauteville, et je la trouvai seule, son-

geuse, un peu affaissée. Ses yeux étaient déjà bien affaiblis et ne pouvaient s'apercevoir de l'émotion que me causait son état maladif.

— Tu ne dînes pas avec moi aujourd'hui, me dit-elle.

— Pourquoi donc?

— Ces messieurs ont arrangé une petite fête chez Mme Drouet et ils comptent sur toi.

— Mais je préfère dîner avec vous, je ne veux pas vous laisser seule.

— Je dînerai avec ma sœur. Et puis, tu me désobligerais..... j'insiste pour que tu ailles chez Mme Drouet. Tu feras plaisir à mon mari. On n'a pas beaucoup de distractions ici; je te répète qu'on compte sur toi. Vous rirez, vous vous amuserez.

Je regardai ma cousine dans l'ombre pâle que répandaient les grands rideaux aux plis épais. Son front était de marbre,

ses lèvres décolorées, son regard presque éteint.

J'approchai mon fauteuil près du sien et nous nous oubliâmes dans des causeries sans fin..... Le jour baissait, nous n'échangions que de la tristesse.

— Ah bien! va-t'en, me dit-elle, tu me ferais pleurer.

Je fis quelques pas vers la porte. Elle me rappela :

— Tu m'écriras ce beau vers que tu citais tout à l'heure.....

Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout!

— Maintenant, va vite retrouver tes cousins. Ne te fais pas attendre.

J'ai eu, depuis ce jour-là, l'honneur d'être reçu souvent chez Mme Drouet, dans la maison discrète que Victor Hugo, ar-

tiste incomparable en toutes choses, se plaisait à lui décorer de ses mains.

Mme Juliette Drouet avait la dignité et le charme qui composent une souveraineté; le front couronné de magnifiques tresses de cheveux blancs, elle pouvait toujours se dire la Muse, — Celle qui sent sa place marquée dans l'immortalité.

J'étais très sensible à ses grâces. Une fois elle leva son verre et me dit :

« Buvons à la santé de votre cousine! »

Elle me paraissait reconnaissante et touchée de ce que j'avais quelquefois délaissé Hauteville pour m'asseoir à sa table, où Victor Hugo ne prenait jamais place que comme premier invité. Je ne crois pas qu'aucune personne ait jamais eu plus de tact. Elle montrait dans une situation délicate, une dignité parfaite et une netteté irréprochable.

La tendresse de Mme Drouet s'était fondue en vénération; quelque chose d'au-

guste se dégageait de l'un à l'autre. Quand nous voulions obtenir de Victor Hugo une petite lecture de quelque chapitre inédit, de quelque pièce de vers composée la veille, nous la chargions de la négociation; elle y mettait une câlinerie irrésistible. Elle allait chercher dans le meuble de chêne les grandes feuilles manuscrites; elle approchait les bougies, calme, simple, attentive; et nous lui avons dû ainsi bien des soirées délicieuses.

J'avais été pendant quelques jours l'hôte de Mme Drouet, au printemps de 1866; je reçus cette lettre d'elle, en réponse à mon remercîment :

Bruxelles, 5 juillet.

« Cher monsieur,

« Vous m'écrivez les plus charmantes choses du monde, et ma pauvre petite hospitalité, trop courte malheureusement, est plus que récompensée; vous avoir,

c'était déjà un bien grand bonheur pour ma solitude. Aujourd'hui vous me remerciez de la joie que vous m'avez faite. C'est de la prodigalité. Votre aimable remercîment vient me trouver à Bruxelles, où nous parlons beaucoup de vous et des vôtres. Votre gracieux et charmant esprit est toujours présent parmi nous. Je voudrais bien que le groupe de Bruxelles se reformât à Guernesey, ce qui serait, je le sais, une *great attraction* pour vous tous, nos amis chers de Jersey.

« Je ne désespère pas, mais il faudra encore un peu de temps. Bruxelles n'est pas tout à fait usé pour cette chère et charmante famille Hugo. Le toast attendri de M. D., à Moulin-Huet, a été accueilli ici avec une profonde et cordiale émotion. Dites-le, je vous prie, à M. D.

« J'envoie à Mme Asseline, si aimable, et à Mlle de C., qui a l'art d'être belle avec tant d'esprit, mon plus tendre bon-

jour. A bientôt, j'espère. Si M. Kesler est à Jersey, donnez-lui une part du bien amical serrement de main que je vous envoie.

« J. DROUET. »

Timbre de la poste : « Bruxelles, 5 juillet 66. »

XV

Chapitre de ceux qui ne sont plus. — Le bateau du petit Armand. — Lettres de Victor Hugo, de sa femme, de son fils. — Les premiers qui partent. — Mort de Mme Victor Hugo. — Billet du 27 août 1868. — Le dernier salut et les derniers bouquets. — *Date lilia*. — Reliquaire. — La postérité commence.

Ceci est le dernier chapitre. Le chapitre des morts. Long et lugubre défilé des êtres les plus chers, les plus beaux...

Déjà, en février 1866, après la mort de son frère aîné, Mme Victor Hugo, qui devait le suivre de bien près, écrivait à mon père :

Bruxelles, mercredi 7.

« ..... Je sais aussi qu'il a tenu à être enterré près de notre père et de notre mère; ils sont dès à présent réunis de corps et d'âme, et nous attendent, car rien ne meurt et nous subissons simplement une transformation pour arriver à une



réunion finale dans une pureté plus grande. Les agitations terrestres sont bien peu, quand on les envisage devant l'éternité calme que nous espérons. Resserrons donc nos liens pour ce qui nous reste à vivre. Quant à vous, chers parents aimés, je ne puis vous donner davantage. Vous avez de tout temps, et sans affaiblissement, eu une large part de mon cœur...

« A vous, de l'âme que vous savez.

« ADÈLE VICTOR HUGO. »

J'avais un fils que Mme Hugo aimait beaucoup. Un jour elle lui avait donné un bateau, et comme nous revenions de Guernesey par un très gros temps, il serrait de toutes ses forces son petit bateau dans ses bras; chaque fois que le capitaine passait devant lui, il lui criait : « N'ayez pas peur, capitaine, j'ai mon bateau. »

Cet être charmant mourut à Jersey. Il repose au bord d'un merveilleux cimetière

dont la vue s'étend sur une mer immense, toute hérissée de rocs monstrueux; il peut entendre cette mer qui lui faisait si peur autrefois, et qui le berce tendrement aujourd'hui.

L'enfant, soigné avec des sourires qui cachaient des larmes, fut longtemps malade, avant de gagner son dernier berceau.

Victor Hugo m'écrivait :

H.-H., dimanche 7 juillet.

« Mon cher Alfred, Bruxelles m'appelle si énergiquement que je pars mercredi. Je pars avec cette joie que ton cher enfant est convalescent, et avec cet espoir que tu viendras cet automne, à ma rentrée à Hauteville-House, manger mon raisin, qui est bon, et serrer ma main, qui est bonne aussi.

« Salut, cher Alfred, à ton charmant esprit.

« VICTOR H. »

Le 5 octobre, tout étant consommé, Mme Hugo, hélas! presque aveugle, m'adressait cette lettre, par la main de son fils Victor :

« J'ai reçu il y a quelques jours, mon cher Alfred, ta douloureuse lettre. J'attendais pour y répondre une lueur de mes pauvres yeux, que j'attends encore, et c'est Victor qui t'écrit pour moi. Quoique prévu, le malheur qui te frappe est profondément amer. Perdre un enfant est le plus grand de tous. Qu'on vive plus ou moins, la vie est à jamais douloureuse, et l'épreuve constante. Il te reste, ainsi qu'à ta femme, deux petits êtres à aimer et à aimer pour trois. Tu retrouveras dans tes filles la chère créature qui vient de s'envoler; tu puiseras en elles le courage nécessaire pour porter un pareil deuil. Tu te dis errant et désemparé de toutes parts,

pourquoi ne viendrais-tu pas planter ta tente à Bruxelles?

« Je ne sais encore si j'y passerai l'hiver, Guernesey me tente beaucoup, parce que j'espère y reprendre ma santé, aujourd'hui altérée. Mais, à mon défaut, tu trouveras ici mes enfants, la meilleure partie de moi-même, plus en rapport avec tes goûts et avec tes habitudes, que ta vieille cousine.

« Mon mari quitte Bruxelles après-demain. Il est jeune et d'une vigueur exceptionnelle; il est heureux et glorieux, ce qui est ma plus grande joie.

« ADÈLE. »

Victor ajoutait en *post-scriptum :*

« Je n'ai pas besoin de te dire, cher Alfred, la part que je prends à ta douleur. C'est presque un fils que je perds, quand un fils t'est enlevé! Gardons tous le sou-

venir de ce cher petit Armand, et aimons-nous dans ce pieux souvenir.

« VICTOR. »

Mon père suivit mon fils. Le sort a de ces coups doubles qui vous terrassent. Mme Victor Hugo, de passage à Paris, au mois de juillet 1868, me fit parvenir ces mots, d'une écriture inconnue; c'est la dernière lettre que j'ai d'elle :

« Mon cher Alfred,

« Je suis allée il y a une huitaine de jours pour voir ta mère, je suis entrée dans la chambre vénérée de mon oncle, je ne lui ai pas dit adieu, mais au moins, à bientôt.

« Ce qui me préoccupe, c'est ma chère tante, dont la pensée est avec moi. Quels sont ses projets? et comment est sa pauvre âme? je la sais forte et courageuse, mais ses vertus n'en laissent pas moins son

cœur désert. Je serais retournée la chercher, si ma pauvre santé ne me clouait chez moi. Je l'aime, non comme une alliée, mais comme un être de notre sang, car elle a toujours été pour nous mieux qu'une tante, mais bien plutôt une mère.

« Je vais partir et ne voudrais pas quitter Paris sans que tu viennes causer d'elle; je t'attends donc soit demain, soit après-demain.

« A toi, mon cher Alfred, et à demain.

« Pour Mme VICTOR HUGO,

« Rue Pré-aux-Clercs,
« hôtel Saint-Thomas-d'Aquin. »

Timbre de l'enveloppe : 24 juillet 1868.

Trois jours après, je reçus ce billet de Victor Hugo :

H.-H., 25 juillet.

« Cher Alfred, Julie me dit le profond

malheur qui te frappe. Le deuil est sur toi comme sur moi. Quel coup pour ta pauvre mère! Heureusement, elle sait que les âmes s'attendent hors de la vie et se retrouvent dans la lumière. Dis-lui ma profonde sympathie et reçois mon plus cordial serrement de main.

« VICTOR HUGO. »

Victor Hugo avait raison de dire : « Le deuil est sur toi comme sur moi. » Sur lui aussi. Un mois après, jour pour jour, son fils m'écrivait de Bruxelles :

27 août.

« Mon cher Alfred,

« La catastrophe que nous redoutions depuis huit ans est arrivée. Mon adorable mère a succombé ce matin, à sept heures. Elle a voulu être enterrée à Villequier. Mon père, Charles et moi, nous la recon-

duirons jusqu'à la frontière. Elle passera par Paris après-demain matin. Peut-être voudras-tu lui dire à ce moment un suprême adieu.

« Ton cousin et ami,

« VICTOR. »

A ce billet se trouve encore attachée par une épingle, une enveloppe avec cette suscription :

A ma tante Asseline,
Cheveux de ma mère.

VICTOR.

Le lendemain, nous nous trouvions à la gare du Nord pour saluer son cercueil arrivant de Bruxelles. On le descendit du fourgon avec les bouquets et les couronnes qui sont le premier hommage de la vie à la mort.

C'était là tout ce qui restait de la femme

de Victor Hugo, du témoin de sa vie, de celle dont il avait dit :

> Une fleur de beauté que la bonté parfume!

Nous lui fîmes escorte sur le chemin où elle voulait aller ; je me rappelai, en voyant ces fleurs de la dernière sortie, que bien souvent, autrefois, nous l'avions ramenée du bal ou du théâtre parée de fleurs non moins vives, non moins tendres, mais qui n'avaient qu'une heure, tandis que celles qu'elle emportait avec nos larmes, sont à elles à jamais.

DATE LILIA

Chateaubriand a dit dans ses *Mémoires :*

« Rien ne descend pour moi dans la tombe. Tout ce que j'ai connu vit autour de moi; la mort en nous touchant ne nous détruit pas, elle nous rend seulement invisibles. »

C'est la doctrine indienne; c'est celle de beaucoup de grands esprits, qui ne veulent pas désespérer.

Restons fidèles aux morts; la pensée qu'ils ne sont qu'invisibles, qu'ils flottent autour de nous, qu'ils font partie des éléments que nous respirons, ne peut que nous rendre bons et aimants.

Victor Hugo est déjà hors du temps, il a pris possession de son immortalité. Il doit être rassasié de gloire.

Enfant, ma mère me le montrait dans un nimbe; jeune, il m'éblouissait et me passionnait; plus tard, il voulut bien de mon amitié et m'accorda la sienne. J'ai été longtemps son voisin et souvent son hôte. Nous avons voyagé ensemble; il s'épanouissait avec ses fils, plus alerte, plus gai que nous.

Partout et toujours, je l'ai vu gracieux et bon.

Je le donne tel que je l'ai connu dans l'intimité de la vie, tel qu'il apparaît par ses lettres : facile et indulgent aux siens, bienveillant à tous.

Il ne faut pas que les générations qui surviennent ne se rappellent de Victor Hugo que le Maître, le pontife roi; il y a eu aussi l'homme, le parent, l'ami digne d'être aimé.

Homme ou poète, tout ce qui touche de près et de loin à sa personne, à son génie, intéresse ce siècle dont il est le premier. Biographies, critiques, commentaires, notes sur notes s'entassent et s'entasseront en marge de sa vie et de son œuvre. Il a eu des ennemis, peut-être en a-t-il encore. Ce petit livre, écrit avec le sang même de sa famille, est destiné à le faire aimer.

FIN

INDEX

DES

CORRESPONDANCES, MÉMOIRES, POÉSIES

DE VICTOR HUGO

LETTRES

DE M. PIERRE FOUCHER

EXTRAITS DU MANUSCRIT DE SES SOUVENIRS

LETTRES

DE MADAME VICTOR HUGO

LETTRES

DE FRANÇOIS-VICTOR HUGO

LETTRES

TABLE



